7e Année. N° 16. 15 Août 1900.

GENERAL LIBRARY,
UNIV. OF MICH.
AUG 29 1900

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
André Chevrillon	*L'Opinion anglaise et la Guerre.* — I.	673
Maurice Maindron.	*Blancador l'Avantageux* (2e partie)	708
Michel Corday	*Science et Mœurs.* — *La Ville.*	766
J. J. Jusserand	*Les Sports dans l'ancienne France.* — V.	780
Georges Beaume.	*Sainte-Nitouche* (3e partie)	813
R. Romme	*Les Assurances ouvrières en Allemagne.*	845
Vicomte de Borrelli	*L'Intérim*	865
Maurice Wilmotte.	*Un Ministre belge.* — *Jules Bara*	871

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1900

LIVRES NOUVEAUX

QUO VADIS — *roman des temps néroniens* — par **H. Sienkicwicz**, traduction de **B. Kozakiewicz** et de **J.-L. Janasz.**

Le succès de cette œuvre est universel. Dès qu'il se rencontre des traducteurs, elle recommence, dans une langue nouvelle, sa même carrière triomphale. Les lecteurs français peuvent à bon droit se féliciter de la version qui leur est offerte : sobre et vigoureuse d'expression, pittoresque, alerte, on dirait une œuvre originale. Tout le monde a lu ou voudra lire ce roman, et personne, il faut bien l'avouer, ne sera déçu. Peut-être ne faudrait-il pas exagérer la valeur de cette reconstitution : elle doit beaucoup de son intérêt à l'époque même que l'auteur a choisie et aux personnages qu'il fait revivre. Mais l'intrigue même est attachante, et il est commode pour le public de connaître ainsi en un roman, au long de scènes pathétiques et fortes, cette Rome des temps néroniens, sans l'effort de l'évoquer soi-même aux pages d'un Suétone ou d'un Tacite.

DISCOURS AUX ÉTUDIANTS, PRONONCÉS DEVANT L'ASSOCIATION GÉNÉRALE DES ÉTUDIANTS.

Presque tous les maîtres de la science, de la littérature ou de l'art ont eu l'occasion de parler tour à tour aux étudiants : un ancien président de l'Association générale des Étudiants, le docteur Paul Tissier, a eu l'heureuse pensée de réunir tous ces discours en un volume. Les uns furent applaudis aux banquets annuels de l'Association, d'autres en des circonstances solennelles, comme l'inauguration de la nouvelle Sorbonne et de l'Université de Paris, ou bien à des fêtes universitaires. « Prononcés devant une génération qui monte par les conducteurs de la génération qui domine la vie, ils ont maintes fois, sous la forme d'une causerie amicale, pris le caractère d'une profession de foi sociale. » On trouvera dans ce livre non seulement un recueil de faits, mais une série de commentaires éloquents et nobles sur toutes les manifestations de la vie sociale des étudiants.

LES TROQUEURS, par **Jean Robiquet.**

C'est d'un conte de la Fontaine que M. Jean Robiquet a tiré cet acte ingénieux. Et sans doute un va-et-vient d'action anime les scènes et peut égayer le spectateur. Mais le grand charme de ce proverbe dialogué est surtout dans la qualité des répliques et dans un pastiche tout à fait réussi des vieux conteurs français. On croirait que ce « fabliau léger » a été retrouvé dans l'un de ces très anciens manuscrits où les mots ont tant de saveur fraîche et que M. Jean Robiquet ne fut qu'un copiste heureux et avisé. C'est une lecture délicieuse, et la précision du travail n'enlève rien à la grâce alerte et à la rondeur des réparties.

LA CONQUÊTE DE L'AFRIQUE, par **Jean Darcy.**

Sous la pression des nécessités économiques, toutes les nations de l'Europe ont été amenées à s'épandre hors de leurs frontières, et c'est plus particulièrement l'Afrique, si longtemps inconnue et délaissée, qui a été l'objet de ces convoitises ; la conquête en est toute récente, et l'équilibre n'y est point encore assuré. Dans le nord, la France et l'Angleterre, au sud l'Angleterre et l'Allemagne se trouvent en présence et cherchent à faire prévaloir leurs intérêts. M. Jean Darcy nous expose nettement la situation en cette remarquable série d'études. Surtout, il insiste sur le rôle prépondérant de l'Allemagne. Trop longtemps on s'imagina, sur la foi de quelques publicistes, que la colonisation allemande était une œuvre purement artificielle : il n'en est pas de mieux organisée ; dans l'Afrique centrale et dans l'Afrique du Sud, l'Allemagne a partout des intérêts ; elle dit son mot dans toutes les questions. Ce livre nous montre avec netteté ses progrès toujours grandissant.

PRINCESSES D'AMOUR, par **Judith Gautier.**

Sur la trame d'un sujet fort simple, madame Judith Gautier s'est plu à emmêler toute une suite gracieuse de broderies, selon la manière des conteurs orientaux. Cela fait penser par l'arrangement à ces *Mille Nuits et une Nuit* que nous donne le docteur Mardrus ; mais c'est au Japon que madame Judith Gautier nous transporte, en ce Japon que nous ont révélé peu à peu de si admirables estampes et qui se précise pour nous en pleine vie aux représentations de madame Sada Yacco et de sa troupe. Il faut aller voir au Théâtre Japonais la *Gesha et le Chevalier*, cette pièce, d'un art si subtil et si simple, gracieuse et terrible à la fois, qui, en quelques minutes, nous charme de danses et de sourires, et nous épouvante soudainement de batailles et d'agonies. Et il faut lire le roman de madame Judith Gautier : on y trouvera, en un français pur et charmant, l'évocation exacte de tout ce que la pièce réalise.

SOIXANTE ANS DANS LES ATELIERS, — DUBOSC MODÈLE, — par ***.

Dès l'âge de sept ans, en 1804, Charles Dubosc posa dans les ateliers, et toute sa vie modeste s'écoula ainsi dans l'intimité des grands peintres. A force d'énergie, il sut amasser une fortune relativement considérable, qu'il devait léguer généreusement aux logistes peintres et sculpteurs des concours pour le grand prix de Rome. Il faut remercier l'auteur anonyme qui nous a raconté cette longue et curieuse existence où abondent les détails intéressants sur les grands artistes et les grands ateliers du siècle : ce fut une pensée délicate et pieuse d'élever un monument à la mémoire du vieux modèle.

arcy.
iques,
nées à
t plus
ncon-
onvoi-
'équi-
nord,
rre et
cher-
Jean
n en
t, il
agne.
oi de
alle-
e : il
rique
gne a
dans
avec

er.
lame
une
nière
par
que
t au
ans-
eu à
écise
s de
faut
t le
t si
en
t de
de
de
un
de

les
vie
nds
ne
ait
et
de
qui
is-
les
e ;
er
e.

L'OPINION ANGLAISE

ET LA GUERRE

18 février.

Je note quelques aspects de l'énorme ville embrumée, pendant que tant de ses fils se battent de l'autre côté du globe, dans l'été finissant du soleil austral. Un soir funèbre pour mon arrivée : rafales du nord fouettant obliquement le train, tourbillons de pluie, de grêle, de neige fondue. Voici la fin des ternes verdures ; les corons, les rangées de petites maisons jaunâtres s'allongent, se rejoignent, s'agglomèrent. Maintenant, c'est au-dessus d'un gâteau continu de briques que nous roulons : de tous côtés, cela s'étend, s'évanouit, fond dans le triste soir. Cela se révèle infini, se déployant toujours, accourant hors du fumeux espace, se découvrant par morceaux successifs, pareils, monochromes, sans monuments qui soient des points de repère, sans rien qui fasse les quartiers distincts, qui les marque d'une physionomie reconnaissable. Seulement au loin, vers l'ouest, de hautes croix incertaines, des spectres de mâts et de vergues — gris dans la grisaille morte du ciel — se lèvent sur la mer de brique vaporeuse. Voilà l'inerte, l'inorganique Londres du Sud : un pullulement de cellules basses, géométriquement juxtaposées, brunâtres, jaunâtres, couleur de crasse et striées de suie, hérissées de mille et mille petites cheminées noires qui s'alignent en files interminées, toutes voilées d'une seule nappe

ininterrompue de fumée bleuâtre — mince fumée flottant au ras des maisons et qu'on ne voit point monter, parce que tout de suite elle s'absorbe dans l'universel brouillard. Brouillard, vent, envolée des rafales de grêle, nébuleux infinis de la ville, flottement dans l'espace des franges suspendues de pluie, vitesse du train dans cette fantasmagorie mouvante, c'est le sujet d'un célèbre tableau de Turner. Seulement, ce soir, tout cela est sans clarté, blême, étouffé d'ombre fausse; ce n'est pas seulement une fin de jour : on dirait je ne sais quelle sinistre fin du monde, un dernier crépuscule sans espoir de lendemain; on dirait que les choses sont en train de fondre, de se résorber lentement dans l'obscur néant glacé. Parfois, dans la confusion de l'espace, le ciel apparaît : des nuées pendantes, des loques de nuages en charpie, et, par delà, un fond rougeâtre, une vapeur de cuivre qui pèse et qui menace.

Et subitement, au-dessous de nous, le froid, la solitude de l'émouvante Tamise, un vide vaste et profond, des ombres lointaines qui s'effacent, des ombres de ponts entre des formes que la brume allège et dilate, entre des spectres de gares et de palais, entre des architectures sans couleur et sans poids...

*
* *

En cab vers Pall Mall et le War Office. Étrange sensation toujours d'être ainsi jeté dans une grande fourmilière à laquelle on n'appartient pas, et soudain de suivre le mouvement de sa vie. A côté de la gare, le Strand; un peu plus loin, Piccadilly Circus, Regent Street, Shaftesbury avenue: c'est le cœur congestionné de cette Londres qui de tous côtés s'étend, pousse à trois et quatre lieues d'ici ses dernières files résignées de brique, ses froids alignements de petits logis suburbains, dans un silence d'humidité engourdie. Ici des éclats, blancs d'électricité, des torchères fumeuses de gaz qui flambent à cru, tournoient dans la brume au sommet des grands hôtels, des annonces lumineuses dont les lettres, une à une, s'éteignent, reparaissent avec une obstination inlassable et maniaque. Là-dessous le ruissellement d'une multitude active, aux faces claires : des hommes en habits, des troupeaux

de cire de prostituées en robes de soie, des filles à figure pâle, des policemen monumentaux et calmes, de blanches toilettes de soirée dans la foule noire, des affiches vermillon, des *tea-rooms*, des palais de gin avec leurs relents d'ale et de whisky, des *barmaids*, en hauts cols blancs, entrevues derrière de puissants comptoirs de chêne, — des étalages de poissons, des monceaux d'argent fluide, de roses tranches de saumon, des langoustes rouges entre les cubes cristallins de glace, dans le flamboiement du gaz, — des magasins tout jaunes d'un tabac mielleux, accumulé en piles, derrière d'épaisses vitrines, — les gras reflets des réverbères dans la boue de la chaussée, les *hansoms* nickelés et vernis, les chapelets, les paquets d'omnibus rouges et bleus et verts, roulant sans bruit sur le pavé de bois gluant, — tous les vingt mètres des hommes en redingotes fripées, debout sur le trottoir, un paquet de journaux sous le bras, et les grandes lettres du placard qu'ils tiennent à la main annoncent les dernières nouvelles de la guerre, rappellent le compte que la nation impériale, dont c'est ici la métropole monstre, règle en ce moment, là-bas, sur le veldt roussi, avec un petit peuple de fermiers.

*
* *

19 février. — Point de nouvelles aujourd'hui ; d'ailleurs l'œil est tellement désorienté, ce voyage de huit heures dépayse tellement, qu'on oublie les événements qui passionnent en ce moment l'Europe. Funèbre journée chargée d'eau, opprimée d'humidité visible. Une clarté lourde comme filtrée par des couches d'eau, bleuâtre, épaisse, l'asphalte des trottoirs miroitant en reflets aqueux, le pavé de bois huilé d'une mince couche de boue liquide où l'énorme trafic des voitures multicolores roule en silence, fond dans la brume à cent mètres, se change en procession vaporeuse, devient ombre, s'efface, comme toute cette foule, comme ces façades de brique, comme ces hôtels monumentaux, là-bas : ternes silhouettes qui persistent dans le triste espace, et par là seulement se révèlent plus substantielles que les fumées et les vapeurs de l'air.

Jamais encore je n'avais été aussi frappé de la laideur

désespérée de cette Londres que transfigure jusqu'au sublime poignant la magie des brouillards. Jamais je n'avais aperçu comme aujourd'hui la misère graisseuse de certaines rues en plein cœur de la ville, la vilenie de certaines boutiques à thé et à saucisses, le morne parti pris, la monotonie désolée de ces maisons d'où s'exsude je ne sais quel suintement grisâtre, quelle transpiration de suie. Jamais les réclames, dont les lettres s'allument et s'éteignent, le soir, ne m'avaient semblé, le jour, s'accrocher aux maisons en si lamentables squelettes de fer. Avec leurs grises façades de brique souillée, que n'égaye pas une seule tentative d'ornement, certains grands théâtres, à côté de *lanes* louches et d'assommoirs à gin, ont des aspects de prison. Quelques-uns rappellent les *wharves* utilitaires, les magasins à blé et à thé qui s'alignent le long du fleuve au-dessous de London Bridge. Dans les squares, les modelés et les traits des statues s'effacent sous une indescriptible couche noire. Sur le ciel sans profondeur, sans vie, sur sa grisaille égale de papier huilé, les clochers de pierre montent, blêmes et striés de suie, et, dans certaines régions de la Cité, l'épais réseau des câbles et des fils électriques achève d'encager. Ces premières sensations serrent le cœur. Nulle part l'individu ne semble si perdu, réduit à n'être qu'un imperceptible flot dans le ruissellement humain, dans cette marée vivante qui paraît régie par de grandes lois, ayant son flux et son reflux, son mouvement vers l'Est et la City, le matin, son retour vers l'Occident, le soir, à l'heure où des traînées de sang maculent au loin le ciel douloureux, s'attardent, se figent dans sa confusion froide, demeurent comme un silencieux souvenir de souffrance.

Alors, c'est aussi l'heure où l'esprit, que le jour a lassé de l'innombrable figure humaine et du monotone mouvement des foules inutiles, aspire à la vue de l'immobile, de l'espace libre, du ciel où dorment les nuages. Saisissant contraste, au bord même de ce Piccadilly où le charroi des cabs et des omnibus roule au pied des clubs aristocratiques, voici les solitudes et le silence de Saint-James Park. Vastes espaces nébuleux, verdures sans vie et sans éclat, incertaines fumées des arbres, prairies qui fuient, s'évaporent là-bas en nappes jaunâtres de buée, vagues troupeaux de moutons en train de

fondre eux aussi, de se changer en spectres, — tout cela abandonné, infini, comme si des plaines cimmériennes commençaient au bord de ce fourmillant Piccadilly, de l'autre côté de cette grille.

Mais plus satisfaisant encore à qui sent monter en soi l'appétit du vide est le fleuve couleur d'égout, roulant à plat, large, dans le crépuscule où tout se distend, comme un bras de mer, — s'évanouissant au loin en perspectives estompées. Nul miroitement sur sa surface ; à peine voit-on où commence cette surface, toute amollie de brume, demi-eau et demi-vapeur. Là-dessus, quelques silhouettes marines, un radeau de charbon, une voile prochaine, rude et rouge comme un cuir barbare, ne font que rendre plus sensible la glaciale solitude de ces espaces. De l'autre côté du fleuve, point de quai. Une berge de fange noire, découverte par la marée qui commence à baisser, bordée de carcasses informes : bateaux en construction, hangars, cheminées d'usines qui vomissent des volutes de fumée blanche. Mais ici, près de Charing Cross, c'est une voie magnifique et déserte avec des candélabres monumentaux de bronze, et là-bas, à l'ouest, très loin, semble-t-il, les silhouettes gothiques de Westminster que la brume agrandit, qui reculent au fond de l'espace, impondérables et grises, architecture de vapeur dans la vapeur du ciel. Toujours émouvant, ce ciel ; une immensité livide, une désespérance confuse ; des fumées tragiques, des nuages en lambeaux et dont la trame s'étire, s'effiloche ; des taies déchirées montrant des cirrus dans leurs intervalles : balayures blanches le jour, et qui, le soir, s'enflamment en froides ardeurs voilées, cependant qu'à l'ouest un fragment de soleil reparaît, un morceau rouge, d'un rouge mort, menaçant, qui finit de s'éteindre, qui s'absorbe en silence dans les cendres de l'horizon.

*
* *

Peu de signes visibles de la guerre. Seulement, d'heure en heure, ces affiches que des hommes tiennent déroulées, annonçant les éditions spéciales à mesure que les télégrammes arrivent : *Cronje in flight*, — *Kelly Kenny hot on the scent*, — *British heroism*, — *News from Buller*, — *Buller bulldoggedly*

sticking to the enemy, disent les gros caractères de ces placards. Nul cri : ces pâles camelots ne clament pas leurs nouvelles. Immobiles et silencieux au-dessus de leurs pancartes que les passants regardent presque sans s'arrêter.

Autre signe de la guerre. Toutes les cinq minutes, dans la multitude noire des grandes artères encombrées, on aperçoit l'uniforme jaune, le costume khaki d'un volontaire. Ils s'embarqueront ce soir, demain, habillés déjà, dans cette grisaille d'un février anglais, comme pour l'ardent soleil de là-bas. Large chapeau de feutre dont une aile se retrousse, cartouchière croisée sur la poitrine, bandes de toile serrées autour des jambes. Ils sont si fréquents que personne ne se retourne pour les regarder. Jeunes figures de vingt ans, claires, aux traits nets, taillés en vigueur, jeunes têtes semblables les unes aux autres comme celles de jeunes chiens de chasse bien nourris, bien en haleine — le type entraîné, élancé, qui peuple tous les champs de cricket anglais. Employés de la Cité, *clerks* de l'industrie et du commerce, gradués des universités, ils partent avec un élan que l'on comprend quand on les connaît. D'abord, et naturellement, le sentiment patriotique, l'amour-propre national que la risée de l'étranger a mortifié, l'idée du devoir, et puis l'amour de l'aventure, du grand air, de la vie active et combative, l'espoir d'un sport analogue au *foot ball*, mais plus excitant et dangereux. Respectueux des chefs à qui, par un effet de la forte discipline sociale particulière à ce pays, l'opinion publique fait un crédit qui nous étonne, ils savent que les chefs les respecteront, qu'ils ne seront pas traités comme les soldats du continent, en troupeaux, mais en individus. Car la *gentry* a le souci de l'inférieur, de son droit, de son bien-être, de sa dignité ; l'officier anglais, qui est un gentleman, sait les égards qu'il doit à ses hommes[1]; un lien humain existe entre les chefs et les subordonnés. Ces jeunes gens vont risquer leur vie, mais on ne leur demande pas autre chose. Là-bas, en plein veldt, sauf les accidents, sauf les minutes de crise et de fièvre, leurs habitudes de confort et de sport seront satisfaites : déjeuner du matin au thé, à la marmelade, et à l'oatmeal ; belles

1. Voir toutes les nouvelles militaires de Kipling, et spécialement *His private honour*.

tranches de jambon et de corn beef; foot ball et cricket aux jours où le régiment ne donnera pas. Au bord de la Modder, au sud de Kimberley, en face des Boers qui ne quittaient ni jour ni nuit leurs postes de combat, chaque homme n'allait aux tranchées que deux fois par semaine. Le reste du temps, baignades dans la rivière, jeux athlétiques dont les résultats étaient souvent télégraphiés en Angleterre. Une photographie reproduite par un illustré que je regardais tout à l'heure montre le débarquement du matériel de campagne à Cape-Town : des soldats sont en faction dans un hangar devant des monceaux de caisses ; l'une des plus grosses, au premier plan, porte les mots : *cricket gear*, instruments de cricket. Quantité de petits détails disent le même esprit, la même conception du devoir et de la condition militaires. En ce moment, à l'appel de lady N..., une souscription s'organise pour acheter les objets de toilette que ne fournit pas le *War Office*. En deux jours, les dons permettent déjà d'envoyer au Cap deux mille sacs à éponge, deux mille brosses à ongles, quatre mille savons à la glycérine.

Beaucoup de volontaires dans les rues, mais peu de soldats en jaquette rouge. On n'en voit presque plus, de ces magnifiques créatures de six pieds qui se prélassent, la taille pincée, le bonnet oblique, crânement planté sur la tête, les cheveux vernis de pommade, séparés par une raie jusqu'à la nuque, une coquette badine en main dont ils caressent leurs longues jambes interminables et sinueuses. A Trafalgar square, près de la noire colonne où Nelson s'exhausse dans le fuligineux espace, des sergents recruteurs, en vastes houppelandes, surnourris et musculeux, le geste bienveillant et large, endoctrinent de pauvres hères qui admirent et se méfient, — loups maigres devant le chien de garde de la fable.

***

Ce soir je m'achemine vers le War Office. Pall Mall est désert entre les files des grands hôtels et des clubs qui semblent inhabités, tant le silence est absolu. Mais à travers les pesantes glaces des fenêtres, on aperçoit des gentlemen; quelques-uns, le chapeau haut de forme sur la tête, ren-

versés, un vaste journal à la main, dans de profonds fauteuils de cuir. Autour d'eux les tables massives de bois sombre, chargées de revues et de gazettes, les colonnades de marbre, les bustes et les portraits des membres du club qui s'illustrèrent, les bibliothèques de vingt mille volumes où le cuir brun des reliures s'harmonise au vieil or éteint des rayons : un luxe grave, puissant, paisible, qui luit avec douceur dans une atmosphère un peu brumeuse bien qu'intérieure — celle d'un vieux tableau hollandais où les objets baignent en taches flottantes, perdent leurs lignes, deviennent ombres, vagues rayonnements de couleur qui se dégrade. Comme on comprend qu'en ces pays de nord humide, le véritable milieu de l'homme c'est celui qu'il s'est créé, plus solide, plus attentivement achevé qu'ailleurs, que c'est là qu'il pense, agit, s'épanouit à son aise, se retrouve lui-même, oublieux du triste environnement naturel. Souvent j'ai goûté l'ordre grave et rassurant, le calme ample et massif de ces clubs hospitaliers. Aussitôt qu'on y met le pied, la froide rue grise ou jaunâtre, l'aigre vapeur du dehors s'abolissent comme un mauvais rêve : ici sont les substantielles réalités. A les voir, si résistantes et bien assises, à contempler cette vie anglaise qui se poursuit si fortement réglée, stable, distincte et personnelle, appuyée à d'immémoriales habitudes, sûre d'elle-même, impassible dans ses certitudes, on entrevoit l'énergie cachée de cette vie, la grandeur de sa masse organisée, les dessous qui la soutiennent, l'imperturbable puissance de son développement.

Un peu plus loin, dans ce même Pall Mall, le War Office : un petit bâtiment laid et bas avec un banal portique grec. Un policeman fait les cent pas et, bienveillant, répond aux questions : « Pas la peine d'entrer, Monsieur, pas de nouvelles depuis cinq heures ». En effet, sur la porte, la simple petite annonce que l'on finit par bien connaître : *No News*. Bien rarement un télégramme de lord Roberts. Celui qui fit tressaillir l'Angleterre il y a quelques jours est encore là, dans la petite salle où défile un maigre public : *French atteignit Kimberley ce matin avec cavalerie, infanterie montée et artillerie*. Ou bien les longues listes de tués et de blessés. Toujours pas de manifestation ; les gens arrivent, questionnent

les policemen, lisent l'affiche, s'en vont. Un cheval qui tomberait dans l'avenue de l'Opéra assemblerait plus de monde.

Et ce pauvre bâtiment noir qui semble se dissoudre dans la petite pluie de la nuit, c'est le centre cérébral d'où la pensée et l'énergie anglaises, à travers les milliers de lieues, à travers les océans — les océans écumants et solitaires, se projettent vers les mystérieux champs de bataille. C'est le centre sensitif où viennent frapper d'abord tous les chocs, les douloureuses nouvelles qui, tout de suite, vont s'irradier par le pays.

*
* *

Je visite quelques grands cafés-concert pour voir la foule et les manifestations. Majorité d'employés et de petits *clerks;* çà et là un volontaire en khaki ou un matelot. Je regarde cette collection de figures. Qui fera jamais l'impossible expérience d'assembler à côté d'une multitude anglaise comme celle-ci une centaine de Parisiens, pour noter simultanément les deux types? Comme on comprendrait, alors! Comme le passé, le présent, l'avenir des deux pays s'éclairerait! Je regarde ceux-ci : ce qui apparaît avant tout, c'est la paix, la force et la simplicité des visages ; les traits sont énergiques, solides, mais non pas inachevés et grossiers comme ceux d'une plèbe allemande ou russe, — bien en relief, régulièrement sculptés, les physionomies disant le calme familier, la vie stable, les sentiments durables, les attitudes d'esprit persistantes, les perturbations du cœur et du cerveau très rares. Je cherche à évoquer en moi l'image d'une foule parisienne et, telle que je la retrouve gravée dans ma mémoire, elle m'apparaît plus grise et plus molle, plus muable, plus nuancée, plus féminine et beaucoup plus intellectuelle — je ne dis pas plus intelligente — plus différenciée aussi, moins homogène, les individus moins évidemment façonnés au même moule, moins sûrement marqués d'une même et puissante empreinte nationale.

Entre des exercices de chiens savants et de trapèze, un monsieur des secondes loges, entouré d'un groupe de jeunes gens, se lève, entonne un chant patriotique dont ses compa-

gnons répètent le refrain vibrant. Évidemment, la manifestation est préparée : elle ne réussit pas à entraîner la salle. Le public écoute avec intérêt ; rien de plus. Le chanteur demande trois *cheers* pour lord Roberts. De maigres hourrahs répondent. Nul frémissement, nulle électricité dans la salle. Pantomime militaire et patriotique où de jolies filles costumées en *Highlanders*, en *Life Guards*, en *Scotch Greys* défilent au milieu de bourgeois grotesques et d'une bande de petites pensionnaires égarées au milieu des manœuvres. Flirts, quiproquos des bourgeois ahuris, nobles paroles d'un vieux général qui serre la main d'un grognard invalide. On applaudit comme on applaudit toujours les allusions à la reine et les exhortations au devoir. *Duty first!* crie un jeune héros : ce sont là les formules officielles, celles qui, toujours, nécessairement, emportent les bravos comme chez nous, à la fin des discours, les mots : France, Patrie, Armée, Progrès, Fraternité, Justice. En somme, l'idée de cette guerre où le prestige anglais vient d'être compromis ne semble pas encore obséder ce public. C'est bien ce qu'écrivait récemment Richard le Gallienne : seule en Angleterre la gentry a le souci, la charge et la responsabilité des affaires nationales. Pesant attentivement dans une balance que le préjugé patriotique faussait peut-être à leur insu les griefs des uitlanders, les intérêts et les droits de l'Empire, ignorant à quel point la racine de leur conviction se nourrissait de leur orgueil anglais, les gentlemen d'Angleterre ont jugé cette guerre « nécessaire et juste », et l'ont décidée. Puisqu'ils veulent une certaine fin, ils persévéreront jusqu'à ce qu'ils l'atteignent, cherchant avec patience pourquoi d'abord ils ne réussissent pas, recommençant leurs efforts, corrigeant avec méthode les défauts aperçus de l'outil administratif et militaire, jusqu'au succès définitif et complet. Chez cette gentry, ces préoccupations, le souci des péripéties quotidiennes sont en ce moment obsédants. A chaque famille de ce monde, Colesberg, Colenso, Magersfontein, ces trois défaites d'une semaine apportèrent l'angoisse d'un désastre et d'un affront personnels. « Nous n'osions plus ouvrir un journal, me disait Mrs. N.... Nous nous regardions sans nous parler ; pour la première fois nous doutions des institutions et des idées dont nous vivons, nous demandant si quelque tare

fondamentale, insoupçonnée, quelque principe d'infériorité dont se révélaient enfin les effets malfaisants n'y étaient pas cachés. » C'est que cette bourgeoisie supérieure, où se recrute encore tout ce qui détient une autorité dans ce pays, est restée la classe politique, comme autrefois celle des hommes libres en Grèce. Le peuple suit, lentement, lourdement. J'échange quelques mots avec mes voisins, pendant l'entr'acte, et je remarque qu'ils ignorent les grands traits topographiques de la campagne. L'Empire est très grand, l'Afrique du Sud est très loin; on n'a pas le sens d'un danger immédiat. On est bien sûr que l'armée de la Reine finira par triompher. N'est-elle pas la force organisée, la seule au monde qui soit officielle, légale, représentante d'un droit certain et absolu, victorieuse toujours, une police que l'uniforme rend plus prestigieuse que celle des constables, ouvrière d'ordre et de justice, et qui aujourd'hui, plus difficilement que d'habitude, met une bande de *roughs*, de mauvais sujets à la raison? La police attrape des horions, mais on sait bien qu'elle vient toujours à bout des *roughs*. De là cette quasi indifférence de la foule, du moins son indifférence aux défaites. Car demain le grossier alcool de la victoire lui montera sans doute à la tête, le brutal orgueil national jouissant plus aisément qu'il ne souffre, et la plèbe se prêtant vite aux manifestations de joie tapageuse.

Enfin voici un spectacle qui semble les remuer, des projections qui font apparaître, démesurément agrandis, les personnages politiques et militaires. M. Chamberlain, froid, glabre, les lèvres minces, le monocle incrusté à l'œil; lord Salisbury, vaste et morne, les traits affaissés dans sa large barbe; le prince de Galles, demi-chauve, grisonnant, congestionné, les yeux à fleur de tête; la princesse, si populaire et qui fut jolie, souriante, aristocratique et pâle, droite dans son manteau de loutre; lord Roberts, figure éveillée et fine de vieux gentilhomme français, physionomie mobile, toute animée de belle humeur alerte, le regard pétillant et direct, disant l'habitude du commandement, les nettes et rapides décisions; Buller, bourru, bourré, bovin, massif, un air de demi-stupeur, de digestion pesante ; Macdonald, *Fighting Mac*, brave tête de sous-officier, énergique et droite; French,

puissant et simple, sanguin, mafflu, regardant bas; White, une mine faible, éteinte, raffinée de chambellan d'ancienne cour; d'autres encore : Methuen, grand seigneur insignifiant, atténué, édulcoré; Baden Powel en grand chapeau de *cow boy* enfoncé d'un coup de poing sur la tête, botté, déluré, les jambes écartées, l'expression muable, avec ce rayonnement des yeux, cet air de vitalité exubérante, de cordialité heureuse, de hardiesse entreprenante et pratique qui entraîne et que j'ai rencontrés chez tant de jeunes chefs, officiers et *civil servants* de l'Égypte ou de l'Inde. A l'apparition de chaque portrait, tempête d'applaudissements. C'est qu'en tout pays, ce que d'instinct la foule acclame et réclame, c'est un chef, un *leader*; elle veut être conduite; elle souffre de rester incohérente et s'agite; la créature collective qu'est un régiment, une armée, aspire en elle à l'être et à l'organisation; qui dirige cette foule, qui lui présente un but et l'y mène, fait apparaître cette créature. A la vue du chef, de l'uniforme qui signifie le chef, elle se sent vivre et vouloir, et cette sensation véhémente se manifeste par ses gestes d'enthousiasme. Seulement, ici, la flegmatique stabilité du sentiment, la résistance aux impulsions, l'attache à la coutume, le sens germanique de la discipline sont tels que la foule ne connaît pas le besoin d'inventer et de changer ses chefs. Géniaux ou médiocres, elle applaudit ceux qu'elle trouve établis, consacrés par la loi ou la coutume séculaire. Pour nous, Français, qui sommes à présent si loin de l'état psychologique nécessaire aux monarchies, rien de plus étrange que l'idolâtrie de ce peuple individualiste pour le véritable fétiche, le gri-gri national qu'est la personne de la Reine. Littéralement la multitude anglaise la regarde avec des yeux d'amour, à travers une illusion toute semblable à celle que crée ce sentiment. Je la vis à Nice, une vieille dame en noir, excellente et respectable; des Anglais me demandèrent ce que j'en pensais; je me servis de ces deux derniers adjectifs, et l'on me regarda avec mécontentement. Je n'avais pas été lyrique : on me dit alors sa beauté de grâce et de grandeur, la souveraineté de sa démarche, la suavité de son sourire. *Her Majesty's sweetest smile*, disent les photographies qui tentent de reproduire ce sourire. On sait les dithyrambes de la presse

sur ses moindres gestes et paroles quand elle paraît en public. Paroles et gestes, elle les a réduits au minimum, et pourtant les descriptions, les commentaires auxquels ils prêtent remplissent des colonnes. Ce culte s'étend à toute la famille royale. « *Oh this dreadful war*! Oh! cette terrible guerre! » disait hier une des princesses en visitant des blessés. De cette exclamation les journaux s'ébahissent : éloges de la princesse, de son tact à trouver les paroles simples et justes. En ce moment, avec le sentiment patriotique qui s'exalte, ce loyalisme s'exagère. Quiconque, venant du dehors, est étranger au rêve collectif de ce pays, y voit comme une forme de délire. Rien de plus naturel et de plus utile pourtant que cette adoration. Car, mieux encore que le drapeau, la reine incarne le principe national, elle est un symbole humain et non abstrait, qui vit, qui marche, qui parle, dont les actes prêtent à la légende poétique ou dramatique, que les imaginations peuvent transfigurer au gré de leurs songes, que les cœurs peuvent aimer, une personne enfin qui se confond à la personne de l'Angleterre, car cette reine continue la lignée de rois dont les figures légendaires s'enfoncent dans le passé et dont la série résume la vie de la patrie de siècle en siècle.

Naturellement, c'est par le portrait de Sa Majesté et le chant — tout le public debout de l'hymne national — que se termine ce défilé de projections. Mais, auparavant, un détail m'avait paru extraordinaire ; non seulement on applaudit les chefs, mais on fête presque aussi bruyamment que les autres ceux dont les noms ne représentent que des défaites, Buller, Gatacre, Methuen. Chose incroyable, des hourrahs éclatent à la vue de « lord Methuen surveillant la bataille de Magersfontein », l'une des plus notoires catastrophes de la campagne. Il est debout, la lunette de campagne aux yeux, regardant sans doute tomber au loin ses régiments fauchés. Je m'explique par trois raisons cette popularité conservée dans le désastre : D'abord, *the sporting spirit : give a man a chance*, l'habitude des luttes sportives, boxe ou foot-ball, où l'on apprend qu'un vaincu reste digne de respect s'il est demeuré brave, qu'on ne joue pas sans faire de fautes et que, si l'on souhaite la victoire d'un champion, il ne faut pas le huer quand un mauvais coup l'a jeté par terre, mais lui faire crédit

pour qu'il se relève et continue la lutte. Vaincre, ce n'est pas marquer tous les points, c'est marquer plus de points que l'adversaire. Un boxeur doit apprendre à sourire avec bienveillance tout en chancelant sous un coup. Voilà l'idée et le sentiment sur lequel comptait le général White quand il télégraphiait après une défaite :« Moi seul suis responsable, ayant conçu et ordonné le mouvement malheureux. » En second lieu, une très curieuse nuance d'orgueil anglais, très visible dans tous les articles de fond des grands journaux qui commentèrent ce revers, — car une bataille perdue par les troupes de la reine ne s'appelle jamais qu'un revers. Simplement on ne veut pas avouer tout haut qu'un général anglais a fait preuve d'ineptie ; bien mieux, on ne veut pas le reconnaître publiquement pour battu ; si lui-même annonce et « regrette » son insuccès, on parle de mauvaise chance, de hasard malheureux, mais on l'acclame par respect pour soi-même, pour le nom anglais, pour l'honneur de l'uniforme qu'il porte. Enfin, un reste de loyalisme et de bon esprit féodal. Le général Methuen est un lord, et la foule est restée respectueuse de cette *nobility* dont elle est fière, qu'elle regarde comme la seule aristocratie du monde, et où l'armée recrute ses chefs naturels. Entre ces chefs et la multitude, on peut encore démêler des liens sentimentaux d'origine féodale. Celle-ci s'intéresse non seulement à eux mais à leurs familles : de même, au village, le squire et tous ceux du manoir sont personnages publics. Sir Redvers Buller, justement, est squire : quantité de détails dans les journaux sur sa vie de gentilhomme campagnard, ses sports favoris, ses chasses à courre que ses fermiers suivent à cheval. Lord Roberts, arrivant sur la Modder, harangue ses troupes. Il dit : « Quand j'entame une besogne difficile, j'aime à avoir auprès de moi *mes* highlanders. » Il leur parle de lady Roberts. Les soldats répondent par trois hourrahs en l'honneur de lord et de lady Roberts. Cependant, comme la dame du village dirige les charités locales, celle-ci organise, reçoit des souscriptions pour les blessés, les veuves, les orphelins. Partout ici, dans la hiérarchie militaire comme dans la hiérarchie sociale, on découvre ces liens vivants qui assemblent les âmes, ces attaches sentimentales qui unissent l'inférieur au supérieur. Demain s'embarque un corps de

gentlemen volontaires, sportsmen, grands chasseurs, cavaliers endurcis, qui s'appelle *the Duke of Cambridge's own*, c'est-à-dire la troupe personnelle du duc de Cambridge. Non seulement ils s'équipent à leurs frais, fournissant leurs armes et leurs chevaux, mais chacun souscrit plusieurs centaines de livres pour l'entretien du corps pendant la guerre. Hier ils banquetaient sous la présidence du vieux duc qui demain va les embarquer à Southampton[1]. Pareillement on veut qu'entre la Reine et lui-même chaque troupier sente une relation personnelle et directe. On n'a pas compris, on a traité d'enfantillage en France l'envoi royal aux combattants de boîtes de chocolat dont les couvercles portaient un souhait de bonne année. Pour chaque soldat, ce cadeau était un gage de sollicitude particulière. En le recevant, il avait l'illusion que la Reine avait spécialement pensé à lui, qu'elle le traitait en serviteur de sa personne, en ami, en enfant de sa grande famille — de cette famille anglaise qui mange des plum-puddings à la Noël et qui ne voulut pas que la Noël de l'an dernier passât pour les frères aventurés là-bas sans la flamme bleue du gâteau traditionnel. Les plum-puddings arrivèrent trop tard, mais les chocolats furent mangés très vite, les boîtes mises de côté comme précieuses reliques. Un correspondant du *Daily News* offrit à un soldat deux livres de la sienne. L'homme répondit : « Vous êtes bien bon, monsieur, cela me ferait grand plaisir d'avoir deux livres, mais j'aurais peur que la vieille dame ne soit pas contente[2]. »

*
* *

Un cinématographe nous montre des morceaux et des instants de cette guerre. Dans cette salle obscure — Londres autour de nous, son ciel au-dessus de nous — voici, enre-

1. Autres exemples du même esprit : la princesse Béatrice donne une pipe à chaque homme de la Hampshire Yeomanry qui s'embarque, et la femme du colonel attache une montre au poignet de chaque homme.

2. « *It's very kind of you, Sir, I'm sure. I should like very much to have two pounds, but I am afraid the old Lady would not like it.* »

Dans une lettre de soldat décrivant un champ de bataille et une victoire, je relève après un récit de massacre la phrase suivante : « Nous aurions été parfaitement heureux si Sa Majesté avait été là, assise dans sa petite voiture à ânes. »

gistrés, reproduits dans leurs mouvements fugitifs, des gestes, des expressions de physionomie que le soleil éclaira, il y a plusieurs semaines, à la pointe australe de l'Afrique. Au bout d'une heure on a vu les aspects caractéristiques de cette guerre. Embarquement de troupes : milliers de volontaires, nets, droits, semblables, en grands manteaux couleur de glaise, le rifle à l'épaule, et dont les pieds, d'un pas identique, rythmé, quittent la pierre du quai anglais. Par rangs de deux ils s'engagent sur l'étroite passerelle et, d'un mouvement indéfini, régulier de ruban qu'une bobine ramène, s'enfoncent dans le bateau, dans l'énorme transport dont les grosses cheminées obliques, entre les bouches géantes des appels d'air, fument, trépident avec tout le monstre impatient de partir, de prendre sa course à travers les grandes aires liquides. — L'arrivée à Cape-Town : un autre quai, mais lumineux ; un autre monstre que des câbles immobilisent le long de ce quai et d'où se met tout d'un coup à couler un ruban d'officiers, de soldats, un gros général en casque blanc, sir Redvers Buller, qu'une foule coloniale acclame, qui serre les mains de personnages locaux en chapeaux haut de forme. — Dans le veldt aux horizons vides, une course sur un petit chemin de fer improvisé le long du camp anglais. Très vite défilent des tentes, un semis serré de petits cônes blancs qui paraissent s'aligner sur un espace de plusieurs milles. Défilent des groupes de soldats autour des tentes, autour des feux de bivouac ; défilent des piquets de mules et de chevaux ; passe — plus lentement parce qu'il est plus loin — un gros canon haut perché sur son affût, monstre qui veille, solitaire, observant, là-bas, un horizon de basses collines, — et ces lointaines collines, elles aussi, se déplacent, se déroulent imperceptiblement. — Tir d'obus à la lyddite : deux longues pièces marines dont l'interminable cou s'exhausse obliquement. Autour d'elles de petits hommes s'affairent, maniant les roues compliquées de l'affût, et les deux étranges créatures qui regardent là-bas vers une ligne lointaine de kopjes, qui semblent voir ce que nous ne voyons pas, insensiblement s'abaissent d'un mouvement aveugle et lent de long insecte qui tâtonne. Soudain, une secousse de toute la bête qui s'est cabrée, redressée, frémissante, vers le ciel ; un peu de fumée à sa bouche ; le coup de gong d'une

explosion, — et puis de nouveau l'affairement des petits hommes autour des engrenages et le lent mouvement gauche de la pièce qu'on ramène à son angle de visée. Des Boers, de leurs tranchées, on n'aperçoit rien ; seulement l'ondulation à l'horizon des petites collines nues, inanimées, mais que l'on sait toutes remplies de la vie du mystérieux ennemi.

Et cela est symbolique. C'est bien ainsi qu'apparaît cette guerre au peuple de ce pays-ci. Repliée sur elle-même, toute à son effort et à sa passion combattante, de son adversaire, de son mérite, de la cause qu'il défend, l'Angleterre en ce moment ne peut plus et ne veut rien savoir. Dans cette dispute elle ne voit plus que soi ; elle n'entend plus que les arguments du réquisitoire qu'elle a dressé. Elle n'admet plus qu'il y ait d'autre conviction honnête que sa conviction, d'autre thèse que sa thèse, d'autre point de vue que son point de vue. A la place de l'ennemi réel qu'elle n'aperçoit plus, elle a mis un être imaginaire que, peu à peu, elle s'est mise à haïr parce qu'elle le combat, à charger de tout son mépris, à revêtir de toutes les laideurs morales : hypocrisie, grossièreté, ignorance, férocité, traîtrise. De la choquante disproportion des forces opposées elle ne sait plus rien. Une vision de cette guerre s'impose à présent à elle, si spéciale, si différente de la nôtre que pour la comprendre il faut venir ici, plonger dans l'illusion où elle vit, où elle s'absorbe, où elle s'obstine, menaçante et grondante si l'on essaye de l'en réveiller.

*
* *

Jeudi 22 février.

Vers la *City*, vers le cœur commercial de l'Empire, vers la dense agglomération des bureaux, des banques, des comptoirs, des docks, des magasins où les marchandises s'empilent au bord de la huileuse Tamise. J'y vais par Oxford Street, Holborn, Cheapside : prodigieuse armée des omnibus qui se suivent en pelotons multiples et continus ; dense et noir mouvement de la foule. Foule et voitures, tout cela coule sans bruit, plus compact à mesure qu'on avance vers l'est, pâte épaisse qui ne se meut plus qu'avec lenteur, — les paquets de *hansoms* et d'omnibus immobilisés parfois au geste

silencieux d'un vaste policeman. Dans cette buée de plomb gris où le gris alignement des façades s'enfonce, sur cette graisse brune du macadam et du pavé de bois, c'est comme un charroi de bourbe obscure à l'intérieur de quelque égout géant et demi-engorgé, où l'eau se pousserait lourdement dans l'ombre fuligineuse de sa propre vapeur. Sur ce fond plombé, les couleurs immédiates des affiches, le vermillon anglais de certaines devantures ont un éclat cru, vif comme celui d'une écorce d'orange sur le trottoir souillé. Mais à vingt mètres commence l'universel brouillis, avec çà et là encore un luisant de vitre, ou bien une tache de brique qui rougeoie vaguement dans la molle perspective atone.

A partir de Cheapside, les fils électriques au-dessus des toits se tendent en un seul filet. Là-dessous, des monuments, le Post Office, Newgate, le Guildhall lèvent leurs masses et leurs pointes de pierre blême où des traînées de charbon semblent une maladie. La cour désolée de Christ School est poudrée de charbon ; les arbres y perdent l'aspect végétal, leurs ramures sont de fil de fer tordu, d'un noir mat de suie, — et tout cela dans un jour obscur, égal, sans ombres ni lueurs, et qui brusquement, vers midi, s'assombrit encore, comme si, dans le ciel, par-dessus les couches de brume et de cendres, quelque nouvelle marée de brouillard venait de déferler et de s'étendre. Alors, dans cette nuit soudaine de midi, derrière les vitres des magasins, les becs Auer s'allument, jettent sur les trottoirs leur verdâtre éclat; mais sur la chaussée les passants, les cochers, les policemen ne sont plus que des formes de fumée brune ; le fleuve du trafic, tantôt immobile et coagulé, tantôt avançant, semble une confusion spectrale qui s'étouffe, se débat, meurt à trente mètres dans une demi-ténèbre visible.

Fantastiques changements ! A midi vingt, le jour revient, et tout ce monde submergé de nuit reparaît, s'estompe de nouveau dans une humidité jaunâtre. Autour de la Banque c'est la plus populeuse fourmilière de l'humanité occidentale et, probablement, sauf nous-même, il n'y a pas un seul flâneur dans cette multitude. Nul qui ne soit actif, affairé, la cervelle habitée de chiffres et de faits dont la plupart correspondent à des échanges avec les lointaines régions du globe. Laby-

rinthes de petites ruelles, de *lanes*, où chaque maison est une ruche active, chaque petite chambre un bureau, un office peuplé de clerks : Banque du Natal, Banque de l'Alaska, Compagnie des steamers de l'Iraouady, Mines du Mexique, Importations de thé de Ceylan, disent dans ces noires ruelles, à chaque porte, les plaques qui se superposent. C'est vraiment ici le principal nœud du commerce mondial, le cœur où les événements viennent retentir de l'autre bout de l'univers, activant ou paralysant les affaires, haussant ou faisant fléchir les cours, leur contre-coup visible au mouvement même de la rue. En ce moment, cette *City*, suspendue dans une angoisse silencieuse d'impatience, attend le déclic du récepteur télégraphique qui, de la Modder, va dire à l'Angleterre la capitulation de Cronje. Un de mes amis, entrant tout à l'heure chez son agent de change pour vendre une valeur, on lui répond : « Ne feriez-vous pas mieux d'attendre un peu? vous aurez un shilling de plus quand Cronje sera par terre[1]. »

Luncheon dans un grill-room. Tous se sont emplis à la fois à une heure, comme d'un seul coup de pompe. Peuple de *clerks* en chapeau haut de forme, qui mangent des steaks en rang devant un comptoir, perchés sur de hauts tabourets d'où leurs redingotes, par derrière, pendent, parallèles, comme des queues d'oiseaux. Les cuisiniers, vastes, en blanc, s'affairent devant les piles de côtelettes crues, les barmaids emplissent les tasses de café. Point de conversations ; on entend le froissement des derniers journaux, la *Pall Mall*, la *Saint-James* de midi et demi, dont les gens déplient nerveusement les raides feuillets.

Je voulais en rentrant m'arrêter au *City Temple*, à l'église dissidente, où beaucoup de ces hommes d'affaires, à l'heure libre qui suit le lunch, vont se détendre, chercher un peu de paix, de grave et calme émotion morale, en écoutant un sermon du docteur Parker, en mêlant leur voix à la sérieuse mélopée de l'orgue. Mais, à cette minute, la Cité recevait des nouvelles de ses affaires d'Afrique. Sur les trottoirs, sur les refuges surgissaient les placards des journaux annonçant encore des éditions spéciales : *Cronje dans un piège à mort*,

1. « *Won't you wait, Sir? You'll get a shilling more when Cronje is down.* »

disaient les sinistres annonces; *Cronje lent à mourir; L'armée de Cronje en train de fondre dans un enfer de lyddite. Les Boers immobilisés dans le lit de la Modder sous le feu convergent de cent vingt canons. Héroïsme obstiné de Cronje.* Héroïsme, c'est le premier mot d'admiration que cette presse ait eu pour l'ennemi. Que se passe-t-il, qui l'arrache à son préjugé de haine et de dédain? Je lis alors le télégramme Reuter que tous les journaux ont reproduit : Cronje entouré, bombardé, demandant, pour enterrer ses morts, un armistice que lord Roberts lui refuse; — la réplique de Cronje : si les Anglais sont inhumains au point d'empêcher l'enterrement des cadavres, il ne lui reste plus qu'à se rendre. Puis, au moment où lord Kitchener s'avance pour discuter la capitulation, soudain l'avis que tout est changé et que les Boers vont combattre jusqu'à la mort. Alors, tout de suite six batteries de campagne, une batterie de Howitzer, cinq pièces de marine, en tout soixante canons portés les uns en face et à un mille du camp boer, les autres de biais, enfilant le lit de la rivière où l'ennemi s'est réfugié, et, depuis hier, une pluie de shrapnels, d'obus à lyddite, battant avec une implacable précision les creux, les moindres ravins où peut se cacher un homme. Arrêté, comme tant d'autres, sur ce trottoir de la Cité, je lisais ces dépêches parties la veille au soir du champ de carnage où soudain l'esprit s'envolait, bien loin de ce brumeux et fourmillant commerce. Je ne voyais plus Cheapside, mais l'étroit laager, au centre de la plaine fauve, dans le sillon desséché du fleuve, le sol dévasté, tremblant sous l'orage d'acier, sous l'infernal tumulte, les tranchées étouffées sous les fumées mortelles de la lyddite, de cette lyddite dont l'explosion tue ou rend fou par le seul ébranlement de l'air. Là dedans les cadavres en pièces et déjà putréfiés — cadavres humains, cadavres de bêtes, — les wagons en flammes, les caisses de munitions éclatant et, demi-terrés dans des trous, entourés par une force cinq fois supérieure, quatre mille hommes, harassés, sans sommeil, depuis trois jours qu'ils sont immobilisés là, après cette marche forcée de Magersfontein que l'épuisement des bêtes de traits arrêta, après trois mois de vie dans les tranchées, de combat sans répit contre des troupes anglaises tous les jours renou-

velées et tous les jours plus nombreuses, — quatre mille fermiers avec leurs bibles, leurs pasteurs, quelques-uns avec leurs femmes et leurs enfants — tous, soldats et chefs, en costume de travail journalier, car ils n'ont point d'uniformes, de symboles visibles, d'artifices, pour exciter en eux le courage, le dévouement, l'esprit militaire, non plus que de hiérarchie savante, de consigne rigoureuse, soutenus qu'ils sont par une grave et persistante idée, liés par une religion véritable, c'est-à-dire puissante à assembler et à mouvoir en commun des hommes, — bref un peuple rustique, d'énergie extraordinaire et calme, descendant de cette vieille petite Hollande dont la volonté d'être libre vainquit l'Empire espagnol et brisa le vaniteux effort d'un Louis XIV, — un fragment conservé de nos races européennes avant la dégénérescence, avant la vie citadine et trop civilisée, — une humanité d'autrefois, patriarcale, simple, endurante, fermée à l'étranger, obstinément fidèle à ses propres idées directrices, et qui, forte de sa conviction, de sa foi dans la protection de son Dieu, résiste patiemment, longuement à l'attaque de ces effroyables et nouveaux outils de destruction que nulle armée d'Européens n'a encore affrontée. A cinq mille lieues de distance, aperçu à travers les télégrammes malveillants de l'ennemi, le spectacle que présente ce petit peuple nous remue comme les rythmes et les accords d'une symphonie héroïque, comme un énergique et grave choral de vieux maître protestant. Habitants trop administrés des villes, citoyens de sociétés trop anciennes et trop vastes, nous avions oublié ce qu'est la force possible du caractère ; nous ne savions plus jusqu'à quelle vigueur peut atteindre la plante humaine, lorsque étant de belle race, elle vit dans la nature, indépendante, mais tirant son essence vitale de la forte croyance commune. Contre le plus grand empire du monde, contre l'énorme et spéciale mécanique qu'est le pouvoir militaire de cet empire, une petite société qui ne remplirait pas un des quartiers de Londres combat, et pendant quatre mois avec succès, pour la patrie visible, pour un État simple, concret, compréhensible autant que la famille, spontanément sorti de l'instinct et du vouloir de la race, combat avant tout pour son propre principe de vie, pour

cette idée qu'elle sent en elle, qui travaille à la développer et qui, toujours active, depuis le premier *trek*, a suscité tant de sacrifices et d'efforts, triomphé des contraintes où la volonté de l'Angleterre cherchait à l'étouffer. De ces quatre-vingts mille fermiers sortent alors, non seulement plus de talents, de chefs véritables que n'en produit à ce moment la grande nation ennemie, mais de tels miracles de valeur, d'habileté, d'intelligence, d'énergie collectives, que, pour arriver à les réduire, celle-ci, d'abord humiliée, battue, doit se tendre pour le plus intense effort militaire de son histoire, appeler à l'aide son empire colonial, mettre à la tête de deux cent mille hommes ses deux plus glorieux généraux. Vaincus enfin, leur défaite est plus belle que leur victoire, témoignant de la volonté qui se suffit pour persévérer, de la résolution qui survit à l'espérance. Un tel exemple nous est un excitant héroïque ; il nous exalte en renouvelant notre idée de l'Homme.

*
* *

Je suis rentré par les grandes artères, à travers l'infini fourmillement humain, à travers le mouvement sans bruit de cette métropole dont la vie se poursuit, innombrable, indifférente, inaccessible aux effets destructeurs de cette guerre où l'adversaire use toute sa substance et sa vie. Le ténébreux plafond de brouillard s'appesantissait de nouveau ; sa noirceur opprimait ; on allumait les réverbères, leurs flammes brûlaient voilées d'un halo jaune qui ressemblait à un crêpe. Sous cette lugubre tenture, la multitude des ombres humaines remuait, s'évanouissait : la matière et la vie du monde semblaient s'évaporer dans une nuit froide, dans une nuit sans espérance. Au pied des réverbères, des écriteaux posés et que le gaz terni entourait d'un cercle de funèbre lumière, répétaient les mêmes phrases sinistres : « *Cronje dying hard, Cronje in a death trap, Boers withering in a very hell of fire*, Cronje lent à mourir, Cronje dans un piège à mort, les Boers en train de fondre dans un enfer de feu. » Je me suis sauvé, sentant monter en moi l'épouvante et l'horreur de cette ville.

*
* *

De jour en jour on entrevoit mieux la nature et l'issue certaine de cette guerre, car, de jour en jour, on comprend mieux le formidable combattant qu'est ce peuple-ci. Peu à peu on retrouve cette Angleterre dont on n'avait d'abord reconnu que la figure et l'on y pénètre peu à peu. Ce sont des feuillets que l'on tourne successivement, en lisant à rebours, et plus on avance, plus on en devine d'autres dont procèdent ceux que l'on a déjà déchiffrés. On commence par apercevoir une surface que l'on interprète au gré de ses préjugés, mais dont le sens unique et précis est rigoureusement déterminé par ces dessous toujours continués, obscurs, anciens, dont les réalités sensibles — figures humaines, œuvres humaines — et les événements visibles — ceux qui remplirent les journaux — ne sont que l'affleurement. Peu à peu les objets parlent et l'esprit entend : une soirée dans un grand club, une conversation dans les bureaux de la Cité ou dans un salon du West-end ; la lecture d'une nouvelle de Kipling ou d'un roman de Mrs. H. Ward ; une séance au Parlement, la vue de la salle où l'orateur parle de sa place, d'un ton uni, sans gestes ni effets oratoires, discutant les affaires ; un service, le dimanche, à Westminster ou dans une petite église de banlieue ; un séjour du samedi au lundi, au fond d'un parc dans une maison de campagne de l'*Upper Gentry*, où l'on retrouve le luxe héréditaire et tranquille, les fortes traditions, la solide culture classique, les calmes intelligences largement informées par les voyages ; — quelques journaux lus tous les matins, quelques revues qui sont ici des institutions : le *Times*, le *Spectator*, le *Nineteenth Century*, voilà qui fait plonger plus avant dans la profondeur de cette Angleterre, et ce que l'on reconnaît toujours, ce que l'on comprend de mieux en mieux, c'est la force de ce moi national, d'autant plus cohérent, d'autant plus stable et résistant qu'il est plus ancien, établi depuis plus longtemps dans sa forme présente, tendant contre toute pression contraire à y persister, orgueilleux et volontaire, se prenant lui-même comme mesure de toutes choses, attribuant un caractère absolu à la table des

valeurs morales qu'il a construite et qui ne fait que correspondre à ses tendances, impuissant à voir le monde extérieur autrement qu'à travers son propre milieu — le plus déformant de tous les milieux psychologiques, — incapable de reconnaître le point de vue d'autrui, d'admettre sa sincérité dans le dissentiment, son droit égal à la vie, son droit à une personnalité différente, admirateur de lui-même et de lui seul, car c'est en lui-même que ce moi anglais aperçoit l'idéal définitif de l'homme et de la société, convaincu que sa mission propre est de le faire prévaloir, — respectueux enfin des lois et des disciplines auxquelles il s'est assujetti, de la religion, des institutions, des coutumes, de la hiérarchie qui, maintenant dans une certaine forme ses profondes et tressaillantes énergies, font sa personnalité distincte et la perpétuent.

Il faut plonger dans ce milieu anglais, subir sa puissance plastique, sentir passer et agir en soi la tendance qui dans chaque société cristallise suivant un certain type les individus, imposant à chacun les arêtes et les angles qui correspondent à la figure de la nation tout entière, il faut se laisser un instant absorber par cette âme anglaise et s'y assimiler, s'abandonner à ses suggestions, s'adapter au système de sentiments et d'idées que chacune de ses générations lègue et impose à la suivante, pour comprendre les démarches de cette Angleterre, la direction, la persistance, la réussite de ses efforts. Je ne note ici qu'une de ces brèves impressions, où, confusément, un ensemble apparaît à l'esprit. Ce n'est pas la vue des jeunes gens en khaki qui m'ôte tout espoir pour les Boers, ni de savoir le nombre des régiments de lord Roberts. Simplement, je regarde les institutions qui poursuivent leur vie imperturbable et sans hâte, les hommes marqués de la même empreinte nationale, moulés par les mêmes grandes et simples idées héréditaires, prêts à donner d'une voix claire ou malhabile les mêmes réponses aux mêmes questions, orientés qu'ils sont dans le même sens par ces grands courants d'*imitation* plus lents à s'établir ici qu'ailleurs, mais bien plus durables, — et ce spectacle, c'est celui d'une force innombrable et massive, entraînée d'un mouvement rectiligne et dont la poussée s'augmente de tout le poids du passé

accumulé par derrière. Hypnotisés, eux aussi, par leurs idées nationales, ces idées qui font l'originalité comme la cohésion des peuples mais que le réel ne traverse que réfracté, contre cette force qui s'opposait à leur développement propre, les Boers ont cru pouvoir lutter. C'est un fleuve dont ils n'ont vu que les eaux immédiates, et, tout d'abord, il a paru qu'ils réussissaient à les refouler. Mais d'heure en heure la pesée des eaux augmente derrière l'obstacle : on découvre alors qu'elles viennent de très loin, chargées de plus d'énergie à mesure que l'obstacle est plus désespérément maintenu, et puisque — hélas ! — celle de l'obstacle est si visiblement limitée, plus admirable est l'effort du petit peuple héroïque et plus définitive sera la catastrophe certaine.

*
* *

Vingt cinq mille hommes au Cap et dans le Natal en octobre dernier, soixante mille en novembre, quatre-vingts mille en décembre, aujourd'hui cent quatre-vingt-dix mille hommes là-bas, de nouveaux renforts méthodiquement préparés, des volontaires s'enrôlant par dizaine de mille, des lois spéciales qu'on votera demain s'il le faut, l'esprit nationaliste s'infiltrant peu à peu dans les lourdes masses instinctives du peuple, le préjugé passionnel et déformant, plus précis, plus violent de semaine en semaine, plus destructeur de tout scrupule, fortifié de tout le travail des esprits qui s'ingénient à chercher tous les jours de nouvelles raisons à cette guerre, voilà la progression de cette force qui demain va écraser le petit monde boer. Dix journaux lus tous les jours, autant de conversations, vous révèlent bien vite l'unanimité rectiligne, la fermeté des convictions où s'appuie cette force. Sauf *Truth*, le journal de Labouchère, sauf la *Review of Reviews* que dirige M. Stead, sauf quelques rares feuilles baptistes et wesleyennes, toute la presse affirme la guerre indispensable et légitime, dédaigne comme négligeable, ignorante, intéressée, l'opinion du continent. Raides, décents, compassés et prêcheurs, les grands journaux du matin; vulgaires, vantardes, gesticulantes, quasi américaines de style et de goût, les feuilles à un sou du soir répètent que seule l'Angleterre peut juger de sa querelle,

qu'elle seule est renseignée, qu'elle combat non seulement pour son droit, mais pour le droit, en ouvrière de la justice, décidée à redresser les torts, à mesurer le châtiment, à faire tout son devoir, à ne s'arrêter qu'après l'expiation complète : la perte pour les deux républiques de leur indépendance. Pourtant il y a quelques dissidents, surtout dans ces sectes religieuses, qui sont à l'église établie d'Angleterre ce que les protestants en France sont aux catholiques, chez les non-conformistes habitués à une indépendance plus grande de la pensée, à l'examen personnel qui contrarie l'instinct d'imitation. Quelques « intellectuels » aussi, philosophes, historiens, savants, un Herbert Spencer, un Bryce, un Lecky, un Lyall, un Frédéric Harrison, une Mrs. Green, esprits entraînés à la critique, qui ne cèdent pas à la contagion du préjugé, qui savent s'abstraire de leur milieu, le considérer du dehors, penseurs qui sous les faits immédiats et visibles aperçoivent les causes profondes et démêlent les raisons comme les droits essentiels.

***

22-25 *février*. — Séjour chez un professeur d'université à Cambridge, puis à l'ouest de Londres, dans le manoir qu'habite l'ancien gouverneur d'une colonie[1]. Dans l'une et dans l'autre maison, c'est la même certitude calme, affirmée avec une modération courtoise : « guerre juste et nécessaire ; nous ferons notre devoir jusqu'au bout ; tels de nos enfants, de nos neveux se sont enrôlés, tels de nos amis ont été tués ; nous n'ouvrons plus les journaux qu'en tremblant ; c'est une guerre dangereuse; c'est un dur devoir, mais nous l'avons regardé en face et nous savons ce que nous faisons ». Pour sentir l'autorité, la bonne foi, la nécessité même de ces convictions, c'est peu de connaître les raisonnements qui les soutiennent; il faut avoir vu non seulement les gens, les physionomies, les gestes, mais leur milieu familier, si puissant en suggestions muettes, les dehors que l'homme a créés ou modifiés, qui ont

1. Inutile de dire que ces personnages faits de morceaux empruntés à la réalité ne sont point réels. J'espère qu'ils sont vrais. J'ai entendu dix fois les raisonnements que je résume ici.

reçu l'empreinte originale de sa vie et qui, en retour, le façonnent, tout au moins aident à le maintenir dans sa forme personnelle. A Cambridge, vaste maison de style tudor, où loge une famille de dix personnes, vivante efflorescence d'une vieille lignée anglaise ; grand jardin aux nobles arbres, où les pelouses sont fines comme un feutre vert ; bibliothèque de dix mille volumes; cérémonial des dîners de famille, les trois garçons en habit, les cinq filles en toilette de mousseline ; vigueur, beau maintien, yeux brillants, joues et fronts clairs de tout ce jeune monde habile au grec, au latin, au français, à l'allemand, au canotage, au cricket et au tennis. Au haut bout de la table, le père, en cheveux blancs, dont les yeux ont gardé la pureté bleue, et le teint la fraîche candeur de l'enfance. En face de lui la mère qui, la cinquantaine passée, a la sveltesse active et souple de vingt ans, le regard lumineux et droit comme un feu de diamant, les traits énergiques et beaux, bien que creusés par la pensée et la volonté toujours actives. Admirable physionomie tout illuminée d'âme et de vie, disant une femme de grand sens et de grand cœur, une Anglaise de belle race, de caste véritablement haute, qui n'a jamais connu que les rythmes d'une existence harmonieuse, d'une activité nourrie, réglée par des principes indiscutés, ceux qui, mettant l'être en équilibre avec lui-même comme avec son milieu, font son unité et sa tenue. En elle nous reconnaissons une extrême fleur parfaite, épanouie au sommet de l'arbre social, témoignant de la bonté de la sève. Bref, c'est là une de ces réussites si fréquentes encore dans la gentry anglaise où, favorisée par la grande aisance, inconsciemment assujettie à de strictes disciplines héréditaires, la créature humaine, au sein d'un calme paysage, développe à la fois le type de sa race, de son époque, de sa classe, et son germe individuel, déploie toutes ses facultés, fortement liée à son groupe natal, ignorante des caprices, des fièvres, des impulsions vers l'immédiate jouissance, des sensations excessives et saccadées où l'être s'use, sent sa vie s'émietter et se séparer des autres.

Autour de ce beau spécimen d'une grande famille anglaise, un cadre très noble, de même style que le tableau : un paysage de grands arbres qui rappelle les fonds de Reynolds, quelques vénérables architectures, des tours de collèges, une

petite rivière qui, par les beaux jours, n'est qu'une traînée de vive et verdissante lumière, reflétant les saules des domaines scolastiques.

L'autre maison, à l'ouest de Londres, est un ample *home*, très analogue à celui-là — ils se ressemblent tous, ces *country seats* de la gentry — manifestant la même idée de la vie, du plaisir, de la morale, de la société, de la famille. Un ample *home* au fond d'une avenue séculaire de chênes assoupis dans le silence de la campagne et l'inerte grisaille de février. De grandes bibliothèques aussi, des portraits d'ancêtres par Reynolds et par Lily. Sur ces richesses héréditaires règne leur paisible souverain d'aujourd'hui, un vieux gentleman dont les roux sourcis touffus, les yeux étincelants, aigus, les lèvres minces disent l'énergie délicate et bien trempée — une silhouette froide, droite, effilée comme un fleuret. Ayant gouverné les hommes, il se repose en écrivant ses souvenirs : aimables souvenirs où se reflète la sereine, la pratique philosophie de la vie dont tant de vieux gentlemen anglais, quittant l'action, ont énoncé les préceptes cordiaux en les illustrant d'anecdotes enjouées[1]. A côté de lui, ses deux jeunes filles, élancées et légères comme des Tanagra, et pâles, l'une enfantine et rieuse, l'autre calme avec une expression de sérieux et de fierté habituelle, toutes deux lui servant de secrétaires, s'occupant aussi, à Londres, d'écoles et d'hôpitaux, ici des paysans (*labourers*) dont les cottages appartiennent au domaine, les secourant dans leurs maladies et leurs misères. Comme société fréquente, le recteur du village, homme du monde, ancien élève d'Oxford, théologien ami de la science, bienveillant pour les philosophes modernes, véritable Anglais qui ne redoute pas le compromis et garde son bénéfice sans prendre au pied de la lettre les trente-neuf articles de l'Église établie. Toutes les semaines, du samedi au lundi, des amis de Londres, surtout des écrivains, des membres du Parlement, venus pour passer un calme dimanche de campagne. Sous les grises futaies du parc, entre les blanches traînées de perce-neige, dans les sentiers qui

1. Tout récemment, M. Brodrick, le prévost d'un collège d'Oxford, — sir John Lubbock *(The Pleasure of Life)* — M. Lecky *(The Map of Life)* — Sir Mount Stuart Grant Duff *(Leaves from a diary)*.

traversent les pâturages solitaires, on se promène par petits groupes. Étrange éclairage, incroyablement terne; nul soupçon de soleil derrière ces nuées appesanties dont les déchirures révèlent la présence de je ne sais quel menaçant au-delà, quel fond de ciel rougeâtre et comme congestionné. Horizons obscurs et presque noirs; tristesse intime, émouvante de tout ce paysage... Une sorte de jour sous-marin où baignent des lignes de bois dénudés, des collines de verdure — verdure égale, terne, sans vie, atone. Çà et là errent des traînées lointaines, des franges brunes de pluie. Un pays de parcs et de manoirs; presque point de maisons visibles, sauf, dans un creux, le minuscule village. Et voici son peuple rustique qui s'achemine, décent, respectueux de la règle, en habits de dimanche, vers la tour normande d'une petite église dont la sonnerie tinte, descend en gouttes lentes de paix sur la paroisse endormie.

Mêmes impressions ici qu'à Cambridge, quand nous canotions sur la petite rivière, entre les *backs,* entre les pelouses illustres et pacifiques. Cette église normande, ce manoir, ces allées de chênes antiques font partie d'un monde dont ces vieux cloîtres universitaires sont un des centres. Dans ces collèges du moyen âge, les vieilles idées nationales et chrétiennes ont leur source toujours vive, et chaque enfant de la classe dirigeante y vient à son tour se faire baptiser gentleman anglais, se relier à la génération précédente, prendre sa place dans la vie toujours continuée de la patrie, l'apercevoir qui s'enfonce dans les durées d'autrefois en perspective profonde.

***

C'est de la guerre que l'on me parle ici, comme à Cambridge. Tout de suite on a compris mon dissentiment, mais il est entendu qu'entre gens de bonne foi, habitués à cette possession de soi-même, à ce respect d'autrui, à cette mesure du geste et de la parole, à cette résistance aux mouvements de passion qui sont ici les signes de l'éducation, il n'y a pas de sujet défendu. Avec quelle courtoisie, quelle patience, quelle attention bienveillante on m'écoute, avec quel souci de ne point déplaire, de ne rien dissimuler de ce que la

réflexion a jugé juste, il est impossible d'en donner tout à fait idée.

Leur thèse n'est que juridique et politique. D'après eux, c'est à la mesure de la logique exacte et du droit rigoureux que l'on doit juger ce différend de l'Angleterre et du Transvaal. En ce genre de discussions, ils interdisent le sentiment. Point de départ contestable, pensons-nous, puisqu'un des progrès modernes est l'introduction du sentiment dans tant de domaines nouveaux, son importance grandissante et reconnue, son intervention dans des problèmes analogues à celui que nous discutons, par exemple dans les questions d'économie politique, d'où par principe on le bannissait avant Stuart Mill, où depuis vingt ans la législation anglaise est la plus active à le faire entrer. C'est bien là qu'est la véritable querelle au sujet de cette guerre, et comme c'est justement une affaire de sentiment d'accorder ou de refuser en ce débat une place au sentiment, il est clair qu'en face de l'une des thèses on ne peut que poser l'autre sans prétendre la prouver.

Cette réserve faite, reste la pure question de droit international. Selon mes amis, ce droit est en faveur des Anglais : ils n'ont donc à s'occuper que de le faire triompher, et c'est tant pis pour l'adversaire s'il aime mieux se faire briser que de le reconnaître, comme c'est tant pis pour un délinquant s'il est tué en voulant résister aux *policemen*. Que selon nous la cause anglaise ne soit pas celle de la stricte justice, que nous ayons jugé cette guerre *unfair*, pas tout à fait honnête, pas tout à fait digne d'un peuple gentleman, que nous y voyions la brutalité d'un fort, d'un *bully* qui veut asservir un petit, voilà qui les révolte. Ils s'indignent qu'on les accuse d'avoir manqué à l'équité stricte et de ne s'être pas conduits en rigoureux observateurs des contrats écrits ou tacites, comme des négociants à qui l'on reprocherait d'avoir manqué aux termes d'un marché, et, plus que tout autre, le blâme de la France leur est sensible. « Nous avons senti comme un soufflet sur la figure quand nous avons compris ce que vous pensiez de notre cause. Nous avons le souci de l'opinion française ; depuis si longtemps nous vivons en société avec vous, avec vous seuls entre tous les peuples ! Oui, nous lisons vos livres, vos revues, vos journaux. Que nous importe ce

qu'on pense de nous en Allemagne, en Russie, dans la Lune? Vous nous avez jugés trop vite et vous ignorez notre thèse. Vous ignorez le détail des vexations subies par les uitlanders: la portion travailleuse, progressive de la nation sujette d'une petite minorité rétrograde ; les taxes énormes, celles qui font le plus clair des revenus de l'État et enrichissent les grands fonctionnaires, imposées comme un tribut à ces immigrés qui produisent, paient et ne votent point; le scandale des monopoles et des concessions ; la justice liée, soumise aux caprices du Raad qui délibère en secret, aux volontés d'un président despote; à Johannesburg, où vivent cent mille uitlanders, la moitié du conseil municipal composée de burghers hostiles aux uitlanders; le bourgmestre, nommé par M. Krüger, libre de ne pas exécuter les décisions du conseil et obligé d'en référer à M. Krüger; les scandaleux traitements des personnages qui composent la clique du Président et, gorgés d'argent, gouvernent le Transvaal, dupent les rudes fermiers naïfs avec les mots d'Indépendance et de Patrie. Lisez Spenser Wilkinson, voyez dans Fitz-Patrick tout le détail des illusoires négociations, la diplomatie paysanne et sournoise de M. Krüger, son habileté, tantôt en créant un nouveau monopole, tantôt en ajoutant un petit article au bas d'une loi, à toujours reprendre d'une main ce que l'autre semble donner, son parti pris de ne pas conclure, sa folle politique anti-anglaise, la nécessité, enfin, devant tant de mauvais vouloir et l'évidence que les difficultés renaîtront toujours, de les résoudre toutes, les présentes et les futures, d'un seul coup, par un moyen simple, naturel, d'action automatique, en accordant aux uitlanders un droit efficace de représentation.

» Surtout, comprenez bien la pensée profonde et persistante du président, qui est de jouer le rôle d'un Washington ou d'un Cavour, le rêve boer qui est de chasser l'Angleterre de l'Afrique du Sud, de créer, du Cap à la Rhodésia, une fédération d'États afrikanders. Reconnaissez cette pensée à l'alliance du Transvaal et de l'État-Libre avec qui nous n'étions pas en querelle, à l'intransigeance du président, au secret qui couvrit jusqu'au dernier moment ses préparatifs de guerre, ces atouts dans son jeu qui certainement auraient déter-

miné M. Chamberlain à ne pas engager la partie s'il les avait connus l'an dernier. A ce mystère conservé reconnaissez le désir de la guerre et l'espoir de nous battre. A présent l'épée est tirée : pouvions-nous renoncer à nos revendications parce que nous nous heurtions au refus boer, et pouvons-nous aujourd'hui renoncer à la lutte parce que l'adversaire est brave, parce qu'à force d'énergie il nous a battus, soumis à la risée de l'Europe? Nous l'avons essayé en frémissant après Majuba. Tendre la main à qui venait de nous humilier, rien de plus chrétien dans l'histoire moderne, rien de plus digne des nobles rêves d'un Gladstone, idéaliste comme un chevalier pensif de Tennyson ou de Burne Jones. Mais vous avez vu les conséquences. Cette générosité de vaincus plus forts que les vainqueurs, les Boers l'ont prise pour un aveu d'impuissance. Cette expérience nous renseigne et nous suffit. Si nous recommencions Majuba, les Boers recommenceraient à préparer la lutte. Dans ces cerveaux d'origine hollandaise l'idée est trop tenace. Pour que cette guerre soit définitive, nous sommes donc obligés de supprimer le Transvaal. C'est la perte de l'indépendance pour la nation ; ce sera la liberté véritable pour les individus. Au total, nous nous battons pour un devoir et pour un droit : c'est notre devoir de protéger nos nationaux, de veiller à ce que quatre-vingts mille Anglais reçoivent le traitement que toute nation civilisée accorde à des immigrants civilisés, et que nulle part un Anglais ne soit un ilote. C'est notre droit, bien mieux c'est encore notre devoir, puisque nous possédons un empire, de le transmettre intact à la génération suivante, de ne pas le laisser s'amoindrir et, puisqu'il repose sur le prestige, de maintenir notre prestige. Certainement nous comprenons le point de vue boer et qu'un État demi-vassal aspire à l'entière indépendance ; il est libre de jeter le gant à son souverain, mais il sait qu'il faut combattre et courir tous les risques de la défaite. Vous avez raison de l'applaudir et vous avez tort de nous blâmer. »

Ainsi raisonnent, parmi les esprits qui pensent, ceux qui sont demeurés partisans de la guerre. Argumentation loyale, indemne d'hypocrisie inconsciente, et qui ne postule pas la raison du plus fort. Simplement ils comparent des droits et

des intérêts opposés, et, patriotiquement, souhaitent le triomphe des intérêts et des droits anglais. En dernière analyse, c'est donc le sentiment qui fait leur préférence, et c'est pourquoi nous leur répondons par du sentiment, sans discuter leurs faits, sans remarquer que ces faits, ils ne les connaissent que de seconde main, par la presse, par de partiales publications anglaises — altérés sans doute, certainement dépourvus de leurs prolongements, des circonstances réelles dont la zone fait leur nuance et leur valeur. Or, l'étranger voit ceci, que, des deux intérêts mis en présence, l'un est sacré et que l'autre ne l'est pas. Détaché des événements, il les aperçoit comme l'historien les siècles écoulés, avec un recul qui en révèle la signification véritable. Il voit alors autre chose qu'une équation de droits; il ne se borne plus à la discussion technique de cette équation. Pour juger de la guerre de Cent Ans, qui se préoccupe aujourd'hui de la chicane de légistes qui en fut l'origine? Suis-je sûr qu'en droit féodal la thèse du roi d'Angleterre n'était pas fondée? De cette querelle sortit la guerre; mais l'idée profonde de la guerre, celle qu'on voit se dégager à mesure que la lutte se poursuit, c'est d'une part une entreprise de conquête, c'est, d'autre part, l'obscure et forte volonté d'une collection d'hommes qui se sentent assemblés en nation par de mystérieux liens spirituels, et aspirent à se maintenir comme groupe distinct. Une nation! C'est-à-dire un être total et durable, composé d'individus fugitifs, tirant d'eux sa substance et leur imposant une forme, en cela semblable à une créature organisée, douée de vie et de conscience. C'est ce que la science reconnaît aujourd'hui, mais l'instinct des nations l'a toujours senti. Elles se sont aperçues comme des *personnes* véritables, douées de tel esprit, de tel tempérament, dont chacune est à la fois sa propre fin et la fin des individus qui la composent, ayant pour premier devoir de conserver son type, de le défendre contre les déformations qu'on veut lui imposer du dehors.

Or, ce type, dans ce Transvaal où les Boers ne comptent guère que cent mille hommes, qui ne voit que la naturalisation facile de cent quatre-vingt mille uitlanders le pervertirait plus vite et plus définitivement encore que l'immigration des foules irlandaises, allemandes, scandinaves, n'a

modifié, banalisé le vieux type yankee, anglo-saxon et puritain? Voilà ce qu'a compris M. Krüger. Patriarche de sa nation, contemporain de ses premiers efforts vers l'existence distincte et dégagée, par tous les moyens, tantôt par le refus hardi, tantôt, quand il fallait gagner du temps, par les tergiversations et les équivoques paysannes, il a empêché la tourbe cosmopolite des chercheurs d'or de se mêler au petit peuple de religion intense et étroite, de traditions fortes, de caractère indomptable qu'eussent admiré un Carlyle et un Ruskin, et qui, par trois exodes successifs, par des luttes héroïques de tous les jours, avait manifesté sa volonté de rester lui-même et de développer tout son germe. En ce sens, au sens carlylien du mot, le président Krüger est un héros. En cet ancien berger piétiste, en ce fumeur de pipes et ce liseur de bible, en ce rustique et rusé conducteur d'hommes au geste familier et rude, prédicateur de son peuple qu'il haranguait le dimanche dans le temple de Prétoria, en cet idéaliste pratique comme un Cromwell, en cet organisateur et ce chef dédaigneux des paroles stériles et des formes vides, en cette âme autoritaire et tenace, passionnée si l'on en juge aux durs et francs éclats de sa colère, aux fortes et familières images de sa verve, l'idée propre au type et à la société boer a pris conscience d'elle-même. En lui elle s'incarne, s'affirme, agit. Cette idée, nous la discernons qui veut vivre, indépendante, qui a déjà commencé de vivre, mis au jour une forme organisée, une pousse drue et vaillante, et voici que parce qu'elle refuse une greffe trop forte et qui veut l'altérer dans son principe, la force anglaise entreprend d'écraser cette semence déjà verdissante, grosse de quels développements futurs! Qu'importe que, dans le Transvaal conquis, l'Angleterre étende les libertés personnelles, affranchisse l'individu de la conscription. Elle aura détruit une nation, un être de noble race, original, aujourd'hui d'espèce unique au monde, et qui par sa vertu toujours active, son courage, sa constance à se produire, son indomptable fierté, la force de ses convictions, sa foi dans ses destins, le jet hardi et copieux de sa vie, avait montré quel droit il avait à cette vie. A cette nation elle va substituer une agglomération d'individus dont le lien social sera d'espèce anglaise, peu à peu orientés vers l'idéal

anglais, heureux, nous dit-on, quand la transformation sera achevée, mais réduits au type imposé, type banal aujourd'hui, qu'on retrouve à des millions d'exemplaires et dans les cinq régions du globe. L'énergie vitale qui, dans l'Afrique du Sud, à travers des années d'héroïques efforts, a lié en un peuple quelques milliers de paysans, cette activité plastique, cette flamme créatrice n'est pas seulement d'un suprême intérêt à l'artiste et au philosophe. A tout homme moderne elle est sacrée. Or, ce principe, l'Angleterre refuse de le considérer. Penchée sur son livre de comptes, additionnant des quantités qu'elle croit certaines et précises, mais auxquelles, par un effet inévitable du préjugé passionné, elle attribue des valeurs arbitraires, l'Angleterre a conclu, l'addition finie, que son droit strict est de régler pour toujours son compte en supprimant son débiteur. Dans cinquante ans, elle apercevra l'ensemble du fait accompli, et il lui apparaîtra tel qu'il est : l'acte meurtrier d'un fort qui, dans sa querelle avec un faible, s'est donné raison en prenant la vie de son adversaire, en annihilant un individu social que l'avenir ne reproduira jamais. Contre l'Angleterre cet acte-là parlera toujours.

ANDRÉ CHEVRILLON

(A suivre.)

BLANCADOR L'AVANTAGEUX[1]

— MŒURS DU XVIe SIÈCLE —

III

— Je suis fâché — disait Séligny à Blancador qui avançait botte à botte avec lui au clair de la lune — je suis très fâché de n'être pas arrivé assez tôt pour obliger ce Martinglise à vous rendre une partie de votre argent, et surtout les lettres de change que vous avez eu la faiblesse et l'imprudence de lui signer...

Blancador, le nez penché sur l'encolure de son genêt, sourit dans l'obscurité. Il pensait :

« Faut-il que ce Séligny soit simple pour s'imaginer que j'aie jamais eu l'intention de faire honneur à ce ridicule engagement! »

Et il acheva sa réflexion à haute voix :

— Pour un gentilhomme, toute dette de jeu est sacrée!

— Sans doute, appuya Séligny. Mais vous avez été, entre nous, volé comme dans un bois. Nous ferons bien de presser un peu l'allure, si nous voulons arriver à Grenade pour y coucher.

Blancador approuva et poussa son genêt, tout en songeant aux deux compères du tripot :

« Le fils de ma mère en a fait bien d'autres!... »

1. Voir la *Revue* du 1er août.

Et il lui revenait à l'esprit l'histoire de ce paysan de Montberon qui, un soir, aux *Trois Rois Mages*, ivre comme Loth lui-même, avait voulu, à défaut de ses filles, entreprendre la dame de léans sur l'heure, en lui offrant un gros doublon pour prix de sa vertu. Lui, Blancador, Puydragan, Mouflers et Malapère de Madron avaient chambré le bonhomme, qui leur laissa tout son argent, à la bassette. Chacun avait eu le prix d'un bœuf... Et il en avait roulé plus d'un, avant comme après cette histoire! A tout prendre, s'il gardait encore à Guillaume et à Honoré quelque rancune, c'était par jalousie de métier, et parce qu'ils travaillaient mieux que lui.

Son caractère insouciant ne s'accommodait pas mal de sa situation singulière. Avoir train de gentilhomme et se lancer dans le monde avec une centaine de livres, pour tout bien, lui paraissait amusant. Tout le portait à croire que son ami Séligny avait payé sa dépense. Et cependant Jacquemin assurait qu'il avait donné son dû à Combarrou ; le valet avait même reconnu posséder encore cent livres de bon argent épargné sur les récentes fournitures. Horace n'avait pas tenu à s'en éclaircir. Il se réjouissait des hasards où il pensait avoir profité aux dépens de quelqu'un. Il se réjouissait aussi qu'une nouvelle absence de Thérésine lui eût permis de quitter Monsac, sans scènes de larmes, et sans tambour ni trompette, à la suite de M. de Séligny.

La belle hôtesse avait, ce jour même, pris des brancards où elle était montée avec son ennemie Isabelle, tant elle était tenue par la peur de voyager seule, pour se rendre chez le curé de Saint-Paul-Montaigu. Ce vieil homme voulait lui faire entendre sa nièce, demoiselle assez bien faite et très habile pour chanter avec accompagnement de luth. Et la señora avait emporté le sien sans préjudice de son tambourin.

Blancador oubliait déjà sa déconfiture récente. Son caractère lui défendait de s'attarder parmi les ruines. Ses dernières pertes lui semblaient déjà mêlées aux cendres du passé. Et il attendait l'avenir d'un front serein, tablant avec une confiance aveugle sur l'appui de Séligny qui continuait de parler, comme si son compagnon l'écoutait :

— C'est là un accident qui ne doit pas surprendre un vieux joueur tel que vous. Mais, si vous voulez m'en croire, vous

ferez bien de renoncer à ce dangereux passe-temps. Tôt ou tard, si vous retombez dans votre passion, il vous en cuira... Au reste, je ne sais pourquoi je vous fais ainsi la morale; et je ne sais si j'ai assez bien administré ma vie pour prendre le droit de diriger les autres, avec ma mince expérience. Car je ne suis pas de beaucoup votre aîné.

Et il en vint à parler de sa vie, tandis que sous le froid piquant de la nuit d'hiver, éclairée en plein par la lune qui argentait les cailloux, les montures s'ébrouaient en suivant la bande blanche onduleuse du sentier qui serpente entre Monsac et le coteau de Labourdette.

Henri-Louis-Léonard-Gaston de Castelnau-Séligny était né, le 8 février 1560. dans le pays d'Aucamville, d'Héliette-Élisabeth de Bernage et de François-Gaspard de Castelnau, seigneur d'Ondes et de Villeneuve, chevalier de Saint-Michel, et juge au présidial de Grenade. D'un naturel prudent, ce robin ne fit profession ouverte de la religion réformée que lorsque les affaires du Roi devinrent en tous points mauvaises. Et il permit à sa femme d'observer, en son particulier, la religion catholique. Mais il entendit que son fils suivît le culte réformé. Il s'éteignit en 1568, sans s'être consolé de voir le « papisme » prévaloir dans le royaume. De son vivant, il s'était employé, jusqu'à ses derniers jours, à faire perdre leurs procès à tous les « papistes » qui avaient à plaider devant lui. Son corps n'était pas froid, que sa femme obligeait les ministres genevois à quitter sa maison, et les remplaçait par des prêtres. Un desservant de Saint-Jory fut attaché au château d'Estréfonds, comme chapelain, et il se chargea, par surcroît, de l'éducation de Gaston. A son lit de mort, Élisabeth de Bernage fit jurer à son fils de ne jamais abandonner la sainte religion catholique; et elle s'éteignit doucement, le 8 mai 1583, dans la trente-septième année de son âge, pour avoir pris la fièvre tierce, à ce que l'on dit.

Elle laissait ce qu'elle pouvait de ses biens liquides à la Compagnie de Jésus, qui avait placé auprès d'elle la personne discrète du Père Encausse, comme directeur de conscience. Cette Bretonne, froide en apparence, bien tournée et de frais visage, n'avait pas borné à des dons financiers ses complaisances pour l'Ordre. On l'accusait couramment de lui avoir

fait, et à diverses reprises, l'abandon gracieux de son corps. On disait même qu'entre tous le Père Encausse avait été distingué. La malveillance des voisins ne laissa rien ignorer de ces choses à Gaston. Les insinuations parurent trop faibles. Et on le traitait partout de « fils de prêtre ».

Son caractère mélancolique et inquiet en devint encore plus sombre, et il enveloppa dans une commune haine les prêtres et les ministres. Au cours d'un séjour qu'il fit à Montauban, il s'entendit attaquer durement en paroles par divers seigneurs huguenots qu'il croyait amis de son père. Il y répondit avec une insolence hautaine qui exaspéra ses détracteurs. On essaya de se débarrrasser de lui, les armes à la main. Soutenu, dans un duel, par deux neveux de M. de Clérambon, Estrabaque et La Villaubray, il tua à coups de dague le filleul du ministre Muller et fendit d'un revers d'épée la tête au secrétaire bénévole du consistoire, Mathieu de la Piroulette, qui, caché derrière un buisson, s'était élancé pour le frapper dans le dos. Il mit encore par terre le plus dangereux de la bande, Joachim de Plats, en lui poussant une estocade au travers du flanc. La lame sortit d'un pied en arrière et le huguenot s'abattit en vomissant tout son sang. Estrabaque et La Villaubray tuèrent le troisième tenant, Fabert de Callory, gendre du jurat Ouissel : ainsi trois des plus réputés bretteurs parmi les réformés demeurèrent le nez dans l'herbe, dépouillés par les laquais qui y trouvèrent leur bénéfice. Mathieu de la Piroulette s'enfuit pour raconter comment on avait voulu l'assassiner pendant qu'il prêchait la concorde. Les Muller et les Ouissel résolurent de faire faire grande justice des meurtriers, car ce combat, par maintes particularités, différait des rencontres ordinaires.

Un cousin de Gaston, M. de Corpoy, arrangea l'affaire, après que les vainqueurs eurent tiré du côté de Gannat, et M. de Clérambon les reçut dans son château de La Roche-Thulon, où il continuait à garder son parti, sans écouter les avances des ligueurs. Le célèbre chef de bandes avait, dès le lendemain de la Saint-Barthélemy, abandonné les huguenots. Il les considérait comme n'ayant plus de tête. Retiré dans sa forteresse, il attendait les événements, tout en exerçant ses hommes et en rapinant dans la mesure du raisonnable. A la journée de Coutras, il marcha avec l'armée royale et opéra

sa retraite sans qu'Henri de Navarre, stupéfait de son inespérée victoire, se souciât de le poursuivre. M. de Clérambon accueillit ses neveux et Gaston avec son ironique courtoisie, et il leur ordonna de suivre les exercices de ses cavaliers.

C'est à partir de ce moment que Gaston renonça à porter le nom de Castelnau-Bernage, pour prendre celui de Séligny, d'une terre qu'il avait héritée d'un oncle. Sa tristesse allait en s'augmentant; il détestait aujourd'hui jusqu'au souvenir de sa famille. A La Roche-Thulon, Gaston de Séligny connut le marquis de Saint-Cendre et Gaspard de Croisigny, qui ne le quittait plus guère. Gaspard exerça sur Gaston une influence profonde. Une telle amitié se développa entre eux que Séligny se fixa à La Roche-Thulon jusqu'à ce que Croisigny, souffrant toujours de la maladie noire qui devait le tuer, consentit à venir habiter le château de Castelnau d'Estréfonds. Il fit comprendre à Gaston l'importance de cette maison fortifiée qui commandait la route de Montauban à Toulouse par les Joffres et Embouet. Il dirigea les travaux de réparation, augmenta la largeur des douves, supprima les chemins à flanc de coteau, et mourut dans la haute chambre de la Tour du Sénéchal, laissant à Gaston, désespéré, ses armes et son cheval *Destin*, que le marquis de Saint-Cendre avait pris, à Coutras, en mettant par terre le porte-guidon du roi de Navarre.

Gaspard de Croisigny s'éteignit dans la paix des justes, le 10 juillet 1588, sans avoir voulu recevoir les secours de l'une ou l'autre religion. Quand cet homme, qui avait cinquante ans, se sentit sur sa fin, il se fit apporter par Séligny un petit portrait en cire peinte renfermé dans un écrin de maroquin blanc et qui ne le quittait guère. Il ouvrit la capsule, regarda longuement une figure de blonde coiffée à la mode de mademoiselle Touchet, et il expira en prononçant le nom de Gilonne.

Séligny ne commit à personne le soin de le veiller. Aidé de son écuyer Labarthe, il ferma les yeux de celui dont il ne put jamais plus prononcer le nom sans répandre des larmes. Le portrait de mademoiselle de Bonisse fut passé au cou du comte Gaspard, et, son épée d'armes reposant sur sa poitrine, les mains serrées par des bandelettes, il fut enseveli en grande pompe dans l'église des Récollets de Saint-Rus-

tique, où se dressaient les tombeaux des Castelnau. On le mit dans le caveau qui attendait Gaston de Séligny, triste à désirer reposer dès ce jour à ses côtés. Et Gaston retourna dans son château solitaire, où il vécut renfermé, comme s'il continuait à s'entretenir avec l'ombre de celui qui dormait l'éternel sommeil sous la lame de cuivre. Il s'en allait avec Labarthe et des valets de chiens, passant des jours dans les bois à chasser toutes les bêtes. Il tuait les sangliers avec son épieu, sans même employer la billette, et ses gens se disaient que, quelque jour, une bête, ainsi ferrée au coffre, foncerait sur lui, le bourrerait et le découdrait à mort.

La sympathie ardente qui unit ces deux hommes silencieux, ombrageux, hautains et tendres, était née d'une commune fortune. Si la mort de Gilonne de Bonisse, tuée à la Haute-Ganne en 1569, d'une façon singulière et obscure, avait laissé Gaspard de Croisigny inconsolable, un pareil chagrin tenait Gaston. Avant les difficultés qui se levèrent autour de lui après la mort de sa mère, et lui rendirent la vie impossible à Montauban, il prenait plaisir à fréquenter chez les Escudier de Lamothe, famille de grands bourgeois, où était élevée une de leurs parentes, jeune orpheline et d'une charmante figure, qui avait nom Hulline de Talmant. Près de cette fillette, dont les cheveux cendrés et les yeux gris de lin adoucissaient la mine fine et rieuse, Gaston reprenait quelque goût pour la vie. Il se prit bientôt à aimer avec passion cette mignonne créature, dont l'élégance et la grâce lui semblaient maintenant faites pour lui. Comme ils étaient tous deux libres, munis d'une grande fortune, rien ne pouvait faire croire qu'un couple aussi bien assorti différât longtemps son mariage. Et, pour voir plus facilement celle qu'il chérissait et dont il se croyait payé de retour, Gaston acheta, près de Montauban, une petite maison des champs entre Murat et Saint-Aubin : il se réjouit plus tard d'avoir acquis la Manse-Séligny, quand Gaspard de Croisigny lui montra le parti à tirer, en fortifiant le coteau de Saint-Aubin. Ainsi maître du côté de Toulouse, par son château de Castelnau, il arrêtait encore les communications du château de La Combe-Corpoy avec la route de Montauban. La Combe appartenait à son cousin M. de Corpoy.

A la suite du duel de 1584, Gaston de Séligny ne comprit que trop bien l'empressement qu'avait mis Justus de Corpoy pour arranger ses affaires, en l'aidant à s'enfuir au plus vite avec les neveux de M. de Clérambon, lorsqu'il apprit le mariage de ce cousin officieux avec Hulline de Talmant. Jamais Gaston n'aurait cru possible une pareille chose. A entendre cette nouvelle, il s'étonna que le soleil continuât de luire, et que la terre ne s'entr'ouvrît pas sous ses pieds. L'événement n'était que trop certain. Bien que M. de Corpoy, quinquagénaire avéré, veuf de Léonie de Canteclaux, chargé des intérêts d'Henri de Canteclaux, fils de la défunte dame, eût dénoncé en maintes circonstances son intention de ne se jamais remarier, il convola cependant en nouvelles noces avec mademoiselle Hulline de Talmant qui aurait largement pu être sa fille, car elle n'avait pas dix-neuf ans. Et, comme il ne manque jamais de gens pour se réjouir à étaler le malheur des autres, — « ainsi du fromage sur une miche », selon l'expression de l'écuyer Labarthe, — on ne laissa rien ignorer à M. de Séligny des circonstances qui entourèrent cette union.

C'étaient les Muller qui avaient tout arrangé, prouvant aux Escudier de Lamothe que la situation de Gaston était devenue « impossible dans la société », — c'est-à-dire dans Montauban, — « après le scandale de ces assassinats », — c'était le duel : — « il y avait urgence à mettre cette douce brebis qu'était Hulline à l'abri du loup ravisseur » — on entendait ainsi parler de Gaston. — Et le pasteur Muller fit une allocution où « les voies du Seigneur... Gog et Magog... les tentes de Jacob » étaient fréquemment cités. A la vérité, le parti huguenot de Montauban se reprochait la négligence qu'on avait mise à laisser une riche héritière ainsi à la merci d'un mécréant comme le jeune Séligny. La preuve de son indignité était là : il en avait abandonné le nom de ses pères, les Castelnau, comme s'il se fût reconnu à tout jamais incapable de le porter. Le pasteur Ernest Momsenn parut arriver providentiellement de Genève, pour expliquer ce que les meurtres commis par le réprouvé Séligny et ses suppôts « avaient en soi de prédestiné, puisqu'ils allaient permettre à une âme égarée de rentrer dans la Jérusalem céleste ».

Pour le respectable Momsenn, comme pour les Muller, cette « Jérusalem céleste » était le château de Corpoy.

Les Escudier de Lamothe furent vertement tancés par ces saints hommes, auxquels s'adjoignirent les ministres Kaupfisch et Honoratus, pour avoir toléré que la demoiselle de Talmant n'eût pas encore abjuré le papisme. Assiégée, menacée, inquiétée par les femmes des pasteurs et des bourgeois calvinisants, cajolée, trompée et adulée par les hommes, la jeune fille, dont la force et la ténacité n'étaient pas les vertus dominantes, se soumit. On lui montra de fausses lettres portant la signature de Gaston. Elles étaient adressées à la Figue et à la Combreselles, courtisanes réputées, et se signalaient par une extraordinaire licence. D'autres avaient pour destinataires des procureuses avérées, comme la Touaille, ou des demoiselles catholiques, à lui livrées par des prêtres, et dont on prit soin de lui chuchoter les noms. Le pasteur Muller trouvait cela naturel : « Bon chien chasse de race », disait-il. et Momsenn ajoutait : « Il a de qui tenir, se mère était une décriée bagasse ».

L'homme de Genève ne maintint pas le propos, parce que le piqueur Grégoire de Mauroux, établi par Gaston à la Manse-Séligny, en ayant eu vent, bailla au révérend un grand soufflet, au sortir d'un prêche tenu à Saint-Nauphary. Mais l'insidieux Kaupfisch parla à mots couverts de fille forcée dans un pavillon de chasse, de belles servantes toutes nues faisant le service à la lueur de cent bougies, et aussi d'un enfant mangé sur un fumier par les pourceaux, tandis que la mère était conduite, de nuit, dans un couvent. Il concluait en déclarant tenir ces renseignements, absolument certains, d'une vieille dame. Honoratus, sur le dire du jurat Ouissel, cita le rapport d'un prévôt de connétablie d'où il résultait, à l'évidence, que M. de Séligny, à La Roche-Thulon, promettait souvent à M. de Clérambon de lui prêter sa femme dès qu'il serait marié. L'homme de la connétablie avait eu connaissance de cette histoire par un sergent blavier, aujourd'hui mort, et il avait perdu la curieuse relation qu'il en avait faite. Mais cela n'infirmait en rien la certitude de la chose.

Enfin les Muller dépensèrent assez d'influence et d'argent pour faire considérer M. Gaston de Séligny comme criminel

d'État. On reconnut en lui, non seulement un meurtrier, mais encore un agent du duc de Savoie. Son jugement fut instruit, lu, affiché, et on put espérer, un moment, qu'on l'exécuterait en effigie.

Mais une lettre du marquis de Saint-Cendre remit les choses en leur place. Il annonçait au président Salvagne que, si cela continuait, il viendrait le faire siéger sur une chaise percée et le coifferait avec le couvercle. Et M. de Clérambon, pour être moins jovial, ne dit pas des paroles moins utiles. Les juges et les bourgeois synodiaux, qui voyaient déjà arriver — tant la lâcheté abrège les distances — les bandes du comte de Clérambon pour mettre leurs hôtels à sac et leurs demoiselles sur les dents, n'hésitèrent pas à reprendre le procès de M. de Séligny. Les témoins rappelés reconnurent avec adresse les exagérations dont ils s'étaient faits les organes; ils déclarèrent qu'il fallait distinguer, et que la mémoire des plus honnêtes gens peut se trouver en défaut. Des deux côtés, on oublia l'accusation pour parler d'intérêts supérieurs. M. de Séligny, qui avait eu le courage de venir à Montauban, fut à peine interrogé. On reporta le jugement à une époque qui demeura toujours prochaine; de manière que le procès Séligny resta pendant, avec un effet suspensif qui garantissait à l'accusé la conservation de sa liberté et de ses biens, et il fut établi une trêve tacite pour que personne ne fût plus désormais inquiété. Un mauvais plaisant s'était permis de dessiner sur le mur du tribunal une balance dont un des plateaux était tiré par un singe, et l'autre par un homme d'armes brandissant un estoc; il fut sévèrement recherché, sans qu'on pût le découvrir. Et, pour montrer combien la police du royaume était exacte, on flétrit publiquement sa lâcheté, à une audience tenue par le conseiller Mardoche.

Ces événements n'empêchèrent pas M. de Corpoy d'épouser mademoiselle Hulline de Talmant qui fut mariée quasiment de force. La cérémonie eut lieu, le 20 avril 1585, au château de La Combe-Corpoy, devant tout le domestique assemblé, et une grande foison de hobereaux et de bourgeois huguenots. M. le ministre Momsenn, appelé pour la circonstance par le pasteur Mathieu Robin, glorifia le Dieu d'Ésaü et de Jacob :

— Par sa grâce, conclut-il, une orpheline se trouve en ce

jour munie d'un père en même temps que d'un époux. Méditons sur la Sainte Écriture, particulièrement sur ce passage de l'admirable histoire de Ruth et Booz. Une autre Ruth entre aujourd'hui dans cette grande famille qui est notre Église réformée ; qu'elle y soit accueillie au son des harpes.

Et pour en finir, il fit chanter un petit cantique, commentaire du *Me introduxit in cubiculum suum*. Ainsi chacun se retira pleinement édifié, sans se donner la peine de remarquer que la Ruth citée apportait des richesses au moins trois fois plus considérables que celles de Booz Corpoy.

Gaston de Séligny ne se consola point de l'aventure. Son âme bienveillante et fière ne s'abaissa point à haïr celle qui l'abandonnait aux yeux du monde. Il supputa les intrigues qui avaient dû enlacer de leur réseau subtil cette enfant inexpérimentée, abandonnée et timide. Dans ses entretiens avec son confident Croisigny, jamais ne sortit de sa bouche une parole de reproche à l'adresse de Hulline. Il l'excusait toujours.

— Peut-être, disait-il fréquemment, sera-t-elle plus heureuse dans ce train seigneurial de La Combe-Corpoy. Si peu que je connaisse mon cousin, je le crois homme de bien. Et on dit qu'il fait maintenant grande figure.

— Tel fut, reprenait Croisigny, mon raisonnement quand j'appris que ma très aimée Gilonne de Bonisse allait épouser son vieux tuteur Lanelet. Je me mis en dehors du sujet, comme l'expliquent les philosophes, l'intérêt de cette charmante fille étant l'objet principal. La femme que l'on chérit doit avant tout être heureuse ; notre agrément à nous ne doit venir qu'après.

Et ils continuaient de causer, trouvant le sacrifice tout naturel. Un jour, le marquis de Saint-Cendre, qui les écoutait avec son sourire toujours bienveillant et son air ouvert, se leva brusquement, prit la tête de Croisigny, l'embrassa sur le front et sortit de la chambre. Et le soucieux Clérambon, suivant le marquis du regard, crut voir une larme briller dans son œil. Il baissa son visage triste, grave et inquiet et dit à Croisigny, muet d'étonnement :

— Gaspard, prenez ma main ; vous êtes un homme admirable, et c'est pour moi une grande consolation que de vous

entendre ainsi parler. Mais qu'importent l'approbation et l'amitié des vieillards?...

Et comme l'autre protestait, il l'interrompit sèchement :

— C'est bien! Je vous laisserai le corps d'armure que j'ai porté à l'affaire de Mensignac, et que Cosseins m'a revendu mille écus. Vous n'aurez pas que cela, je dois dire.

Et, sans accepter les remerciements émus de Croisigny stupéfait, le partisan, déjà courbé par l'âge et blanchi, sortit lourdement de la chambre, en pestant après un page qui lui prêtait, ce jour-là, son épaule en guise de bâton, car M. de Clérambon souffrait de la goutte...

A entendre Gaston de Séligny raconter ces histoires, M. de Blancador souffrait à la fois d'une grande envie de rire, et de la tentation de bâiller : « Tous ces gens-là étaient lunatiques ou cacochymes ». Et il se gaussait du défunt Croisigny et de son amour nébuleux, de Clérambon, niché comme un hibou, dans ses vieilles tours, et aussi de Gaston ratiocinant sur sa malheureuse passion :

« Tout en flattant sa manie, puisque je suis à sa discrétion entière, je ne puis cependant l'approuver en tout. Pourquoi ne cherche-t-il pas ailleurs? Un clou chasse l'autre, et il n'y a rien, en général, d'aussi pareil à la peau d'une fille que celle de sa voisine. Il faut être un grand flegmatique pour vivre sur un souvenir, comme un solitaire dans sa caverne. Foin des regrets! On doit toujours marcher avec son temps et ne pas regarder en arrière. Est-ce que je regrette ma dernière paire de gants, ou la dondon Renée? Je vais à l'aventure, et c'est là, ou je ne m'y connais pas, ce qui s'appelle avancer dans les voies de Dieu, que ce soit celui de M. Duplessis-Mornay ou celui du cardinal de Pellevé. »

Pour Blancador, le point le plus intéressant dans les récits de Gaston, c'était le marquis de Saint-Cendre. Tout ce qui se rapportait à ce prestigieux seigneur avait, aux yeux du baron, une capitale importance :

« En voilà un, songeait-il, qui a su prendre la vie dans son véritable sens, et traiter les femmes ainsi que le comporte leur condition! En galanterie, en élégance, il est à suivre exactement et fidèlement comme modèle. Ah! que je voudrais le connaître et profiter de ses enseignements, de son

expérience! On dit couramment qu'encore, bien près de la soixantaine, il n'a qu'à paraître pour que les plus sages connaissent à l'heure même la faiblesse. C'est à cela qu'on juge les hommes de mérite. Toutes, petites ou grandes, ne jurent que par lui. Et il leur en a fait voir de toutes sortes. Quand il voulut se remarier, il n'eut qu'à allonger la main pour que les plus belles héritières vinssent y mordre, comme des goujons à l'hameçon. Ah! c'est un noble et précieux exemple. En voilà un qui comprend l'existence! »

Et, tout en avançant aux côtés de Gaston, maintenant silencieux, Blancador lui demanda si, de fortune, le marquis de Saint-Cendre ne passerait pas, quelque jour, par le château de Castelnau d'Estréfonds.

— Je ne sais, répondit Séligny, s'il y viendra jamais. L'existence simple et rude que j'y mène n'est point pour l'y attirer. Et, pour dire le vrai, je ne désire que peu sa visite. Bien que le marquis m'ait rendu service dans l'affaire de Montauban, je n'éprouve pas pour lui une sympathie bien profonde, et je redoute ses continuelles incartades. Car tout lui est bon, les maîtresses comme les servantes; agissant partout comme en pays conquis, il ne peut passer dans un endroit sans y causer du scandale. Cela n'est encore que peu de chose. Mais la bienveillance, auguste autant qu'universelle, dont le vieux seigneur habille ses propos et accompagne ses projets, n'est malheureusement qu'à fleur de peau, si l'on peut dire. Et son égoïsme est d'une férocité sans limites. Il a trop fait la mauvaise guerre pour ne pas vivre familièrement dans le sang et dans les larmes, et il ne ménage pas plus ses amis que ses ennemis. Se jouant des sentiments les plus purs, des affections les plus tendres, dès que s'est envolée sa première et fugitive émotion, il fut et est encore aujourd'hui un compagnon peu sûr, et propre entre tous à jeter les femmes dans les excès du désespoir. Car elles sont assez sottes pour toujours accepter ce qu'il dit pour du bon argent.

Blancador sourit dans sa moustache :

— Mais, fit-il, et malgré votre philippique en l'honneur de la morale, savez-vous que c'est là le portrait d'un habile homme? Se faire aimer des femmes est, croyez-moi, la seule chose qui vaille, en somme. Le feu a besoin d'aliments :

c'est pourquoi il faut sans cesse en donner de nouveaux à sa flamme. C'est pourquoi la constance, outre sa platitude mesquine, n'est point de mise en amour. C'est là une vertu de petites gens et que les belles prisent autant comme rien.

Séligny reprit tranquillement :

— Ne comptez-vous pour rien cette estime que l'on éprouve pour soi-même, et qui vaut souvent mieux que celle d'autrui?

— Ah! s'écria Blancador, voici de bien grands mots pour de petites choses! Je me demande où cela vous mène de garder la foi à une dame qui s'en moque, dans la règle ordinaire, comme un poisson d'une pomme. Mon cher ami, on plaît aux femmes ou on ne leur revient pas : tout est là. L'estime n'a rien à voir en leurs habituels caprices. Et toutes les belles qualités par lesquelles vous prétendez rehausser vos soins ne changeront pas plus les desseins d'une belle, qu'une fourmi ne peut changer l'état d'un grenier en s'évertuant à déménager des grains de blé.

— Il est vrai, dit Séligny, que les motifs qui dirigent les femmes sont toujours confus et obscurs. Ne relevant que de leur fantaisie insaisissable, elles échappent aux lois communes de notre jugement.

— Voilà pourquoi il convient de les traiter comme des enfants qui vivent entre l'espoir de gâteaux et la crainte des verges. Une seule chose en elles est immuable, comme le disait notre recteur Aulularius, — c'était maître Jérôme Pot, — dans une de ses harangues augurales : c'est leur instabilité. Et c'est pourquoi je crois qu'avec elles il ne faut jamais s'arrêter dans la tranquillité non plus que dans le désespoir. Tout ce qui vient d'elles est incertain et pour mieux dire aléatoire.

— Je crois que vous philosophez aussi! fit, en souriant, Séligny.

— Oh! je ne déteste pas converser sérieusement, à mes heures. Et comment, pour suivre le fil de mon discours, pourrait-on attendre quelque chose de définitif — pour employer les mots d'école — de ces créatures qui ne savent même pas si elles seront diable ou séraphin dans l'heure qui va suivre? Leur vertu, tout comme leur retenue, est une question d'occasion.

— C'est prêcher, cela! Priez et veillez, mes frères, car

l'ennemi, comme un lion dévorant, rôde autour de vous... *quærens quem devoret!* Vous auriez pu tenir tête au père Encausse. Ce jésuite disait de fort belles choses sur la morale, à ses moments.

Et Séligny, haussant les épaules, cessa de parler. Des souvenirs pénibles maintenant l'assiégeaient, et il en vint à regretter d'avoir nommé ce prêtre. « Sans cesse, cette mauvaise figure vient m'assiéger! »

— Ne vous laissez pas gagner par vos humeurs noires! La mélancolie fleurit naturellement dans les brouillards nocturnes, — reprit Blancador, rompant le silence, — et dites-moi plutôt quels sont vos projets contre cette demoiselle qui vous a si vilainement trahi. Je serais heureux de participer, dans la mesure de mes moyens, à votre vengeance. Je suppose qu'on en fera voir de dures à ce petit barbon huguenot, pour lui apprendre à contracter, à l'avenir, des unions mieux assorties. Je vous le répète : usez de moi, je suis à votre disposition.

— Je vous remercie des bonnes intentions dont vous abondez à mon endroit, — répondit Séligny d'un ton qui étonna Blancador par sa gravité et sa tristesse, — et je suis sûr que vous me serviriez avec intelligence et dévouement, au premier jour.

Il soupira, puis continua d'un accent encore plus morne :

— Mais je n'entrevois aucune chance... Tout, dans cette affaire, me condamne au désespoir! Qu'entreprendriez-vous, à ma place?

— Tudieu! vous me la baillez belle! Je n'hésiterais pas un instant à aller porter ailleurs mon amour. Mais, puisque votre constance dépasse de beaucoup ce qu'on lit dans les romans de chevalerie, est-il de plus généreuse entreprise que celle de ravir cette tendre fleur au bourru déplaisant qui vous l'a si vilainement soufflée, sauf votre respect, à votre nez et à votre barbe?

— Hulline est une femme droite et pure. Attachée à ses devoirs comme je la connais, elle ne consentira jamais à commettre une faute.

— Tralala! chanta Blancador.

— Et d'ailleurs, la vie retirée qu'elle doit mener chez son mari, sous une discipline et une surveillance de chaque heure, rend toute aventure impossible.

— Oh ! là, je vous arrête. Et votre habituelle sagesse se trouve cruellement en défaut. Ce que femme veut, tous les diables le veulent ! Mettez-y seulement du vôtre, et si la dame vous voit d'un bon œil — ce qu'à Dieu plaise ! — je ne donne pas longtemps à monsieur votre cousin pour être cornu et branchu comme le cerf blanc que vit Monseigneur Saint-Hubert, moins la croix de lumière, s'entend !... A vous parler franc, cette lueur bienheureuse ne serait pas trop dans ce chemin que je ne connais pas, et où l'on n'y voit goutte. Ne vous éloignez pas ainsi, je vous prie ! Il me semble que, si l'on était attaqué à cette place, on serait mis en pièces, avant d'avoir pu seulement juger d'où viennent les coups.

Et Blancador, qui prenait les arbres rabougris et tortus, mêlés aux haies, pour des bandouliers en embuscade, suivit exactement le cheval de Séligny qui longeait le mur en pierres sèches du moulin de Machicou.

— C'est pure folie, grommelait-il, que de s'embarquer ainsi, de nuit, dans de pareils sentiers. Et les nuages cachent maintenant la lune qui, ronde et blanche, semblait se faire un plaisir de me présenter la figure exacte de la croupe de Théréson ! Ah ! j'aimerais mieux être dans son lit, à cette heure !

Et pestant, tremblant de la peur d'être chargé à l'improviste et aussi de se casser le cou, il arriva enfin devant une porte massive où M. de Séligny frappait avec la pomme de sa canne sans qu'on lui répondît. Blancador maudit alors les gens de Grenade-sur-Garonne. Il pria son compagnon, toutefois, de mener moins de vacarme, car il ne redoutait rien tant que les arquebusades, et il lui semblait que des gens armés se postaient sur la muraille et l'ajustaient de préférence, parce qu'il avait un cheval blanc.

Cependant Séligny parlementait avec des gens qui, par les guichets grillés, dirigeaient sur lui les feux de leurs lanternes. Puis les panneaux se refermèrent à grand bruit de barres et de verrous, et l'anxieux Blancador apprit que le guet de Grenade refusait d'ouvrir les portes, parce qu'on craignait

une attaque de partisans. Séligny conclut, après avoir raccroché à sa ceinture sa montre qu'il avait regardée à la lueur d'un judas :

— Il est minuit seulement. En deux heures, si le chemin de Tournassou n'a pas été trop défoncé par les rouliers, nous pourrons être rendus chez moi. Laissons donc ces imbéciles garder leurs portes, comme si c'étaient celles de l'Arche sainte, et tâchons de gagner Ondes, où le bac nous passera.

Blancador le suivit, l'oreille basse. Et, comme pour ajouter à son malaise, une voix cria dans la nuit, à l'instant où ils laissaient Carpenté sur leur gauche :

— Ne longez pas le mur, ou l'on va tirer sur vous! Prenez le large!

« S'il tire, soupira intérieurement le désolé Blancador, le coup sera bien sûr pour moi. Mon cheval blanc est une cible toute prête. Ah! que ne suis-je couché au *Fervestu*, et pourquoi ma mauvaise fortune m'a-t-elle chassé de cette retraite où j'étais... ? »

La détonation d'un mousquet interrompit sa réflexion. Il tressaillit sur sa selle dont il faillit vider les arçons, car le genêt se mit à tourner en renâclant. Horace se cramponna au pommeau, rassembla tant bien que mal ses rênes et poussa sa bête dans un pan d'ombre.

« Bien sûr, ils l'ont blessé! se disait-il. Et le second coup sera pour moi, comme de raison. »

Mais Séligny parlait, et très haut. Injuriant la sentinelle, il menaçait ceux du guet de les faire pendre. Une seconde arquebusade retentit. Blancador se tapit dans une anfractuosité, au risque de s'écraser le genou contre le rocher. Mais sa monture l'emmena, en reculant, et s'embarrassa dans des échalas qui se brisaient, avec un bruit de pétards, sous les fers qui glissaient sur les cailloux.

— Labarthe! — commandait Séligny d'une voix brève et sourde, — apporte-moi ton arquebuse et prends aussi tes pistolets!

Blancador vit passer la forme noire d'un cavalier, puis une autre; et il reconnut Jacquemin qui disait :

— Où êtes-vous, monsieur le baron, que je vous baille aussi vos pistolets? Ils sont chargés et amorcés de frais. Je

me servirai du pétrinal, et Labarthe a son arquebuse. Nous allons donner la sérénade à ces marauds.

— Il n'en est que temps ! — déclara Blancador d'un ton qu'il chercha à rendre assuré et ferme. — Il nous faut envoyer ces bourgeois *ad patres*, et caresser leurs filles...

— Ce serait à faire, monsieur, si nous étions seulement une douzaine, en tout. Ah ! un certain soir, avec M. de Joyeuse...

Jacquemin eut la parole coupée par un nouveau coup de feu venu du rempart. Et, comme il n'est que les poltrons pour faire de grands feux de salve, car ils pensent s'étourdir par le fracas de la poudre, ce furent encore un, puis trois, puis cinq coups. Au-dessus des quatre hommes, les branches fauchées par les balles tombèrent; et, en arrière, le plomb ricocha sur les pierres avec un bruit sec.

Labarthe disait, voilant le timbre haut de sa voix :

— Là, monsieur, vous êtes à l'abri, et vous voyez luire la mèche de son mousquet. Tenez, entre ces deux buissons ! Avancez à plat ventre, je vous suis !

Blancador réprimait à grand peine la révolte de ses entrailles ; et il se demandait s'il lui faudrait aussi mettre pied à terre. Jacquemin lui tendait les pistolets, il les prit sans plaisir :

— Restez à cheval, monsieur, — dit le valet qui tenait le genêt par la bouche, — je vais vous mener à un endroit d'où vous pourrez casser deux ou trois de ces bélîtres.

Mais la lumière, l'éclat d'un coup, le bruit sourd de la chute d'un homme firent, de nouveau, tressaillir Blancador, et il entendit les gens du mur qui criaient :

— C'est l'armée de Lesdiguières, bien sûr ! — Alarme ! Alarme ! Qu'on sonne les cloches ! — Ah ! les gueux ! Ils ont tué le quartenier Maravailles !

Et d'autres clameurs pareilles s'élevaient :

— Il faut tendre les chaînes et battre le tambourin !

A ouïr, dans l'obscurité, les vociférations, Blancador trouvait que Jacquemin allait bien vite. Car, non content de tirer après lui son courtaud, il tirait aussi le genêt.

« Ah çà ! — se disait-il en tenant ses pistolets comme des cierges dans ses mains tremblantes, — est-ce qu'ils vont

attaquer la ville à eux trois?... Je vais attraper un mauvais coup! »

Mais Séligny revenait, suivi de Labarthe :

— C'est assez d'un. Ça leur servira de leçon. Remontons, et prenons par la sente du Prédoux : nous passerons la rivière au gué d'Orliac.

« Bien! — pensa Blancador, qui salua une décharge venue du mur, — nous allons maintenant risquer de nous noyer enlizés dans les bancs!

Trop heureux de s'éloigner de la bataille, il rejoignit Séligny et marcha à sa suite sans échanger une parole, tant il craignait que l'autre ne s'aperçût du tremblement de sa voix. Et il répondit à peine quand Gaston lui dit :

— C'est dommage que les pistolets ne portent pas plus loin. Vous auriez pu vous amuser à démolir un de ces Grenadiots frottés d'ail. Voyez-vous ces drôles qui ont tiré sur nous! C'est, je sais, une habitude qui leur est familière, tant ils sont couards et félons... Pour une fois, ils auront trouvé à qui parler.

Blancador, secoué sur sa selle, essaya de retrouver son souffle et murmura :

— Pour un philosophe!... Votre habituelle modération... Je m'étonne!...

— Ah! mon cher ami, — repartit tranquillement Séligny, — je suis ainsi fait que, pour un œuf, je rends toujours un bœuf... Attention! nous allons entrer dans l'eau. Par cette nuit, qui est subitement devenue si poisseuse qu'on n'y distingue rien à un pas devant soi, il ne faut pas s'égarer dans les bas-fonds. Mettez le nez de votre genêt à la croupe de mon cheval, et laissez aller!

Quand on eut atterri à l'île, évité le sable mouvant et traversé le grand bras, Blancador respira. Il ne lui suffisait pas d'une petite lieue de pays pour le séparer de ceux de Grenade. Mais le fait d'avoir mis entre eux et lui la Garonne lui parut pleinement rassurant. Et c'est avec indulgence qu'il écouta les récriminations de Séligny :

— Ces bourgeois trois fois cornards sont cause que nous avons perdu une grande heure. Et nous devons faire un chemin presque double. Enfin, en coupant par Empaulet, nous

arriverons tout de même, si nous ne restons pas dans quelque ornière.

Au petit jour seulement, ils atteignirent le château de Castelnau d'Estréfonds. Blancador trouva dans cette demeure seigneuriale, juchée sur le coteau de Joffres, avec ses six tours de pareille hauteur, quelque chose de sévère et d'inhospitalier. Il s'étonna du nombre des ponts volants, de la profondeur des douves merveilleusement escarpées. A toutes les portes veillaient des hommes armés, tout comme dans une citadelle. Mais cette impression défavorable s'effaça quand une fille en cornette plate lui eût annoncé que son lit l'attendait. Il reprit sa bonne humeur dans la chambre claire tendue de toile verte à ramages, et, remettant à un autre jour le soin d'interroger cette chambrière sur la forme de ses appas et la grandeur de sa vertu, il tira les rideaux de serge et s'endormit à poings fermés, sans prendre la peine de rêver. Il est rare que les gens vivant uniquement dans le matériel aient beaucoup de songes. Ce sont les lunatiques que viennent visiter, pendant leur sommeil, les images confuses de leurs regrets et de leurs désirs.

Aussi Gaston de Séligny ne dormit-il point sans cauchemars ni funestes visions. Morphée les lui envoya par la porte de corne. Gaston vit Justus de Corpoy, son officieux cousin, malmenant madame Hulline, et celle-ci pleurant comme la Madeleine, en son particulier, mais tenant, en public, une attitude tranquille et mollement enjouée.

Sur les douze coups de midi que le jaquemart de la tour Auberthe frappa avec son habituelle diligence, M. de Blancador étira ses bras enchaînés jusque-là par le dieu des pavots, bâilla, soupira, et, s'étant retourné par trois fois dans les draps où il cherchait machinalement la Théréson coutumière, décida de se rendormir. Il l'aurait fait sans doute, s'il n'avait pas aperçu Séligny qui, assis sur le bord même du matelas, à demi caché par le rideau, lisait attentivement une lettre. Et Blancador remarqua que les caractères en étaient hauts, déclives et largement espacés.

C'étaient des nouvelles d'importance, et qui les concernaient tous les deux :

— En attendant le dîner qui ne saurait tarder, dit Séli-

gny, je veux vous en donner lecture. Vous y verrez une coïncidence merveilleuse de nos projets et de la fortune qui vient, je puis le dire, vous chercher dans votre couche.

Blancador pensa que cela était tout naturel, la fortune, en tant que divinité femelle, devant s'offrir spécialement sur un lit.

— Ce doit être la lettre de quelque belle dame, opina-t-il, si j'en juge par l'élégance de ce papier carré à tranche dorée, et le parfum d'ambre musqué qu'il exhale.

— Vous ne vous trompez pas, répondit Séligny, et vous êtes un maître dans tout ce qui touche aux femmes. Vous relevez leurs empreintes mieux que je ne le ferais pour les déchaussures d'un loup. Cette lettre vient, en effet, d'une tante à moi et qui est une fort belle dame, bien qu'elle soit un peu mon aînée...

— Ah ! vraiment, interrompit Blancador. Est-elle donc si âgée que cela ?

Et il fit mine de se renfoncer sous ses couvertures.

— Je veux dire par là, continua Séligny, qu'elle a dépassé trente ans, de trois ans ou de quatre, pas davantage.

— Ah ! ah ! approuva Blancador, captivé de nouveau.

— Oui, ma tante Diane de Formansin était la plus jeune sœur de mon père ; mon aïeul l'avait eue d'un autre lit que celui-ci, si bien que nous sommes aussi contemporains qu'on peut l'être. Veuve, très riche, elle n'est point non plus sans beauté.

Blancador se mit à écouter Séligny.

— Son mari, Hélion Leplanteau de Formansin, était valet de chambre attaché au prince de Condé. Par là il acquit du bien et de la considération dans le monde. Il acheta, après la mort du prince, tué à Jarnac, en 1569, je crois, une charge de commissaire des guerres, et y augmenta sa fortune. Il épousa ma tante Diane vers 1578, et mourut, il y a quelques six ans, lui laissant tout ce qu'il possédait et un fils qui ne lui survécut guère, par l'accident d'une nourrice dont le lait vint à tourner. Encore que huguenot, ce Formansin n'était pas un méchant homme ; jamais il ne tyrannisa sa femme pour le fait de religion. Et je ne sais pas exactement quel culte elle célèbre à présent, en dehors de celui de son corps.

Blancador dressa l'oreille, et suivit, sans se distraire, le discours de Séligny, car il le trouvait plein d'intérêt.

— Cette blonde indolente et superbe n'a d'autre préoccupation que de sa chair. Je ne connais pas de dame qui consacre à sa toilette et aux soins de sa peau plus de temps et plus d'argent. Elle paye un courtier parfumeur pour voyager en Italie, et jusque dans le Levant, à la recherche des onguents et des savons les plus rares. Deux servantes, parées comme des demoiselles, avec des tabliers à bavette de cambrésine, sont chez elle occupées tout le jour à fabriquer des pâtes, à distiller des huiles, sous la surveillance d'un petit apothicaire qui passe sa vie à piler, dans un mortier de bronze, les amandes et le benjoin de la première sorte. Et quatre chambrières sont là, qui n'ont d'autre office que de peigner, démêler, lisser, crêpeler, onduler, natter le soir, étaler le matin, les cheveux de ma tante. Au reste, ils sont parmi les plus beaux, et je les ai vus une fois défaits et qui l'enveloppaient jusqu'aux pieds, alors qu'elle était sur son tabouret de coiffure...

— Je me plais à croire — fit Blancador, tout à fait réveillé — que c'était là le seul vêtement de cette aimable parente, et que vous avez pris avec elle ces licences que l'amour fait toujours excuser.

— Votre erreur est complète, — répondit Séligny avec tranquillité; — je n'éprouvais alors pour ma tante Formansin pas plus d'amour que je n'en ressens aujourd'hui. Elle m'était trop proche parente pour que je pusse penser, d'autre part, à entreprendre sur sa vertu, qu'entre nous je crois beaucoup plus solide que ne le comporte son apparente frivolité.

— Et voilà, s'écria Blancador, comment on laisse le bonheur passer devant sa porte sans entr'ouvrir seulement l'huis pour lui permettre d'entrer! Vous n'avez pas à vous glorifier, en cette affaire. Votre sage abstention a été, sans doute, la plus grave injure au regard de cette beauté si parfaite, et qui vous tentait en levant un coin de son voile. Quand on a manqué d'aussi merveilleuses occasions, on n'a plus le droit de se plaindre du sort.

Ici, M. de Blancador soupira comme s'il regrettait de ne pas avoir cette occasion sous la main, et il conclut :

— Oh! ce n'est pas avec moi qu'elle s'en serait tenue à l'offre de sa chevelure! Ah! je vous assure que... Enfin!...

— Je n'en saurais rien dire, répondit Séligny, et, en tout cas, vous êtes plus près que vous ne le croyez d'être exposé à l'épreuve. Vous n'y réussirez, du reste, pas. Car je mettrais ma main au feu, comme fit Mucius Scævola en d'autres circonstances, pour la vertu de ma chère tante... si peu que je croie à la constance des femmes dans le bien.

— Prenez garde ! Il me revient à l'esprit, à vous entendre ainsi parler, et aussi légèrement, un mot de Charles-Quint d'Espagne, touchant la chevauchée téméraire et bizarre d'un ancien Grand Maître de Calatrava contre le sultan de Maroc. Ce chevalier n'eut-il pas la belle idée de s'en aller conquérir les Mores avec une quarantaine de braves gens dont le soleil, très chaud en ces pays, avait aux trois quarts frit la cervelle ! Je n'ai pas besoin de vous dire si ces petits Rolands furent déconfits en mesure. L'Empereur, quand on lui raconta la noble équipée, se contenta de dire : « Celui-là n'avait jamais, probablement, mouché une chandelle avec ses doigts. » Telle fut l'oraison funèbre du Grand Maître. Je vous dirai, moi : « Prenez garde, mon ami, de mettre votre main au feu pour la vertu d'une femme ; car, sans bénéfice, on risque de demeurer manchot. »

Et M. de Blancador, l'index levé, se chatouilla adroitement l'aile du nez, où ses moustaches relevées menaçaient d'entrer plus qu'il n'en était besoin.

Séligny sourit, à voir la figure du grimacier séducteur, qui ajouta gravement :

— Voilà le langage de la sagesse...

— La sagesse, mon cher ami, s'appuie sur l'expérience : et je vais citer des exemples. Madame de Formansin a rabroué M. de Saint-Luc, l'aimable Caussinières, après qui toutes les femmes couraient, au temps du feu roi. Enfin, le marquis de Saint-Cendre en a été pour ses frais. Et je l'ai vu fort mécontent de la chose. Quant au beau François de Singerette, qui était familier chez elle, il voulut, une belle nuit, enlever la place par surprise. Ma tante Diane le fit jeter dehors par ses valets, qu'elle appela sans se soucier de ses larmes. Le pauvre François en a fait une maladie. Je crois même qu'il est mort de la jaunisse...

Blancador haussa les sourcils :

— Mais ne me disiez-vous pas que j'allais être exposé à l'épreuve de voir cette admirable dame? Et, sur ma réputation, voudrait-elle déjà me connaître ?

Et il se mit à ramener ses moustaches sous son nez, busqué à en paraître cassé, en s'aidant d'une petite brosse d'argent. Accroupi sur le lit, il se regardait avec un vif sentiment de plaisir et d'intime affection, dans un miroir rond, formant le couvercle d'un drageoir.

Séligny, retenant une forte envie de rire, tant cette ingénue fatuité lui réjouissait l'âme, déclara que « ce n'était pas cela ».

— Elle ne vous connaît pas ; et c'est certainement très malheureux pour elle, comme pour vous. Mais il ne tient qu'à vous de la connaître, car elle me demande justement si je n'aurais pas sous la main quelque jeune gentilhomme accompli et bien fait, pour le service d'un de ses parents, qu'elle ne nomme pas : « Elle le prendrait d'abord chez elle, à l'essai. » Or, ma tante Formansin mène un train quasi princier, et sa maison est une bonne école de bel air et de jolies façons. Voici, du reste, ce qu'elle dit dans sa lettre...

La veuve du commissaire des guerres y parlait de mille choses dont l'intérêt était inégal. Valait-il mieux mettre l'eau de rose dans des flacons d'argent ou la laisser dans les fioles de verre émaillé, comme on la reçoit de Damas? « Florimond, en m'envoyant le paquet, ne m'a rien dit là-dessus. » Ou encore : « Le benjoin a augmenté de six deniers, et le velours épinglé de deux livres. L'iris de Florence devient, ici, une rareté : ne pourrais-tu m'en faire tenir un petit ballot, de Montpellier, avec un vase à passer l'eau d'ange? » Plus loin : « Ma haquenée Tertulia est devenue poulinière, grand bien lui en fasse ! Je serais la tête sur le billot que je ne suivrais pas son exemple. Les hommes, et tu en es, beau neveu, me font tous horreur. A ce propos, tu seras bien surpris quand tu sauras que je travaille pour toi... »

— Que veut-elle dire? interrogea Blancador curieux.

— Rien de particulier, que je sache. Peut-être s'amuse-t-elle à me broder un collet de peau d'Espagne. Cette jolie femme, quand elle n'est pas assise devant sa table d'atours, avec ses demoiselles, comme une idole attifée par ses prêtresses, tire l'aiguille comme une Marion gagne-denier.

— Je croirais volontiers qu'il s'agit de quelque grave affaire...

Et Blancador laissa entendre que madame Diane de Formansin s'intéressait, sans doute, aux amours de Gaston et de Hulline :

— Les femmes, voyez-vous, même les plus vertueuses, ont toutes du sang de procureuse dans les veines. Leur joie est de travailler, de près ou de loin, à ce qu'elles croient le bonheur des gens.

Séligny reprit sa lecture :

— « On ne sait maintenant qui est huguenot ou ligueur... On dit qu'en Bretagne on a déjà mis à mal plus de trois cents nonnes, sans compter les demoiselles, les dames et les abbesses, et cela par les seules bandes du comte de la Magnane... Le bonhomme La Noue va, vient et prêche tout comme Théodore de Bèze. Il a prouvé au conseil du Roi que ces messieurs de Guise doivent leur puissance aux seuls mouvements du populaire. C'est là, mon neveu, parler de moutarde après le rôti. Et il a donné au roi Henri de bons avis de ménagère, comme celui de pousser son féal Villeroy auprès du duc de Mayenne, afin qu'il devienne son confident et livre ses secrets. Je n'en finirais pas s'il fallait te raconter toutes leurs histoires et leurs merveilleuses intrigues. Nous autres femmes, qui passons pourtant pour subtiles et aptes à tendre des toiles où se prennent les hommes comme mouches dans le réseau des araignées, nous ne saurions trouver rien de mieux machiné ni de plus profondément scélérat. »

Blancador ne put s'empêcher d'admirer ce dernier trait :

— Voilà, s'écria-t-il, une femme d'un bien charmant esprit!

— « Jamais, continuait de lire Séligny, on n'a souffert d'un tel désordre dans tout le royaume, depuis les guerres des Anglais. Le prince de Dombes est venu trouver le roi à Laval, avec une suite comme on a perdu l'habitude d'en voir. C'étaient tous gentilshommes bretons qui s'étaient réunis pour paraître à leur avantage. Le taffetas et le velours avaient sans doute été donnés pour rien, tant les habits étaient riches, sans compter ceux de samit, de camelot et de drap d'or. Le seul Rohan portait quatre mille écus de perles sur les chasse-mouches de son barbe, qui était ferré d'argent.

Ainsi des autres. Ils ont, pour se couvrir de leurs dépenses, pris Châteaubriant, où ils gagnèrent un beau butin et les rançons des prisonniers. Je te dirai encore que les Espagnols du prince de Parme ont mis le feu au château de Puydroyen. Ils y ont mené, suivant leur coutume, une vie d'enfer, commis de vilains massacres, et donné plus de plaisir qu'elles ne le désiraient, sans doute, aux dames et aux demoiselles qui s'y trouvèrent logées, pour leur malheur. Et c'est là une chose fâcheuse pour les femmes. Car, à la guerre, elles ne courent guère d'autre fortune que d'être caressées, à force, par les vainqueurs, que ce soient amis ou ennemis. Monsieur de Vère m'a appris là-dessus mille circonstances qui m'ont fait à demi périr de honte, ainsi que tu dois le penser, et dont je veux t'épargner le récit. On aurait servi la plus belle fille de l'endroit aux capitaines, à la fin d'un grand banquet, sur un long plat d'argent, innocent du fait, puisqu'il avait été façonné pour présenter le poisson. Et elle y était couchée, dans une tenue que je n'ose dire, sur un lit de jeunes salades. Et je crois que, quand elle a eu fini de réjouir ces seigneurs, cette nouvelle femme du lévite d'Ephraïm a été, déjà morte aux trois quarts, jetée dans une citerne pour y noyer ses péchés. Et c'est là une des moindres atrocités que ces Espagnols ont commises, telles que les enfants mis à la broche ou cuits au four dans des daubières. Ils se flattaient d'en faire autant chez madame de Balagny. Mais notre « Roi de Cambrai » a su déjouer leur entreprise, et il a exercé ses justices contre des moines et autre racaille catholique qui travaillaient à vendre les portes de la ville au roi d'Espagne, et à faire entrer ses troupes, en profitant d'une procession générale menée hors des murs. On a pendu, en grande pompe, le doyen de la cathédrale et quelques prêtres, sans compter les bourgeois. On m'a laissé entendre, à ce propos, que pour augmenter sa part dans les confiscations, Balagny a donné à ce complot une extension plus considérable que de raison, et qu'il y avait englobé quelques richards, dont le luxe lui portait ombrage.

» On me mande aussi que l'Empereur protège extraordinairement les protestants allemands : « Il n'est jamais trop tard pour bien faire », disent ces messieurs du Synode, qui ne

parlent que de saint Paul. Et monsieur de la Gautrie, de qui je tiens cette rumeur, et je te la donne pour ce qu'elle vaut, a ajouté que Rodolphe, non content de favoriser la Religion — monsieur de la Gautrie entend parler de la sienne, naturellement, — ne va pas tarder à s'y convertir. C'est là une affaire qu'on ne saurait trop admirer; mais j'attends à la voir, pour y croire. Au demeurant, j'ai tant de choses à te narrer que je ne sais pas où commencer... »

— Je passe, continua Séligny, les détails peu importants. Ma tante m'apprend, par exemple, que notre cousin Corpoy s'occupe de monter sa maison sur un grand pied, et qu'il recherche ouvertement la faveur du roi de Navarre. A l'en croire, M. Duplessis-Mornay serait son grand ami : « Corpoy est entré dans le grand parti des cafards; il mène tout chez lui à la mode de Genève; son château ressemble à une sorte de *parpaillotière*, pour lâcher le mot de madame de Soignes, et l'on y dépérit d'ennui... » Je passe encore... Pauvre Hulline! — murmura Séligny, comme malgré lui. — Quelle peut être sa vie parmi ces huguenots hypocrites et lugubres?... Tiens! il paraît que Corpoy veut donner de grandes chasses où il réunira la noblesse du pays : « Il s'entoure des personnes les plus distinguées par leur piété. Le pasteur Momsenn et le ministre Mathieu Robin sont installés à La Combe-Corpoy, qu'ils remplissent de leurs créatures. C'en est scandaleux. J'estime que nous ferions bien de mettre auprès de lui quelque homme de confiance qui ferait, pour nous, le petit Villeroy, dans l'intérêt de la famille. Il ne faut pas oublier, en effet, que Corpoy n'a pas d'enfant, et qu'au cas de son décès, toi et moi sommes les héritiers les plus directs... » Elle pense à tout, cette bonne Diane! — fit Séligny, avecun sourire voilé. — Et elle chausse déjà les souliers du mort...

— Excusez-moi, murmura alors Blancador avec humilité, mais je suis confus de surprendre ainsi vos secrets de famille...

Séligny le rassura, il n'y avait là aucun secret. D'ailleurs, Blancador n'était-il pas son ami?

— Je suis touché de votre gracieuse confiance, — répondit Horace, en lui donnant la main, — et vous êtes le meilleur des

hommes. Laissez-moi donc vous faire toucher ce que je retire de particulièrement important de cette lecture... Votre cousin Corpoy veut remonter sa maison... Suivez bien mon raisonnement : Votre tante vous demande un gentilhomme qu'elle compte mettre au courant pour le service d'un parent. Et elle ne vous donne pas le nom de ce parent. Elle vous laisse entendre, d'autre part, qu'il serait bon d'avoir un affidé près de Corpoy : ne croyez vous pas que tout cela se ramène à une seule et même chose ?

Séligny approuva du geste, sans paraître autrement convaincu ; et il encouragea Blancador :

— Vous discutez comme un docteur en Sorbonne. Il ne vous manque que le bonnet carré, et une robe.

Horace prit la pose de celui qui harangue du haut de la chaire ; et, se coiffant d'un bonnet de nuit qu'il avait laissé sous l'oreiller, il leva l'index de sa main droite vers le ciel du lit et déclama, d'un ton dogmatique :

— *Primo :* le sujet est ici une seule et même personne. *Secundo* : l'objet est un. Et sans énumérer les universaux, je dirai qu'en lui se confondent le genre, l'espèce, la différence, et le propre comme l'accident. *Ergo :* je démontre que je dois me rendre chez votre tante et me faire envoyer par elle à votre noble et gracieux cousin Justus de Corpoy. Une fois dans la place, j'y deviens le *genius toci*. Je me fais votre avocat auprès de madame Hulline, je la retourne — au moral, s'entend ! — comme la coiffe de ce bonnet...

Ici Blancador, agitant la coiffure nocturne entre ses doigts, coupa son discours par une simple remarque :

— Ce bonnet est bien de chez vous, car vous voyez ce qui lui manque, et vous, vous êtes triste comme un bonnet de nuit sans coiffe !... Excusez ce mauvais jeu de mots, je reprends ma péroraison ! Écoutez !... A supposer que madame votre amie soit montée, excitée contre vous, je dissipe les noires vapeurs de la calomnie. Et quand je la devine arrivée au point favorable, je l'amène, par une pente insensible, vers le désir de se rapprocher de vous. Cependant vous vous êtes installé dans votre manse de Saint-Aubin avec vos piqueurs et vos chiens. Comme votre parent Justus de Corpoy, — pour ne pas dire, par anticipation, de Cornard, — va beaucoup chasser, rien ne

s'opposera à une de ces rencontres comme Didon en eut avec monsieur Æneas... Et les choses suivront, dès lors, leur cours naturel.

Séligny sourit, pensif. Enfin il se leva, et dit :

— Vous arrangez tout cela avec une aisance que dément, malheureusement, la vulgaire pratique des choses. Mais on est toujours porté à prendre ses désirs pour la réalité. En tout cas, votre belle humeur est merveilleusement propre à égayer ma tristesse...

— C'est là une chose qui déplaît aux femmes, par-dessus tout !

Sans répondre à la remarque du baron, Séligny poursuivit :

— Je ne doute pas un seul instant de l'excellence de vos intentions, tant j'ai foi en votre amitié...

Mais Horace, apparemment saisi d'une vive émotion, ne put s'empêcher de reconnaître qu'après ce que Séligny avait fait pour lui, Blancador, « la reconnaissance était, pour l'en payer, la seule monnaie dont il disposât ».

— Ce n'est rien, ce n'est rien ! dit Séligny. Et je regrette de ne pas avoir fait plus. Je ferai, je le souhaite, plus encore. Aussi bien ne trouverai-je jamais compagnon plus décidé, plus hardi...

Blancador approuva du bonnet, dont il s'était recouvert, tant les compliments adressés à son courage le flattaient au delà du croyable. Et il en prenait avantage pour s'assurer qu'il les méritait.

— ... Ni plus adroit, continuait Séligny. Lançons-nous donc dans cette aventure, car je ne veux pas que vous puissiez me reprocher d'avoir manqué cette unique occasion. Je vais envoyer, aujourd'hui même, un valet à cheval, avec une lettre, vers ma tante. Son château de Bellepeyre est à cinq lieues d'ici, et la route est assez bonne. Dès demain nous nous mettrons en route : je vous accompagnerai jusqu'à la Borde-Rouge. De là vous gagnerez Bellepeyre, et moi je m'en irai me terrer à Saint-Aubin. Je crois que votre équipage est au complet ; et vous produirez le meilleur effet, avec votre mise qui est bien celle d'un homme de qualité, et qui n'en fait que mieux valoir vos personnels avantages. Quant à l'argent, je

vous en donnerai... Et maintenant levez-vous, car il est grand temps de dîner !

Et Séligny sortit, tandis que Blancador s'embarrassait dans ses remerciements. Quand la porte fut refermée, le baron Horace envoya vers elle un singulier regard, et ses moustaches parurent monter plus haut qu'à l'ordinaire, et atteindre jusqu'à ses yeux.

— Ce sera là — dit-il en tirant ses jambes des draps — le premier échelon de ma fortune. Aux grandes dames à me pourvoir !

IV

Quand M. de Séligny l'eut laissé au carrefour de la Borde-Rouge, après de touchants adieux, Blancador fit arrêter Jacquemin et un valet qui menait le sommier, et s'occupa de secouer la poussière de la route. Car, dans la forêt de Montech, où ils allaient entrer, toutes chances étaient de tomber dans la chasse de madame de Formansin. Les gens de Berduquel avaient dit à Jacquemin Tardival que cette dame était partie pour prendre un sanglier, avec une grande suite de gentilshommes et de demoiselles, dans la futaie des Arpents, et que, comme d'habitude, les maîtres reviendraient par le Sably et les Barraques, pour retourner au château.

C'est pourquoi Horace fit ouvrir les valises, et on en tira deux livrées toutes fraîches, bleues et blanches, à ses couleurs, et un costume de velours brun, battant neuf, et richement tracé d'or. Il se chaussa de bottes en cuir blanc, se ganta de chamois brodé, et se coiffa d'un haut bonnet à plumail blanc, avec une enseigne d'émail, enrichie de pierreries, représentant Saint-Michel, le badelaire au poing. Et, quand il sortit du petit taillis où il avait changé de toilette, et qu'il s'avança, avec ses deux laquais galamment accoutrés, on eût dit « le fils du roi allant demander une princesse en mariage ».

Telle fut la remarque du petit valet prêté par Séligny, qui se nommait Falbatou, du nom de son village, et dont M. de Blancador se para comme de son bien propre, doublant ainsi, sans bourse délier, son personnel domestique. L'avisé Falba-

tou trouva un maraud, villageois de Pérayrols, qui se chargea, pour un petit écu, de conduire par Galabrou et Montagnol le bidet chargé des bagages, de manière que M. de Blancador ne fût point vu, d'occasion, par les chasseurs, convoyant son attirail de bahut.

Il n'avait pas atteint le carrefour du Grand Fossonier, qu'il donna dans un gros de piqueurs et de valets de chiens, tous en habits verts, qui portaient des cors et des baguettes dépouillées de leur écorce, comme le comportait la saison. Certains étaient à cheval, avec des épées et de courts bâtons. Les autres, à pied, tenaient, par des laisses en cuir tressé, des allans vautres couplés, à vastes babines et à prunelles sanglantes, qui tiraient de belle force, et semblaient fort échauffés. Blancador, à se voir entouré par ces dogues gigantesques, dont la face courte et mafflue disait la férocité stupide, fut pris par une grande et subite envie de chercher quelque autre chemin. Et celui qu'il suivait était si étroit qu'il ne pouvait faire tourner sa monture sans courir le risque de s'embarrasser dans les fourrés. Sous le pâle soleil de décembre brillaient les ferrures des colliers, les lames des épieux gravés à la damasquine, parmi les grêles rameaux des buissons gris, dont les feuilles jonchaient le sol roussâtre d'un épais tapis mordoré. Mais Blancador remarqua, tant ce qui touchait au luxe l'émouvait naturellement, que la plupart des chiens étaient colletés de velours incarnadin avec des appliques d'émaux. Et deux de ces bêtes formidables, dont la robe ardoisée, lustrée, sans défauts, était en tout pareille à un épais satin, se distinguaient, entre toutes les autres, par leurs garnitures de perles, tachant, comme de larges gouttes de givre, le baudequin broché qui habillait les courroies. De ceux-là, les laisses étaient de soie rouge tressée d'or.

« Quelque prince, se dit-il, est venu chasser avec la dame. Je ne sais si cela est pour moi d'un bon ou d'un mauvais présage. Mais, en tout cas, cela ne saurait me nuire, et l'on ne peut que gagner à marcher dans la société des grands. La première sagesse nous dicte de ne jamais en concevoir de jalousie : car on ne les doit approcher, soi comme les siens, que pour en tirer quelque bénéfice. »

Et, bien décidé, d'aventure, à favoriser les amours du

prince, autant qu'il le pourrait faire, il demanda à un des veneurs porte-bâtons si la chasse n'allait pas passer par là, et aussi s'il n'y avait pas quelque danger à rester au milieu de ce vautrait dont les vapeurs, se joignant à celles des chevaux, commençaient à faire un petit brouillard épais.

— Monsieur, dit l'homme en vert, si vous voulez voir l'arrivée des maîtres et la mort de la bête, il vous suffira de gagner la clairière ronde qui est au bout de cette voie. Le sanglier va passer, dans quelques instants, et je vous conseille de prendre garde quand nous allons découpler les chiens.

Et ce piqueur, de mine rude et disgracieuse, s'éloigna sans honorer Blancador de la plus mince salutation, pour emboucher le cornet de buffle monté en argent qu'il portait pendu à son col. Et il en tira des sons barbares, en réponse, sans doute, à une pareille mélodie dont résonnait la forêt. Le vautrait donna alors les marques de la fureur la plus indiscrète, malgré les bonnes baguettes des valets qui s'abattaient sur les échines comme pour y gauler des noix. De rage de ne pouvoir courir à la bête qui devait être proche, les allans se mordaient entre eux, se dressaient de toute leur hauteur; leurs langues sortaient, longues d'un pied, hors de leurs gueules fumantes, à crocs luisants, et qui respiraient le carnage. Puis ils retombaient en hurlant d'impatience et s'embarrassaient dans les laisses.

M. de Blancador s'empressa de quitter ce concours tumultueux, où les hommes frappant, sacrant et suant, ne menaient un moindre bruit que les animaux. Il ne se souciait pas d'être mordu par les chiens ; être bousculé par un sanglier ne lui souriait pas davantage : la mort d'Actéon ne lui semblait pas meilleure que celle d'Adonis. Et il était porté à se comparer plus particulièrement avec ce dernier, qui fut aimé d'une déesse, tandis que l'autre s'en vit cruellement rabroué. Peut-être aussi ces réflexions ne vinrent-elle pas à l'esprit de M. de Blancador qui vivait uniquement dans le présent. Et il se dirigea, au traquenard de son genêt, vers la clairière où il comptait donner à madame Diane la vue pleine et entière d'un jeune gentilhomme accompli, se présentant inopinément à ses yeux, comme un dieu des bocages, pour la séduire et la dompter.

Mais il se trouva que la clairière était déjà remplie par une assez forte affluence de gens de toute condition, venus là pour assister au spectacle d'un sanglier recevant un coup d'épieu dans le coffre.

« Voilà, se disait Jacquemin, un grand nombre de bêtes qui se sont là rassemblées pour en voir mourir une autre ! »

Il garda toutefois sa réflexion pour lui seul, car c'est le propre des esprits philosophiques de savoir se divertir sans témoins. Une grande foison de villageois, de demoiselles, de seigneurs et de petits laquais tenait toute la place. Et ils ne paraissaient pas disposés à se déranger. L'ingénieux Jacquemin trouva cependant un stratagème grâce à quoi M. de Blancador put passer au premier rang, comme le comportait son mérite. Car ce valet diligent, à quelque marque de mécontentement qu'il vit paraître sur la figure de son maître, lui demanda s'il n'était pas dans l'intention de se mettre en avant. Et comme Horace, haussant les épaules, lui dit qu'il ne voyait pas jour à fendre cette masse épaisse, Jacquemin dit simplement :

— Suivez-moi seulement, monsieur, et piquez votre cheval, de manière à lui prêter un air plus actif, s'il est possible, et encore plus fougueux !

Faisant passer en avant le petit Falbatou, qui éperonna son courtaud, Jacquemin envoya sournoisement dans la croupe du paisible animal un grand coup de sa molette étoilée quand il fut tout près de lui, et cria : « Gare ! Attention en avant ! A l'aide ! A l'aide ! Arrêtez la bête !... Arrêtez-les !... Oh là ! » tout comme si le valet fût emporté malgré lui.

A voir arriver ces deux cavaliers qui poussaient des clameurs violentes, — et celles de Falbatou n'étaient point simulées, tant il acceptait pour de la bonne viande que son Fauveau eût pris le mors aux dents, — les gens massés dans la clairière eurent peur, s'écartèrent, ouvrirent un large passage aux malencontreux arrivants. Et l'inventif Jacquemin ne cessait de remercier d'une voix haletante, disant :

— Excusez, messieurs et dames, mais ces roussins ont une bouche si dure ! N'est-il rien arrivé de fâcheux ?... Et monseigneur ? Où est monseigneur ?

Ainsi précédé par ces impétueux courriers, « monseigneur »

se trouva bientôt au milieu de l'éclaircie. Et, quand les gardes-chasse arrivèrent pour parer au désordre, ils ne purent que prier ce seigneur inconnu de rentrer dans la foule des spectateurs. Ainsi placé au premier rang, M. de Blancador enjoignit, avec une naturelle noblesse, de faire une largesse à ces hommes de livrée, qui reçurent quelques blancs dans leur bonnet. Et chacun, admirant la bonne mine de « monseigneur », s'empressa de lui donner place. Quelques demoiselles en laissèrent tomber leurs tourets de nez, comme par mégarde, et lui coulèrent des regards sournoisement voilés. Un voisin s'enhardit jusqu'à lui dire que c'était vraiment une chose admirable que cette journée de chasse où le temps était si doux et le soleil encore si haut sur l'horizon, et autres vérités de même intérêt. Mais, insensible à tous ces hommages, « monseigneur » se campa dans une attitude tout à la fois fière et gracieuse, droit sur sa selle, attendant le moment où madame de Formansin paraîtrait, pour la saluer à la fois d'une courbette et d'un grand coup de chapeau.

Le malheur voulut que la dame fût précédée de très loin par un gros et vilain sanglier, qui, au mépris des coutumes observées de tout temps dans le monde des veneurs, rompit les chiens et ne parut ni à son tour, ni à son rang. Encore mal coiffé par les vautres, dont il avait décousu une demi-douzaine sans se soucier de leur valeur, secouant la grappe claire et hurlante qui se pendait à lui, ce ragot en fureur déboula dans les jambes d'une mule blanche que montait une grosse et vieille demoiselle merveilleusement attifée et habillée de taffetas colombin et de menu vair. Il résulta de cette incartade une assez grande confusion, grâce à quoi M. de Blancador ne put, refoulé qu'il fut dans un gros de peureux reporté en arrière, bien voir l'arrivée de la chasse, et encore moins distinguer, au premier temps, la maîtresse de tout l'équipage. Son regard s'égarait sur un gros de dames et de demoiselles, toutes masquées, richement vêtues et accoutrées, qui se pressaient en un essaim soyeux, velouté, argenté et doré, entouré par des seigneurs auxquels leur commune livrée prêtait l'air d'autant de mouches vertes. M. de Blancador ne put donc honorer comme il l'aurait voulu madame de Formansin et attirer sa particulière attention. Il finit cependant

par la distinguer au milieu des chasseurs à pied, assise sur une planchette, en croupe d'un cavalier en barbe grise qui tenait un bâton écoté à la main.

— Voici, — dit à Blancador le voisin officieux, — monseigneur, la dame de Formansin. Elle est menée par son écuyer, M. de Montfléau ; mais tenez, la voici qui descend...

S'appuyant sur un grand homme qui s'était avancé pour lui donner le pied et qui la reçut un genou en terre, madame de Formansin venait de se poser sur le sol. Et Blancador put entendre le bruit sourd de sa robe de velours vert où s'était engouffré l'air à la faveur de son mouvement. Légère et souple, elle en aplatit d'une main les plis cassés, et marcha dans l'espace libre, donnant sa droite au seigneur qui la menait vers le sanglier. Assis sur son derrière, le sauvage, arrêté par les chiens, regardait tous ces gens en velours et en drap, avec une mine haletante, indifférente et stupide. De temps à autre, il tournait sa hure longue et ridée, dans un dodelinement qui semblait très lent, puis, d'un geste subit, il jetait son boutoir de côté. On voyait luire l'ivoire des défenses, et un chien décousu laissait pendre ses entrailles sur les feuilles sèches, en poussant des hurlements lamentables. Alors un valet venait, qui recueillait la bête, et l'emmenait pour la recoudre dans un coin, où une trousse s'étalait avec de la charpie et des bandes. La voix claire des allans couplés, impatiente comme celle d'enfants, répondait aux grondements du vautrait qui coiffait le ragot, et le son des cors dominait le tumulte : bourdonnement des voix, cliquetis des gourmettes et des harnais, ébrouement des chevaux.

— Vous avez là, — continuait le voisin, — monsieur de la Haussaye, qui mène la dame, à moins que ce ne soit M. de Travers, ou son frère Combrailles... Quant à celui-là, qui remet l'épieu à floche de soie bleue, à hampe lacée de cuir, c'est un gentilhomme que je connais, mais dont je ne sais pas le nom... Cet autre, nouveau venu, sans doute, est peut-être M. de Navilly, ou M. de Longepierre le jeune...

Sur ces renseignements précis, Blancador cessa d'écouter ce voisin informé, et donna toute son attention à madame Diane. Pareille à sa divine patronne, elle allait, d'un pas tout à la fois menu, élastique et ferme, l'épieu au poing, droit

« au monstre dont les ancêtres devaient être les frères de cet unique sanglier de Calydon... »

C'était le voisin qui, loin d'interrompre son discours, le destinait maintenant tout particulièrement à Jacquemin Tardival.

« Ah çà ! — se disait Blancador, en regardant la Diane en robe et capot de velours vert, — est-ce qu'elle va attaquer cette bête noire ? Cela passe absolument la mesure du raisonnable. »

Madame de Formansin marchait toujours, l'épieu au poing, flanquée par les deux hommes. Ils tenaient leur épée de chasse dont la lame, terminée en spatule, portait une billette transversale. Blancador, sous les gros plis du velours, cherchait à deviner les formes de la chasseresse haute et svelte ; il ne pouvait rien distinguer. Le visage était caché sous un masque ; ses mains disparaissaient dans des gants ; sa chevelure, dont quelques frisons dorés passaient à peine sous les tempes, était prise dans un bonnet piqué à écailles, bridé sous le menton par un ruban noir qui coupait la blancheur rosée de la peau et longeait l'oreille. Celle-ci, nettement ourlée et mignonne, avait le ton sanglant du corail : la fraîcheur du temps était là pour en augmenter l'éclat. Un chapeau de feutre vert, monté en pain de sucre, avec un panache de plumes vertes, coiffait le bonnet vert sombre, et son tour était un triple rang de perles agrafées, en avant, à une enseigne d'émail et de pierres vertes, qui étincelaient aux mouvements de la tête.

— N'est-ce pas admirable, disait le voisin avec une émotion non feinte, et ne dirait-on pas qu'elle s'en va danser le branle, tant elle paraît tout à la fois à son aise et à son complet avantage !

« Pourvu, songeait Blancador, que ce ragot ne vienne pas à me l'abîmer ! Au lieu de courir ainsi les bois comme une Artémise antique, avec, à son flanc, un cornet d'ivoire rehaussé d'or, elle ferait certes mieux de rester dans sa chambre, où je pourrais utilement lui parler. »

Mais une grande fanfare s'éleva, pour annoncer la mort de la bête. Et sur l'injonction des gardes, qui tâchaient de dépasser la force de la sonnerie par la vigueur avec laquelle ils criaient : « Silence ! », le cercle se fit plus régulier. Quand les

verdiers eurent bien couru, de droite et de gauche, leur baguette à la main, l'assemblée se trouva disposée en fer à cheval. La pince en était occupée par le sanglier, les chiens et tous les gens de livrée, avec une telle abondance d'épieux, que le voisin en prit acte pour comparer « cette moisson de fer aux guerriers levés de la semaille de Cadmus ».

— Voilà, ajouta-t-il, des récoltes où n'aurait pas couru, je le gage, la gentille guerrière Camille, sans offenser les semelles de ses cothurnes : *Illa non intactas*... C'est bien cela, n'est-ce pas?... *necdum læderet aristas*..., ou peu s'en faut... Je cite de mémoire.

— C'est, en effet, bien joliment raconté! — approuva Jacquemin Tardival, en bâillant. — Mais regardons cette autre dame guerrière servir le sanglier. La hure, monsieur, avec tout le respect qui vous est dû, fera une fameuse pièce dans sa gelée, quand elle sera bourrée de pistaches, comme il convient. Et ce m'est un grand plaisir que l'idée seule d'en manger, sous peu, un bon morceau.

— Êtes-vous donc convié au château de Bellepeyre? demanda le voisin, non sans une nuance d'envie.

— Oh! voici trois mois qu'on nous écrit, et jusqu'à deux fois dans un même jour, pour nous prier d'honorer cette maison de notre présence. Mais nous avions affaire avec M. de Montmorency. Et puis, nous étions dans la tristesse. Car il en est ainsi, tous les ans, quand se rapproche un certain anniversaire.,.

Et la figure de Jacquemin refléta un chagrin discret auquel le voisin parut s'associer, quand le valet reprit, plus bas :

— C'est la mort de M. de Joyeuse.

— Ah! ah! — demanda l'autre en dressant l'oreille, — étiez-vous donc de ses amis?

— Pendant longtemps, nous avons joui de sa confiance, à tel point que nous portions sa valise.

— C'est parler, cela, monsieur! Vous êtes ligueur, à ce que j'entends. Touchez là!

L'homme murmura ces mots avec un accent de mystère; et, avec une expression soupçonneuse, il regarda autour de lui. Sûr de ne pas être observé, il ajouta à mi-voix :

— Nous sommes ici parmi des huguenots... aussi faut-il

s'expliquer avec prudence. Un de mes cousins est des Seize. Je ne vous en dirai pas plus... Mais, votre maître est sans doute un parent du feu maréchal?

Jacquemin, comme un homme qui perd le souffle, laissa tomber :

— Son propre neveu, monsieur, je vous le dis en confidence. Toutefois des raisons importantes, et qui doivent demeurer cachées, nous empêchent de nous en vanter. Il y a, vous le savez tout comme moi, car vous êtes une personne discrète, il y a, dans les familles, de ces secrets qui brûlent les lèvres de celui qui les raconte, comme les oreilles de celui qui les entend.

Et Jacquemin promena sur la foule un regard investigateur et circulaire et le reporta, comme par hasard, sur son épée.

— Il suffit, monsieur, il suffit! — dit le voisin, — et n'ayez aucune crainte. On sait ce que parler veut dire. J'ajouterai que je suis Simon Gardebled, de Corbarieu, ancien fermier de la maltôte, et, comme tel, tout à votre service... Soyons prudents! Nous sommes entourés d'ennemis.

Et, en signe de confraternité politique, M. Simon Gardebled offrit sa râpe à tabac et sa pochette à Jacquemin : « Dans le cas où il lui plairait d'en user... Avec une noix de tonka, pour la bonne odeur. »

— Je pourrais — poursuivit-il en reprenant son matériel de priseur une fois que Jacquemin se fut bourré le nez de tabac — vous raconter des choses fort extraordinaires. Et vous ne devez pas manquer, vous non plus, d'histoires dignes d'être contées. Vous viendrez me voir, laissez-moi l'espérer, dans mon logis de Corbarieu, et y demeurerez, je vous le demande en grâce, tout à votre aise.

— Certainement, monsieur! Et vous me voyez tout confus de votre bienveillance. Ah! les gens de qualité ne sont pas longs à se reconnaître!

Et Jacquemin continua ses protestations d'amitié, tout en se demandant ce que pouvait bien chercher ce Gardebled, qu'il trouvait « mille et une fois trop poli pour être honnête ».

Cependant Blancador, tressaillant tout à la fois de crainte et d'espérance, regardait madame Diane tuer son sanglier.

C'est ce qu'elle fit avec gentillesse, habileté et audace. Elle allongea les bras, pour porter le coup, avec l'aisance d'une fermière qui enfourne ses pains avec sa pelle, de telle sorte que les porte-épées n'eurent point à lui venir en aide. Au reste, le ragot forcé était tellement sur ses fins qu'il n'eût pu faire un pas en avant, sous le fer. Il tomba lourdement à gauche, rendant le sang par la bouche. Et tandis que les chiens léchaient les caillots rouges, chacun cria : « Vivat ! » ou : « Bravo ! », suivant son goût, en essayant de dominer, par l'éclat naturel de son timbre, l'insupportable fracas que menaient les cors. M. de Blancador cria aussi haut qu'il put, agita son bonnet, et multiplia ses démonstrations triomphales, au point d'attirer l'attention des veneurs. Madame de Formansin, qui s'apprêtait à remonter à cheval, se retourna même pour demander quel était cet admirateur indiscret. Elle comprit, par les haussements d'épaules qui lui répondirent, qu'on en ignorait même le nom. Et sans paraître se préoccuper davantage de ce petit gentilhomme dont le regard chaud, caressant et servile l'avait enveloppée un instant jusqu'à la gêner, elle se fit guinder sur sa planchette.

M. de Blancador prit la suite, à plus de vingt rangs derrière elle, et se dirigea vers le château, sans même rendre à M. Gardebled la grande bonnetade dont celui-ci le gratifia sur son passage. Non pas que le baron fût naturellement d'un caractère dédaigneux et altier; mais, comme tous les gens qui vivent pour eux-mêmes, il ne se souciait de personne. Le nez penché attentivement sur la crinière de son genêt, il songeait à l'attitude qu'il devait exactement tenir quand il se présenterait devant la maîtresse de léans :

« Je jurerais, se disait-il, que mon regard l'a touchée. Nous verrons si elle me fera jeter dehors comme le fameux Singerette. »

Assise sur sa planchette garnie de dagonne gaufrée, madame de Formansin subissait les galanteries des privilégiés qui entouraient le cheval noir de M. de Montfléau. Mais ses paroles, dictées par la convention banale, n'étaient que sur ses lèvres, et, au plus profond de son cœur, elle sentait naître un trouble obscur et croyait entendre une voix qui lui posait des questions :

« Qu'est-ce que ce petit bonhomme de velours brun tracé d'or, avec ses bottes blanches et ses moustaches hérissées? Il a la mine d'un chat, tant il paraît à la fois audacieux et timide. A quoi attribuer le charme vague et subtil de son œil mouillé? J'en ai vu cent, mille autres, mieux tournés et plus beaux que lui, tous mis en éveil par le goût de ma chair. Celui-là semble me deviner sous mes voiles. Et il m'intrigue d'autant que personne ne le connaît ici... Ne serait-ce pas, de fortune, ce gentilhomme dont mon neveu Séligny m'annonce l'arrivée? Aussitôt chez moi, je m'en enquerrai... sans en avoir l'air, sous le couvert du bon ordre de ma maison... »

Et, tout en pensant à cela, elle disait :

— Non, monsieur de la Haussaye, je ne mérite point tant de compliments, et Montfléau pourra vous dire que je n'ai pas fourni le coup comme il convenait, dans le cas, et que c'est trop lever le bras.

L'écuyer, mis en cause, fit tourner sa face grave et pâle jusqu'à l'amener sur son épaule gauche, et déclara, d'un ton où la cérémonie faisait valoir la franchise, que « madame Diane avait joliment servi la bête, et qu'elle tenait hardiment son épieu... Si le corps eût été un tant soit peu en arrière, et mieux effacé, les plus grands veneurs n'auraient trouvé que louanges ». Mais le jeune Pons d'Estrabaque ne put alors s'empêcher de crier, d'une voix zézayante, et en roulant des yeux mourants, sous ses paupières demi-closes :

— Dites, monsieur le grand écuyer, que c'était un spectacle unique, et gracieux entre tous! Jamais épieu ne fut tenu par de si beaux bras! Jamais la sévère Diane, elle-même...

— C'était plutôt Vénus! — interrompit M. de la Haussaye, en se dressant sur ses étriers dorés, comme pour mieux se rapprocher de l'objet de ses ardeurs, — Vénus elle-même, cachant ses charmes sous un capot de velours, trop épais, à nos souhaits!... Ah! madame Diane! Pourquoi dissimuler, sous cette cloche plissée suivant une mode en tout ingrate et déplaisante, les perfections de votre merveilleux corsage?

Surenchérissant, pour mieux se faire valoir, M. de Travers avança que madame de Formansin devrait fonder un ordre : celui de la Coupe. L'insigne en serait un hanap

d'or, fondu sur son sein, dont le galbe valait bien celui de la grecque Hélène, morte depuis trop longtemps pour qu'on pût s'y intéresser encore. Et ce vase, modelé sur cet étalon délicieux, serait coulé à quelques rares exemplaires, où boiraient ceux-là seuls qui auraient su plaire à la divine Diane !

— Vous seriez sûr de ne jamais y tremper les lèvres, — déclara-t-elle avec vivacité, — quand ce ne serait que pour vous punir de l'indiscrétion de votre vœu !

Mais M. de Travers se défendit : « Des mortels avaient été distingués par des déesses. »

Et il cita Énée et le berger Endymion.

— Vous voulez dire Anchise, peut-être?

Sans se laisser rebuter, M. de Travers reconnut qu'elle était aussi savante que belle. Puis, revenant à la coupe, il répéta que le projet était une invention admirable. Et il se proposa pour lever le moule, avec de l'eau de rose et de l'albâtre pilé, se réserva de choisir lequel des deux globes de marbre serait reproduit.

Diane dénonça sa ferme intention de lui donner un grand soufflet. Et, comme il n'était pas à bonne portée, elle se contenta de frapper avec son bâton blanc le cheval de l'injurieux adolescent. M. Annibal de Travers se réjouit de cette attention et ne mit plus de bornes à ses désirs :

« Elle me distingue, bien sûr ! — se disait-il, en ramenant son barbe qui s'égayait en courbettes pressées. — C'est une chose qui m'est bien due, tant je l'entoure de mes soins. Quand on arrivera, je ne manquerai pas d'être le premier à l'aider pour descendre, et je lui prendrai un peu la jambe, ce qui la flattera. Après tout, elle n'est pas assez jeune pour se montrer très revêche. »

Mais, au même moment, M. de la Haussaye ne doutait plus de son assuré succès, ayant cru, dans la nuit tombante, voir le regard de Diane s'arrêter doucement sur lui. Encore qu'il n'eût pas dépassé vingt-six ans, M. de la Haussaye se targuait de connaître les femmes autant qu'homme sur terre :

« Elle ne peut, songeait-il, rester indifférente à mes marques d'amour. Depuis deux mois je couche avec sa troi-

sième chambrière pour avoir tous les bas que la dame a portés, et mes chapeaux se fatiguent, j'en suis sûr, de porter des pampilles à ses couleurs. Ou je me trompe fort, ce qui n'est guère possible, ou cette belle commère est à la veille de me payer de mes peines, dont la moindre n'a pas été de bayer aux étoiles, plus de vingt nuits, sous ses fenêtres. Il est temps qu'elle se décide : je suis à bout de patience, tout comme au bout de mon crédit. Et mon oncle Lespot se refuse absolument à me donner de nouvel argent. »

Cependant, Diane de Formansin voyait, dans l'obscurité déjà épaisse, le nez en croc cassé et les moustaches dorées de M. de Blancador, en se reprochant l'émotion singulière qui la tenait, sans répit. Le bourdonnement de ses courtisans l'agaçait, comme si elle se trouvait dans un essaim de mouches :

« Ah! que tous ces mignons de couchette sont crucifiants! Ne pourraient-ils aller plus loin, offrir leurs hommages aux dames qui suivent et qui doivent se mourir d'ennui! »

Et elle formula, à voix haute, son admiration pour la galanterie de M. de la Haussaye qui, collant comme un taon qui a goûté du sang d'un cheval, l'enlaçait dans un réseau de flatteries, et la comparait « à la blonde Phœbé, sa patronne ».

— Je ne sais, monsieur, si comme vous le dites avec votre habituelle élégance, mes yeux suffisent à éclairer le sombre manteau de la nuit. Mais, vous seriez le plus aimable des hommes, — si cela était à prouver, — en donnant des ordres pour qu'on apporte des torches par ici. Car je n'ai même pas la satisfaction de vous voir, et les chevaux bronchent à chaque pas, tant ce chemin abonde en accidents rustiques et variés.

M. de Montfléau rapporta cet état de choses à l'insolence des paysans. :

— Sous prétexte de faire du bois, ils gâtent toutes les voies, et cela malgré les gruyers et les gardes-marteaux. Au reste, tous ensemble, ils se moquent des règlements. Je finirai, s'ils continuent, par leur refuser de faire des battues pour le cerf, et ils seront punis dans leurs récoltes.

Et l'écuyer continua de maugréer.

Mais M. de la Haussaye ne l'entendait pas. Docile à la voix de celle dont il convoitait également la chair et le bien, il courait, au hasard, dans les ténèbres du bois, à la recherche de problématiques flambeaux. Sur ses traces galopait le jeune Combrailles. Son désir le portait à se rendre en tout désagréable à son frère aîné, Travers, dont il enviait la haute taille et la belle mine de brun Languedocien mâtiné de Sarrasin. Blond, petit, semblable à un putois avec sa physionomie audacieuse et mobile, il était insinuant et cauteleux. Silencieux, se répandant en bons offices, il sacrifiait à la faiblesse de croire que c'est par des services, de préférence aux paroles sucrées, que l'on gagne le cœur des belles. Aussi n'avait-il que vingt ans, à peine, ce qui pouvait suffire à expliquer son erreur. Quand il eut vu M. de la Haussaye s'engager dans un creux qui menait à une fondrière, il arrêta son cheval et chercha, dans la genouillère de sa botte, un étui contenant des allumettes et un briquet, pour enflammer un rameau de pin.

Cependant, livrée au seul et désespéré Travers qui, ayant perdu toute son assurance à demeurer seul avec elle, l'assiégeait de soupirs et de plaintes plus vagues encore, Diane se laissait bercer par sa rêverie. Elle se tâtait pour savoir ce qu'elle devait faire : demanderait-elle, le soir même, à son maître d'hôtel, Clairin Fabas, si M. de Blancador était arrivé? s'assurerait-elle que c'était bien lui qui possédait de telles moustaches et de pareils yeux?

Diane de Formansin ne put, tant fut grande la presse de dames et de seigneurs dans la salle où se dressait la première table du château, savoir ce qui se passait à la seconde, non plus qu'à la troisième. Elle put, toutefois, entre deux services, interroger M. Clairin. Celui-ci répondit que M. de Blancador était, en effet, arrivé avec la chasse, qu'il était vêtu de velours brun tracé d'or, chaussé de bottes blanches, et qu'on l'avait placé, suivant son rang, à la troisième table. Assis avec les gentilshommes domestiques, il était pris entre le second fauconnier et le secrétaire de M. l'écuyer en premier.

Et madame Diane se rappela quelques mots de la lettre que lui avait écrite son neveu, en lui annonçant l'envoi du jeune Blancador : « Pour votre repos, — vous excuserez mon

apparente familiarité, — il vaudra mieux, ma belle tante, que vous ne gardiez pas cet enfant du serpent dans vos jupons. Si j'étais femme, il ne me dirait rien qui vaille, ou il m'en dirait trop, c'est tout un. Ne voyez dans ce conseil qu'une nouvelle expression de la respectueuse et très sincère affection que je nourris à votre endroit. Vous êtes trop belle pour que je ne sois pas un peu jaloux, je vous aime trop pour que cette jalousie ne s'étende pas à votre repos... »

Elle ne fit pas venir chez elle M. de Blancador après le souper, mais lui envoya dire qu'il eut à se présenter le lendemain matin à M. de Montfléau qui lui transmettrait ses ordres. Et, enfermée dans sa chambre, avec ses demoiselles d'atour, elle procéda à sa minutieuse toilette de nuit, tout en relisant, pendant qu'on tressait ses cheveux, avant de les enfermer dans une résille d'or et de soie bleue guipée, la lettre de son neveu Séligny :

« Il possède ce je ne sais quoi — qui m'a toujours manqué — pour se faire bien venir des belles, et il s'en moque, comme je le sais, avec une désinvolture et une férocité peu croyables. Je vous le dis : c'est un petit homme sorti d'un de ces œufs que notre ami le serpent, roulé autour de l'arbre de science, soigna sans les avoir pondus. Vous savez que c'est à votre mère Ève que le serpent fit des enfants, et que ces enfants étaient chacun dans un œuf. On dit que, de temps à autre, un de ces œufs s'ouvre dans la terre, et qu'il en sort une créature faite pour la perdition de l'autre sexe... »

— Quelles rêveries insensées et impies ! soupira Diane. Et où ce Gaston est-il allé chercher ces inventions du maudit ! Voilà qui va mieux encore : « Mon ami Gaspard de Croisigny, dont je ne puis prononcer le nom sans une profonde émotion que vous comprenez, ma chère tante, puisque vous l'avez connu... » Oui, c'était un rêveur tombé de la lune sur la terre, — murmura-t-elle en posant la lettre sur ses genoux. — Mais il abondait en belles qualités. Et, quand on pense qu'il ne s'est pas trouvé une femme pour soigner les plaies de ce cœur pur et délicat entre tous, et qui saigna jusqu'au dernier jour sans qu'aucune y versât le baume !... Aussi il était à tel point ombrageux... et fier !... Hélas ! N'ai-je pas un instant rêvé que je pourrais l'aimer, ce Gaspard qui ressemblait à ces épées

précieuses dont la lame est, en dehors, de l'acier le plus dur, tandis qu'au dedans elle est forgée du fer le plus doux!... Et voici que je m'attendris dans une langueur que je n'ai jamais ressentie, peut-être... Et c'est pour ce petit domestique inconnu!

Elle se mit au lit, et continua sa lecture. La dernière servante se retirait à pas lents, tenant dans ses mains une petite lampe d'argent pleine d'huile de rose. Ce crasset damasquiné servait à enflammer les oiselets de Chypre posés dans une cage de filigrane en vermeil. La fumée odorante, où se confondaient le benjoin, le musc, la myrrhe et le géranium, montait en minces spirales bleuâtres. Les bougies, brûlant dans un chandelier à longue tige tournée, suivant la mode d'Espagne, éclairaient seulement le lit drapé de lampas violet avec son couronnement de toile d'or. Le reste de la pièce demeurait noyé dans l'ombre où se perdaient les vapeurs des gommes, où luisait, par places, l'angle poli d'une armoire d'ébène, le cadre d'un tableau. Au chevet de la couche, sur le dossier de baudequin amarante et or, une image, disposée en triptyque, montrait ses trois compartiments d'émail où luisaient les paillons sous les couvertes zuarées, écarlates ou fauves. Et la bordure d'argent, relevée en bossages dans un style barbare, disparaissait sous les émeraudes, les topazes et les saphirs dégrossis à peine, en cabochons arrondis.

— Le Broc, — fit Diane, — tu coucheras cette nuit dans l'antichambre, en travers de ma porte, et Platel devant la porte du grand cabinet.

Depuis l'aventure de Singerette, elle se gardait strictement, s'entourait de chambrières, de petites chiennes qui aboyaient à tout venant, et grossissaient leurs jappements en se réfugiant sous les meubles.

— Le Broc, — insista-t-elle, — Folle et Mite sont-elles couchées sur le coussin, près de la croisée? Je ne vois pas leur corbeille.

— C'est le rideau qui les cache à madame. Les mignonnes sont bien là. Tout est en ordre, et j'ai fait lâcher Tako et Hector dans le fossé des parterres... Entendez-les hurler à la lune!

— Tu as bien fait, Le Broc. Quand j'ai mes nerfs, je veux que l'on observe plus que jamais la discipline et ma police de dortoir. Tu me réveilleras à sept heures ; Rose, Gabrielle et Françoise seront prêtes pour m'habiller : habits gris et cornette plate. Bonsoir.

Madame de Formansin pensait, par cette tenue austère et qui sentait sa béguine, trouver plus de force et de majesté pour l'entrevue qu'elle désirait et remettait tour à tour avec une égale impatience.

Quand la fille de chambre fut sortie, Diane regarda devant elle, sans voir ; les regrets obscurs qui l'assaillaient au sujet du défunt Gaspard se mêlaient, à cette heure, avec l'angoisse d'une émotion inexpliquée. Il lui semblait être à la veille d'un malheur très grand et qu'elle ne pouvait éviter.

« Croisigny — songeait-elle comme pour divertir son esprit assiégé par une idée fixe — effrayait toutes les femmes. Ou bien elles le méprisaient. Il était gênant par sa tristesse, inquiétant par son ironie ; sa douceur était faite de violence retenue, et ses yeux vous tiraient tout ce qu'on avait dans l'âme. Avec lui, on n'était jamais à son aise pour mentir... Je crois que le petit à bottes blanches ne serait pas comme cela... Mais à quoi vais-je penser, et dans ma condition, et à mon âge ! »

Elle continua de lire la lettre de Séligny :

« Gaspard avait beaucoup étudié avec un juif cabaliste de Grèce, astrologue attaché à M. de Clérambon... »

A voir ce nom, Diane se recroquevilla, saisie d'un frisson qui la tint de la nuque aux chevilles, comme si le taciturne partisan mettait la main sur elle pour l'entraîner dans le harem de La Roche-Thulon. Un instant, elle se crut exposée, toute nue, les mains liées sur les reins, les tresses défaites, avec des pièces d'orfèvrerie et des coffres de joyaux, dans un lot de butin dont les fourriers réglaient le partage. Mais, à se sentir bien à l'abri dans sa chambre close, elle reprit vite courage et lut encore :

« Ce magicien, qui cachait son nom d'Issachar sous celui de Galéas Chrysogoni, lui avait enseigné diverses histoires singulières narrées dans des livres écrits en caractères estranghelos, ou éthiopiens : car, pour moi, c'est tout comme ;

amara ou copte, je ne distingue pas. Et cela vous est en tout indifférent, je pense, et rien ne me pousse à essayer de passer pour un savant, à vos yeux. C'est dans un de ces grimoires qu'était racontée, tout au long, la fable des œufs. Pour moi, je la trouve admirable. Notre Blancador est sorti d'une de ces coquilles merveilleuses, et en quelque sorte préadamites, puisque notre père Adam n'y est pour rien. Aussi, ma belle tante, je vous conseille de vous débarrasser de lui au plus vite, et de l'envoyer chez le gentilhomme dont vous me parlez, sans que vous me jugiez digne d'en connaître le nom. »

Diane sourit, et murmura en jetant un regard d'intime complaisance sur ses bras blancs, pleins et purs de forme, qui sortaient de ses manches, zonées de fenêtres en points coupés :

— Le nigaud ! Race de huguenots ne saurait mentir. Il ne s'est jamais douté que je l'ai aimé un peu. Certes, depuis que je suis veuve, je n'ai connu que deux hommes auxquels j'eusse ouvert mon lit. Croisigny comme époux, Séligny comme amant. Mais le premier n'était pas de ce monde, et la vertu genevoise du second... Je l'ai tenté. Il a pu me voir demi-nue, les cheveux épars, et cela ne l'a pas troublé. Pourtant j'étais plus jeune qu'aujourd'hui, et plus svelte encore...

Et, haussant ses épaules qui entraînèrent sa gorge ronde et pleine, bridée par la broderie ajourée, elle considéra un instant les courbes onduleuses que son corps allongé de côté dessinait et que répétaient les draps, en disant à mi-voix :

— Ah! les sots! les sots, qui prétendent juger les femmes et ne savent rien d'elles !... Très naïf neveu ! Je m'intéresse toujours à vous et cherche votre bonheur par d'autres voies !... S'il savait que le parent en question est Corpoy, son étonnement ne serait pas mince. Mais je n'ai pas voulu le lui dire. Ce pauvre Gaston sera trop heureux d'apprendre cette nouvelle... et de se connaître un ami dans la place où je voudrais le voir pénétrer. Et cela, tant pour la consolation de Hulline que pour la confusion de ce Corpoy que je déteste autant que l'antimoine ou la saignée !... Voyons, que dit encore ce Gaston ?

« Vous verrez qu'il fera parler de lui et que les dames se l'arracheront et se querelleront pour lui, sans vergogne. A cela près, notre Blancador est un assez gentil garçon et dont l'esprit abonde en saillies variées, et son commerce est plaisant au possible. Aidez-le de vos bons conseils et de votre argent, — ce sont là choses qui ne vous ont jamais fait défaut, — et déposez-le chez votre ami, sans crier gare à la casse. Ne manquez pas de m'en donner, à l'occasion, des nouvelles. C'est là tout ce que je vous demande, ma belle tante, et je vous baise tendrement et respectueusement les mains. »

Elle jeta la lettre avec dédain :

— Le sot!... Ah! je lui aurais donné mieux que ça!... Oyez cela, monsieur mon neveu... D'ailleurs, vous ne le saurez jamais!... Et il ne me touche pas un mot de ses amours! Gaston, mon cher neveu, vous êtes bien le digne élève de ce Gaspard de Croisigny qui n'aima qu'une femme en sa vie, se tint coi sans rien demander ni obtenir, et mourut dans son lit en prononçant le nom de sa belle! Si le marquis de Saint-Cendre... Quand je prononce ce nom, il me semble qu'on me chatouille dans le cou — et c'est inconvenant au possible! — n'avait pas raconté cette aventure à qui voulut l'entendre, si Séligny ne m'en avait touché deux mots après la mort du plus grand gentilhomme qui fût jamais sur terre, je n'en aurais jamais rien su!... Diane, ma fille, tu es ce soir dans de mauvaises pensées, et, pour un peu, tu ferais la traînée avec ce petit à moustaches de chat dont tu connais à peine le nom... Tu agirais mieux en récitant tes prières et en priant le Ciel de t'assister, si tu en es encore digne...

Et, ne sachant au juste si elle s'abandonnait à son neveu Gaston, si elle convolait avec le défunt Croisigny, si elle était forcée dans Bellepeyre, à sac, par M. de Clérambon, ou chatouillée à mort par le marquis de Saint-Cendre, toujours vert, malgré son âge, elle s'endormit en rêvant d'un petit Blancador qui n'abandonna pas son côté.

Quand, le lendemain matin, Diane se mit aux mains de ses filles d'atour, ses résolutions étaient fermes. Elle parlerait à Blancador avec une douce indifférence qui ne laisserait au jeune homme aucune prise pour exercer son prestige séducteur. Assise dans un grand fauteuil de cuir historié, vêtue de

drap gris, avec un busc très haut et des manches plates, elle ne laissait rien voir que son visage. Encadré de cornettes et de coiffes blanches dont la guimpe longue masquait son corsage, il en prenait une expression grave et sévère. Et sa robe était si vaste que ses pieds chaussés de mules fourrées disparaissaient dans les plis lourds et mous où se perdait jusqu'à la saillie de ses jambes.

Quand M. de Blancador fut introduit, il ne vit pas sans regrets que deux chambrières allaient et venaient dans la pièce voisine, dont la porte demeurait ouverte, et qu'une demoiselle était, dans la chambre même, occupée à repasser des collets, sur une table carrée, près de la fenêtre. Et les deux petites chiennes menèrent un tel train autour de ses mollets, dès son entrée, qu'Horace craignit pour ses bas de chausses en soie noire. L'appréhension naturelle qu'il montra à l'égard de cette engeance, dont les jappements furieux l'accompagnaient, comme le chœur des Euménides étourdissait jadis Oreste, nuisit en tout à l'effet qu'il avait compté produire. Une chambrière réussit à s'emparer des deux animaux soyeux qui, à force de hurler, s'étaient enroués sans retour. Et, tenant Mite sous le bras droit et Folle sous le bras gauche, Jeannine Le Broc les emporta dans le cabinet où leurs grondements sourds, à défaut de plus hauts aboiements, continuèrent de trahir leur aversion et leur haine. M. de Blancador se plia par trois fois, en autant de saluts de cour, et, arrivé près de madame de Formansin, il tenta de toucher sa main, dissimulée sous le parement rabattu, pour la baiser dans les règles, après avoir appuyé le genou gauche sur le carreau de velours tanné où devaient reposer les pieds de la dame. Mais elle lui fit si vite le signe de se relever, qu'il en fut pour son essai, et demeura une semelle en l'air, comme celui sur qui l'on prend un temps, au jeu de l'épée, lorsqu'il cherche à traverser, sans être couvert par ses armes.

— Asseyez-vous, monsieur, — lui dit Diane sans le regarder. — Vous m'êtes recommandé par mon neveu Séligny. Il m'annonce que vous souhaitez entrer au service de quelque seigneur qui vous agréerait sur ma présentation.

Blancador, vexé de ne pas voir les yeux de la dame, car ils étaient dirigés vers le plancher, murmura, en roulant ses pru-

nelles langoureuses, que telle était son intention, mais que nul service ne lui serait plus agréable que celui de madame de Formansin elle-même.

Chassant avec le plus grand soin quelques grains de poussière qu'elle s'obstinait à dénicher sur sa robe, pourtant admirablement battue et brossée, Diane n'entendit sans doute pas ces vœux timides, car elle reprit :

— Quelles sont donc vos aptitudes? Et à quoi vous jugez-vous bon?

Le mécontent Blancador se mordit les lèvres et rougit ainsi qu'une fille prise en train de mal faire, et articula vaguement :

— Tout ce à quoi, madame, vous daignerez m'employer.

Et il considéra, en dessous, madame Diane, sans pouvoir croiser son regard, toujours attaché sur le drap gris. Mais il rencontra celui de la chambrière Jeannine. Chargée d'une pile de serviettes, cette grande fille accorte et bien faite le dévisageait avec une expression de ravissement d'une sincérité qui lui apparut certaine. Confuse, Le Broc baissa le nez, et un pied de rouge s'étendit sur ses traits purs et vulgaires.

« Si c'était seulement avec celle-là que se traitait l'affaire, les choses s'arrangeraient d'elles-mêmes », soupira Blancador en soi, pendant que, d'une voix sèche, l'altière Formansin laissait tomber ces paroles :

— Ce n'est pas là répondre. Veuillez me dire quel est le service auquel vous vous plairiez le mieux : écuyer, secrétaire, maître d'hôtel?...

— Ah! madame, — gémit Blancador, en dévorant des yeux la belle et froide mine de celle dont il attendait tout, pour l'heure, — gardez-moi près de vous, et faites de moi ce que vous voudrez!

Et il ajouta, mais pour lui seul : « Allons, décide-toi, madame la sotte, un peu plus tôt, un peu plus tard!... Je me chargerai du reste, et tu ne t'en plaindras pas, grande outarde! » Car sa colère refoulée le portait à mépriser les avantages de celle dont, la veille encore, il admirait la belle et riche taille.

— Un de mes parents — continua Diane, sans prendre garde à l'interruption — a besoin d'un jeune gentilhomme

de confiance pour l'accompagner dans sa maison et pour écrire ses lettres. Avez-vous une bonne écriture, et cette place vous conviendrait-elle ?

— Hélas ! madame, — insista Horace, encouragé sans doute par une œillade surnoise de Le Broc, dont les longs cils noirs tachaient vigoureusement le teint rose, — j'aimerais mieux frotter les parquets chez vous que de faire l'office de secrétaire ailleurs, voire chez MM. de Lorraine eux-mêmes.

La chambrière, persuadée que cette obstination n'était qu'un prétexte, pour ce seigneur, à se rapprocher de ses charmes, baissa sa tête brune coiffée de linon brodé, comme si elle se soumettait par avance.

Mais madame Diane ne parut en rien sensible à cette flatterie, et elle se mit à examiner le plafond, avec un subit intérêt, à croire qu'elle observait dans les caissons sang de bœuf, rechampis d'or, des dispositions nouvelles. Puis, se tournant vers la jeune repasseuse :

— Rose, débarrasse un peu la place et donne de quoi écrire !... Je regrette !... mon domestique est au complet... Apporte un tabouret... Je croyais vous l'avoir dit. Asseyez-vous ici, et tracez quelques mots, que je juge de votre écriture.

Sans autre cérémonie, Blancador se mit à son aise sur la tablette de noyer incrustée de rinceaux en ivoire, où les collets amidonnés s'amoncelaient en piles légères et instables. Mademoiselle Rose de Villecourt lui donna, non sans rougir, une écritoire de velours violet, une plume d'oie et une feuille de papier parfaitement nette. Alors il écrivit en lettres à peu près d'un pouce cette phrase : « *Ah ! madame, que je suis dolent à l'idée de vous quitter, quand je vous ai à peine entrevue ! Et je mourrai, bien sûr, du mal que je prends à sentir que vous ne voulez pas m'agréer comme votre très humble valet.* »

Et, mordillant sa plume, il attendit le bon résultat de cette déclaration, en considérant discrètement la jeune fille qui remuait son amidon dans un bol d'argent, avec une cuiller de buis. Elle avait la mine douce et éveillée, les paupières lourdes, les lèvres sanglantes et fortes, l'oreille rouge, le menton fuyant. La robe de taffetas noir dessinait ses formes

fluettes d'adolescente élégante et fine. Et, attentive à son ouvrage, en apparence, elle ne perdait pas un mouvement de Blancador ; la manière même dont Rose attisait le feu du petit fourneau placé sur un basset, tout près de la table, indiquait tout l'intérêt qu'elle portait à ce nouveau venu.

« Avec toi, songeait Horace, ce serait encore plus facile ! C'est sur toi que je veux passer mon dépit. »

Et, tout en surveillant une glace qui aurait pu le dénoncer, il glissa lestement son pied entre l'escabeau et une corbeille à linge, et frôla celui de la fillette, qui ne se retira pas.

Debout derrière Blancador, madame de Formansin prit le papier, et dit, d'un ton indifférent :

— Je crois que vous ferez peut-être l'affaire, si vous voulez vous contenter de dix écus par mois... C'est là, du moins, ce que m'a laissé entendre M. de Corpoy.

Blancador, à entendre ce nom, tressaillit légèrement : « J'avais bien deviné, pensait-il, mais j'ai mieux à tenter ici. Ne nous rebutons pas ! »

Et, sans s'offusquer de l'attitude insolente de Diane qui venait de se rasseoir, il exprima toute la satisfaction qu'il éprouvait :

— J'ai l'honneur de vous remercier, madame, et je suis confus de vos bontés. Tout ce qui me vient de vous m'est trop précieux pour que je m'arrête à quelques écus, et je serais parfaitement content, si...

Mais le reste de sa phrase fut perdu, tant une âpre contestation s'éleva entre les deux petites chiennes. Car madame de Formansin, ayant froissé en une boulette l'autographe de M. le baron de Blancador, l'avait jeté dans un coin où Mite s'était précipitée pour s'en repaître, au désespoir violent de Folle arrivée trop tard pour profiter de ce papier. Avec des jappements féroces, l'irascible Folle se réfugia dans la robe de sa maîtresse, pendant que la victorieuse Mite déchiquetait la pelote avec de sourds grondements.

Madame de Formansin s'était levée :

— C'est bien, dit-elle. Vous pouvez vous retirer... Attendez, cependant, et rasseyez-vous ! J'y pense... Comme je ne vous reverrai sans doute pas...

La figure de Blancador exprima alors un tel désappoin-

tement que Diane, qui l'observait sous ses paupières demi-closes, ne put s'empêcher de sourire.

« La glace se fond, songeait Blancador. Ayons patience ! Avant peu, cette fausse béguine sera plus chaude que braise. »

Et il soupira, se tira la moustache, mit même un doigt de son gant sur son œil, simula une grave et intime émotion.

Mais Diane reprit, considérant obstinément les ajustages du parquet en point de Hongrie :

— Je vous ferai donner toutes les instructions par Clairin. En quelques jours, il vous mettra au courant du service des grandes maisons nobles. Mais il faut que je vous dise ce qu'est M. de Corpoy, comment il vit, et aussi les raisons...

Elle s'arrêta, hésitante.

Blancador crut, comme s'il était à la paume, devoir saisir la balle au premier bond : « Si Madame avait des instructions secrètes à lui donner, il les recevrait, en toute discrétion, seul à seule... »

— Il n'est pas besoin de cela — déclara Diane d'un accent plus ferme, car l'indiscrète tentative d'Horace la ramena, d'un temps, à sa réserve froide et hautaine. — Ce que j'attends de vous, c'est un dévouement assez grand pour...

— Ah ! madame ! — gémit-il, quittant ses moustaches pour mettre la main sur son cœur, et se levant du même coup, — mon honneur, ma vie sont à vous !... Si je...

— Il suffit ! Je veux, en retour des avantages que je vous ferai assurer chez M. de Corpoy, que vous remplissiez, à l'occasion, quelque mission délicate et qu'il ne devra point connaître... Je vous en indiquerai l'objet... Allez ! Cette fois, vous pouvez vous retirer. Vous partirez pour le château de La Combe d'ici une dizaine de jours ; si j'avais, par grand hasard, quelque chose d'important à vous commander, vous recevrez directement mes ordres.

Et, tournant le dos à Blancador, qui sortit à reculons en multipliant les courbettes et en s'inclinant devant la queue de drap gris qui mesurait bien deux aunes, madame de Formansin entra dans la petite salle. Mais ses chiennes ne voulurent pas demeurer en reste de politesse avec le jeune homme. Elles se précipitèrent sur lui, menaçant ses jambes et ses escarpins

de velours à taillades, et faillirent s'étrangler de rage en voyant qu'il refermait vivement la porte pour échapper à leur conduite empressée.

— Madame, — disait la jolie Rose de Villecourt, tout en soufflant adroitement dans les tuyaux d'une manchette en entonnoir, — n'est-il pas vrai que ce jeune homme est de belle mine, et qu'il ressemble à M. de Travers, en mieux?

— Occupe-toi de ton empois, Rose! — répondit sèchement Diane; — ce n'est pas aux péronnelles de quatorze ans qu'il convient de bavarder sur la tournure des hommes. En tout cas, ce petit domestique ne me paraît en rien digne de remarque, si peu que je l'aie regardé.

Rose, d'un air boudeur, courba sur le fer chaud son front poli et bombé, où les cheveux fauves, roulés en épaisse couronne, éclairaient de leurs reflets chauds et roussâtres son teint rosé et mat. Et ses yeux, larges, limpides, à fleur de tête, laissaient couler, sous les cils, un feu qui paraissait liquide.

— Tu es bien éveillée, ce matin! continua Diane. Tu ferais mieux de veiller sur ta gomme qui prend, et sur ta fleur d'amidon qui s'y noie... Le Broc, montre-lui donc comment préparer son empois.

— Elle est bien sévère, à cette heure, — murmura la demoiselle d'atour, en appliquant son nez retroussé, à ailes battantes, sur le linon froncé en plis d'orgues. — Mais, je crois qu'elle a rougi sous le regard de celui-là qu'elle appelle un « petit domestique »; n'est-ce pas, Jeannine?

La belle servante jeta un coup d'œil vers le cabinet : la porte en était fermée. Elle fit alors une moue où ses lèvres sensuelles écartées dégagèrent ses dents brillantes, ses gencives fraîches, et soupira en riant, tandis que Rose embrassait le cou blanc et plein, découvert par le fichu très ébrasé, et ceint d'un tour en velours noir où pendaient une médaille et une croix :

— Bien sûr, mademoiselle, ce petit-là a quelque chose pour embobeliner le monde. Il me semble que s'il me demandait ma chemise...

— Tu t'empresserais de la quitter, coquine, et aussi de lui offrir ta vertu! conclut la jeune Rose. Eh bien! ma grosse fille, cela te pend au nez, si je puis dire. Il te la demandera,

j'en jurerais les reliques de saint Symphorien! Si tu avais vu la manière dont il t'a considérée, un moment...

— Et vous, mademoiselle. quand il a cherché votre pied sous la table!...

— Jeannine, tu n'as rien vu, rien du tout! Dis-le, et tout de suite, ou je vais te bailler un bon soufflet!...

Madame de Formansin, rentrant dans sa chambre, interrompit leurs discours. Les deux filles se taisaient, maintenant, attachées à leur ouvrage. Et Rose exagérait sa mine humble et contrite; elle trouva des larmes, dont une tomba sur la ruche d'une passe à bonnet, y roula comme une perle liquide, et disparut dans le bol à amidon. Diane dut consoler la désolée, et l'embrasser pour sécher ses pleurs. Et peut-être mit-elle, sur la figure fraîche de la demoiselle d'atour, des baisers qui s'adressaient au Blancador, alors occupé à descendre l'escalier principal dont les degrés de pierre polie réfléchissaient ses semelles à petit bout carré.

« En serais-je pour mes frais? — se demandait-il, le nez baissé, en tourmentant sa moustache. — Ou bien ai-je produit sur elle la bonne et utile impression? La manière dont elle m'a reçu, les précautions dont elle s'est entourée, indiquent, sans doute, une appréhension non feinte... »

Il s'arrêta, songeur : « Si c'était là, cependant, son allure naturelle? Si son dédain et son air distrait n'avaient rien d'emprunté?... Mais non, cela n'est pas possible! Elle avait l'air gêné comme si, sous ses lourds vêtements, je l'eusse aperçue à chaque mouvement qu'elle faisait...

» Elle a peur, c'est clair! conclut-il. Le tout est de la surprendre à la bonne heure, de gagner du temps, de ne pas quitter cette maison! »

Et il reprit sa marche, dans le vestibule, souriant aux nymphes de marbre nues qui portaient des torchères au pied des degrés, escomptant déjà son heureux succès.

« C'est affaire de jours! Et puis, après tout, si je ne réussis pas au gré de mes souhaits, si, par impossible, elle reste assez maîtresse de ses sens pour se refuser, j'en tirerai toujours quelque chose, elle me protégera, me patronnera dans le monde. En tant que femme, elle n'est pas mieux que beaucoup... Et il n'en manque pas, bon Dieu! Le tout est de ne pas

rester sur un échec, parce que cela abat le courage. Mais j'en ai vu d'autres... Et, quand le diable y serait, dans le château de Corpoy il ne doit pas manquer de dames riches auprès de qui je pourrai me faire valoir, — fussent-elles moins fraîches que cette grande cavale aux crins d'or qui dissimule, bien sûr, quelque imperfection sous ses lourdes robes!... En tout cas, j'avais bien deviné, et je suis d'une perspicacité qui passe de beaucoup l'ordinaire. Il s'agissait bien du service de Corpoy. Une fois dans cette huguenotière, je deviens, pour Séligny, la pierre angulaire, le principe fondamental, la source de tout bien. Et j'y trouverai encore mon intérêt, car tout me pousse à croire que, suivant la règle, je recevrai des deux mains... »

— Ah!... Excusez, monsieur!

Et M. de Blancador, heurté assez violemment, alla donner contre une colonne, ce qui le fit sortir de sa rêverie. Celui qui venait de le bousculer passa, sans même lui demander pardon, et Horace put reconnaître M. de la Haussaye, à sa belle taille, à sa tournure aisée et vaine, à sa mise d'une somptuosité affectée. Encore qu'on fût dans la matinée, le jeune seigneur était couvert de drap d'or et d'écarlate, son épée était dans un fourreau de velours singe mourant comme le tricot en soie de ses bas de chausses, une aigrette blanche duvetée surmontait son bonnet à la piémontaise. Son manteau à l'italienne dressait un collet d'un pied de haut qui cachait sa tête, dont on devinait toutefois les immenses moustaches brunes, à la polonaise, qui dépassaient de deux pouces chaque côté de son visage.

« Ce bravache a mauvais air, se dit Blancador, et je ne me plaindrai pas d'en avoir été heurté, car il a l'œil torve et son attitude est audacieuse et choquante. Au reste, je ne suis pas venu ici pour ramasser des querelles d'Allemand, mais pour y manœuvrer à mon avantage. Et j'ai sagement agi en m'excusant tout d'abord. »

Il s'en fut donc, sans s'arrêter, ni surtout se retourner, pour ne pas voir l'expression outrageante avec laquelle M. de la Haussaye, une fois sur l'escalier, le toisait. M. de Blancador fit même semblant de ne pas entendre quelques paroles malsonnantes dont ce jeune homme altier accompagna ses

gestes méprisants : « Triple sot... Pied plat... Qu'est-ce qu'il vient chercher, à rôder par ici?... Je t'apprendrai!... » Et autres formules de politesse dont Horace se tint pour gratifié une bonne fois sans se tenir pour obligé à en rendre la monnaie. Car il était tenu par de plus graves préoccupations.

« Dédaignons ces bagatelles. Le rôle de favori comporte nécessairement des sacrifices. Laissons ce glorieux fouler de son pied, magnifiquement chaussé d'escarpins à créneaux, l'escalier de cet appartement dont j'aurai la clef tôt ou tard... L'empire de dame Vénus n'est pas aux violents... »

Et Blancador s'en fut prier M. Clairin Fabas de le préparer aux fonctions domestiques, encore mal définies, qu'il aurait à remplir chez M. de Corpoy, et de ne rien lui cacher des mystères du cérémonial.

— Ah! mon ami! — dit ce gros homme, qui ressemblait à un sac de farine pris dans un pourpoint de velours noir, relié, par grand renfort d'aiguillettes, à des chausses de coupe portugaise, — mon jeune ami! Prenons un peu de vin épicé, tant la matinée est fraîche. Et considérez-moi comme le guide le plus sûr qui soit dans les questions d'étiquette. Jamais... hum!... on ne m'a vu... Si, du reste... Enfin... je me suis jamais trompé. Quand j'étais maître d'hôtel chez M. l'amiral de Joyeuse... Dieu ait son âme!... Et j'ai été bien aise de trouver ici votre valet qui fut, de mon temps, à son service. C'est vous dire...

Et, soufflant, buvant, se levant, s'asseyant sans cesse, M. Clairin Fabas allait de l'office aux buffets de l'antichambre, passait dans la salle à manger, se plaignant d'une oppression singulière et tenace, et distribuait l'argenterie :

— Je vous disais donc?... Ah! oui... C'était un seigneur unique!... Écoutez bien! Car vous ne trouverez jamais quelqu'un de mieux au fait... Entendez bien! Ce que j'en dis... Voilà! Un peu de vin épicé, encore?

Ainsi M. Fabas prodiguait ses enseignements et le vin du château. Après celui où M. de Joyeuse avait donné tant de repas, — et M. Fabas ne s'expliquait pas autrement, — Bellepeyre était, évidemment, le principal. Et il confia à Blancador que cette maison avait été bâtie par Androuet Ducerceau, que la pierre de liais était assemblée à parpaings et à boutisses, avec

bossages bouchardés, à pointes de diamants, et que c'était là un bel ouvrage. Les seuls plombs avaient coûté dix mille écus d'or, les épis de la toiture cinq mille, et la dorure d'iceux deux mille. Il s'en fallait de beaucoup que La Combe-Corpoy en possédât de pareils.

— Entre nous, mon jeune ami, cette demeure de La Combe n'est pas à comparer avec la nôtre. Vous y trouverez un certain luxe apparent, mais aucun agrément d'art. Je puis vous en parler... Entre nous... Du reste... et je vous l'ai déjà dit...

Mais comme M. Clairin Fabas avait le souffle court et que la première de ses vertus morales — bien inférieures à sa capacité physique — était celle du divertissement, il ne pouvait jamais, ou très rarement, mener à bien une phrase entière. M. de Blancador demeurait donc toujours en suspens. Il apprit cependant que le château de La Combe-Corpoy avait été bâti par Jean de Lorme d'après les plans primitifs d'un certain M. Serlio, « dont, à l'époque, on avait dit quelque bien ».

— Mais ce domaine ne me plaît pas... Comme je vous le dis... On y cuit en été... hé!... Et on y gèle en hiver... Voilà !...

Cette appréciation, que M. Clairin, par grand hasard, réussit à porter d'un trait, n'alla pas sans beaucoup d'autres, incomplètes et vagues. Il critiquait l'absence de statues et de tableaux. Depuis que les ministres protestants s'étaient abattus là, toutes choses plaisantes, comme les déesses de marbre montrant gentiment leur gorge et leurs cuisses, avaient été détruites ou reléguées dans des resserres. Les jeux, les grâces et les ris s'étaient enfuis : on ne donnait même plus le bal à la fête de la châtelaine.

— C'est mourant, mon ami, — gémit le maître d'hôtel, — absolument mourant! Quand madame s'y rend, je ne l'accompagne qu'à regret. Au reste, vous ne devez pas désirer mieux. Car vous autres huguenots...

Sans se croire obligé à renseigner M. Clairin Fabas sur sa particulière religion, M. de Blancador salua et continua d'écouter, et aussi d'interroger, à l'occasion. Et, par des questions posées à propos, et comme au hasard, il en vint à

connaître les êtres de Bellepeyre mieux encore que ceux de Corpoy. Il apprit notamment que la chambrière Jeannine Le Broc, dont les joues étaient si roses, appartenait à madame Hulline de Corpoy, qui l'avait confiée à madame de Formansin pour la dresser au service d'habilleuse. Il apprit aussi que l'on attendait, à Bellepeyre, la très prochaine arrivée de madame Marguerite de Trois-Mares, veuve du fameux traitant, récemment retourné à Dieu. Il apprit encore que la dame de Formansin se promenait, presque chaque jour, dans un carré de ses jardins, situé entre la pièce d'eau, dite de Neptune, et les premiers arbres du parc. Il apprit enfin qu'elle aimait à y être seule et que, pour s'y rendre, elle passait, vers deux heures de l'après-dîner, par la galerie des Dieux, qui débouchait sur le perron de l'Est.

MAURICE MAINDRON

(A suivre.)

SCIENCE ET MŒURS

LA VILLE

On raconte qu'un patient amateur photographia la croissance d'une plante à de très courts intervalles, puis déroula dans un cinématographe la chaîne de ces épreuves. Il vit alors la pousse, d'un mouvement continu, grandir, bourgeonner, s'habiller de verdure et se parer de fleurs, accomplir toute son existence en moins de temps encore que la rose du poète. Cet ingénieux raccourci rendait sensible la marche de cette croissance dont le regard ne saisit ordinairement que les étapes.

Par un stratagème analogue, un des palais de l'Exposition donne la sensation vivante de la métamorphose d'une ville. Les organes de la cité sont représentés à des états successifs si fréquents, si pressés, qu'ils semblent se développer d'un mouvement continu. Et quelle variété dans les moyens de comparaison ! Des photographies, servies en album, en stéréoscope, en cadres fixes ou mobiles ; des plans clairs et vastes comme des fresques ; des coupes indiscrètes de maisons ; des graphiques, zig-zags d'éclairs sur l'averse drue des ordonnées ; des échelles teintées de rouge, comme des colonnes de thermomètre ; des statistiques illustrées ; des dioramas ; des pyramides aux degrés d'or, élevées à la gloire des budgets ; de précieux et menus plans en relief ; des installations en

vraie grandeur d'hydraulique et d'éclairage, de laboratoires de salles d'hôpital ; de modestes travaux d'écoles et d'orgueilleux musées de souvenirs.

C'est le palais de la Ville de Paris. Une heure suffit à parcourir l'histoire de la cité pendant ce siècle. Ainsi ramassé, ce défilé prend bien l'éloquente allure de la vie. Le visiteur n'assiste point aux débuts de la ville ; mais la transformation est si rapide et si complète, qu'il éprouve le sentiment très net de saluer une véritable renaissance. Ainsi, l'histoire séculaire de Paris palpite au cœur même de l'Exposition. L'immense musée du labeur humain en paraît alors le commentaire, la grande marge illustrée, où figurent tous les agents de cette prodigieuse métamorphose. Tandis qu'au delà encore, la ville se dresse, comme le monument d'un tel effort.

Examiné à courte distance, presque à la loupe, cet alerte défilé révèle des signes matériels qui trahissent tour à tour, sur la face de la cité, ses transformations organiques.

D'abord, c'est la vapeur, qui domine de son panache blanc le champ de bataille pacifique. Pour s'imposer en souveraine, elle doit assiéger aussi sa bonne ville, s'emparer de la banlieue et pénétrer dans les faubourgs. Les usines naissent ; la poussière de houille et de fer dépolit en tons orageux leur ciel de vitres, dont les poulies de transmission sont les astres tournoyants. A la même heure, en effet, le charbon sort des forêts profondes écrasées sous le sol ; prisonnier libéré qui détend ses muscles avec un grand soupir, il dépense en libre travail, dans les cylindres qui fusent et s'étirent, l'énorme oppression de la terre et des siècles. Les machines s'emparent des gestes humains. Les unes sont de durs outils emmanchés à des bras infatigables ; elles pilonnent, forgent, cisaillent, étirent, emboutissent, rivent, percent, taraudent, tournent, rabotent, alèsent, liment, polissent. D'autres sont des métiers où des mains invisibles guident l'aiguille, la trame et la navette. D'autres, enfin, déroulent entre leurs extrémités toute l'histoire d'une industrie ; elles avalent la matière première, la digèrent, et l'éliminent en produits achevés.

Mais certaines machines trépident d'impatience à travailler

toujours à la même place. Vainement on leur a construit dans la ville de plus nobles usines, des gares aux vastes halles, au fronton monumental. Un beau matin, elles s'en évadent, leur blanche aigrette au front, tout un monde en croupe, se ruent vers le libre espace et disparaissent à l'horizon.

L'esprit alors s'effare devant cette marche rapide que guident et surveillent seuls de rustiques signaux. L'onde magnétique secourt son angoisse. La pensée se précipite, aussi vite qu'elle est née, dans le fil conducteur, accompagne le train, le devance, l'annonce, le couvre.

Cependant, la ville entend s'approprier aussi ces avantages merveilleux qui lui échappent. Elle veut également des messagers rapides pour ses habitants, et d'autres, plus prompts encore, pour les signes de leur pensée. Mais elle n'est pas, comme la campagne, sillonnée de panaches blancs, rayée de fils aux courbes douces ; la coquetterie lui vient avec le bien-être. Elle enfouit tous les câbles sous la terre, et contraint ses voitures d'accumuler une invisible énergie, ou de la puiser le long d'un rail, ou de s'ensevelir elles-mêmes.

Dès lors, le sous-sol commence d'être habité. C'était, jusqu'alors, la gélatine inerte de l'être primitif. Il devient une chair organisée d'être supérieur. Son derme était pavé de rudes écailles cahoteuses. Peu à peu, le grain de sa peau se resserre, s'aplanit, acquiert une douceur veloutée, vaporisée d'eau fraîche. Mais ce coquet épiderme cache un muscle puissant. Les fils électriques lui ont donné des nerfs. D'autres incisions y greffent de nouvelles énergies. Soudain la ville, jusqu'alors obscure, connaît les papillons de gaz, les pots de feu, les globes de l'arc voltaïque, les bulles dorées, les jets d'acétylène, les cônes incandescents, à croire que, la nuit venue, le soleil reste prisonnier entre les files de maisons et derrière les volets clos [1].

Un autre réseau, plus important encore, vient habiter le sol. Des sources qui jasaient sans méfiance dans les campagnes, à vingt lieues de la ville, sont emmenées captives par

1. Années	1883 —	1885 —	1887 —	1889 —	1891 —	1893 —	1895 —	1897 —	1898 —
Unités de lumière (gaz).	42 157	43 893	44 386	45 021	45 837	46 061	48 420	49 522	56 929

les rigides aqueducs, d'un coup de razzia brutal, rassemblées aux portes de la cité, envoyées enfin dans chaque logis, où elles apportent un peu de leur fraîcheur et de leur pureté ; vite souillées en d'indicibles aventures, elles se refusent à revoir le jour, s'enfuient par les voies de la ville souterraine, s'épandent parmi des campagnes désertes et confient à la terre les traces fécondes de leur honte, avant de recouvrer leur apparence de pureté.

Pareilles à des fleurs arrosées de lumière et d'eau, toutes les maisons qui s'élèvent désormais paraissent opulentes, parce qu'elles sont mieux conçues et venues. Les baies sont vastes et ferment bien ; la cheminée tire et ne fume pas ; une logique ingénieuse préside à la distribution ; le décor mural témoigne d'une recherche neuve. L'escalier, facile et clair, se double souvent d'un ascenseur.

Ce souci d'hygiène se manifeste encore par d'autres signes. Parmi des verreries fragiles et des lunettes braquées, des hommes enregistrent les météores, comptent les bactéries de l'air, vaccinent les enfants, analysent les aliments dont se nourrit la ville, gardiens qui, dans les cristallines chambres de phares, annoncent la tempête et détournent le péril.

Mais l'hérédité, la contagion, ces deux ombres ironiques de la famille et de la société, restent d'actives pourvoyeuses de la maladie. Les temps ne sont pas encore venus où la vie humaine, constante en sa durée, imperturbable dans son évolution, se déroulera avec la belle harmonie des grands phénomènes naturels. Il faut lutter encore. Les vieux hôpitaux, où, dans un même lit, quatre misérables mêlaient leurs maux, sont remplacés par de hauts bâtiments clairs, nets, de laque blanche et de porcelaine ; les médecins, en soutane de toile bise, ont aux mains des armes neuves : ils s'efforcent de combattre l'infection par ses propres moyens, virus contre virus ; et l'antisepsie, les anesthésiants, la radioscopie, leur donnent l'audace de poursuivre les désordres jusqu'au fond de l'organisme, d'aider la nature à revenir de ses erreurs.

Certaines, pourtant, restent encore invincibles. Des palais les abritent. A flanc de coteau, dans la corbeille verte de la banlieue, au fond de parcs vénérables, s'élèvent des Versailles de fous, d'aveugles, de muets et de tuberculeux. Ces trois

grandes faiblesses, l'enfance, la maternité, la vieillesse, trouvent également asile dans cette chaîne de châteaux qui enveloppe la ville d'un geste bienfaisant.

Avec une vitesse fiévreuse d'éruption, d'autres palais surgissent encore. Les écoles où tous les petits enfants de la ville reçoivent la ration nécessaire du savoir ; celles où les adolescents apprennent la technique de leur profession ; ces instituts où des savants étudient et professent tout à la fois.

Enfin, les antiques bijoux de pierre dont s'enorgueillit la ville, églises, demeures princières et royales, s'émeuvent d'une aussi nombreuse rivalité ; ils veulent montrer leur splendeur délicate, secouent la lèpre de masures qui s'accrochait à leurs flancs, réparent l'outrage des ans et déblaient devant eux les perspectives ; certains, ouverts à tous, s'emplissent de trésors d'art, de reliques nationales, des souvenirs de ce passé qui devient plus précieux parce qu'il semble désormais s'enfuir plus vite [1].

Tant de transformations partielles ont modifié la physionomie générale de la ville. Une expression charmante peignait l'impuissance des hommes à embrasser leur cité d'un coup d'œil d'ensemble : ils déléguaient leurs pouvoirs ; ils en dessinaient des vues idéales *à vol d'oiseau*. Depuis un siècle, on peut jeter, de la nacelle d'un aérostat, ce regard qui domine la ville, la réduit aux proportions d'un plan en relief. Et, de ce poste aérien, la métamorphose prend toujours son allure de croissance sensible. D'abord la ville augmente en hauteur. Au contact des populations rurales qui se jettent sur lui, cet amas de pierres *foisonne* comme la chaux vive arrosée d'eau. Il se boursoufle. Les maisons montent à six étages. Une armature de fer hâte et soutient leur élan.

1. Années.	1800	1825	1850	1860	1865	1869	1878	1889	1899
Habitants.	547 756	816 486	1 053 262	1 696 151	1 825 274	1 851 792	1 988 806	2 447 957	2 511 626
Maisons. .	25 086	27 300	30 770	55 160	57 680	63 864	66 853	73 174	78 414
Eaux usées (en m. cubes).	7 670	13 660	80 400	99 829	169 829	170 000	309 776	433 741	628 930
Égouts (en kilomètres)	25,386	31,319	140,00	285	388	497	603	888	1 200
Terres irriguées (en hectares).	»	»	»	»	»	21,83	372,38	900,00	5 000
Mortalité (p. 1000).	33	34,2	24,5	24,3	28,1	24,7	24,6	22,1	18,3

Leurs façades ne suivent plus les méandres des ruisseaux. Elles s'alignent. Le dessin de la ville, à son tour, se modifie. Dans l'amas des vieilles maisons, s'ouvrent des rues droites, qui semblent tracées par un rayon de soleil. La lumière, en effet, les pénètre tout entières d'un seul trait. Elles se dilatent sous cette chaude influence ; plus larges, elles permettent une plus intense circulation, et, dans ces perspectives droites, la traction mécanique ose enfin s'élancer[1]. Des arbres ombragent les rives des voies spacieuses. A leur confluent naissent souvent des jardins, des oasis de verdure, et la saine respiration de tous ces feuillages donne à la ville de précieux poumons. De solides remparts veillent aux attaques et aux caprices de la rivière qui frissonne sous la caresse des *mouches* rapides, et qui se couvre de ponts, en coquette qui n'a jamais trop de bracelets.

Mais surtout, la ville augmente en étendue. Elle renverse ses murs, franchit sa ceinture de collines, absorbe sa banlieue, creuse de nouveaux fossés pour les combler encore. Autour d'elle, naissent des bourgs qui s'enflent, se parent, afin de se montrer dignes du monstre qui va les dévorer. Les villas, les cottages reculent sans cesse vers le voisinage des bois et des champs. Les forts eux-mêmes, vieux vaisseaux de ligne trop hauts sur l'horizon, sont chassés à la frange de l'énorme vague et s'enlisent, désormais invisibles, sous leur énorme poids d'acier.

La ville est devenue si vaste qu'elle possède son climat particulier. Elle modifie la nature. Son haleine se condense en un dôme invisible dont la vie organique et la température sont spéciales et dont la voûte s'embrase le soir d'une ardeur d'incendie qui trouble la nuit.

Enfin, les habitants se sont groupés suivant d'obscures lois. Le centre de la ville se vide lentement de foyers véritables ; les transactions, les échanges et les plaisirs s'y donnent rendez-vous. A la périphérie, deux pôles se dessinent. Les grandes masses ouvrières, les populations vigilantes se pressent surtout vers le levant, comme pour être plus près de l'aube ; le

1. Années.	1861 —	1870 —	1880 —	1890 —	1893 —
Nombre de voyages en voitures publiques par habitant.	55	60	85	90	105

soleil surgit d'un horizon d'industrie, disque d'or incandescent qui sort des usines laborieuses; il monte, plane sur la cité, et s'engloutit parmi les palais des quartiers de luxe, les villas des banlieues charmantes, accourus au couchant pour cueillir son opulence[1].

Ainsi grandit la ville en s'approchant de nous. Comment ses habitants ont-ils supporté une évolution si rapide? Devant un tel spectacle, la question s'impose à l'esprit. Car jamais découvertes à commotions si violentes et si profondes n'éclatèrent à de si courts intervalles. Leur genèse, étudiée dans cette vaste annexe à l'histoire de la ville que constituent les galeries de l'Exposition, renforce et précise cette impression de rapidité dans l'invention. Car elle fixe les dates où l'homme pénétra dans ces royaumes nouveaux. Le visiteur est contraint de conclure : « Jamais, avant 1770, la vapeur ne prêta son effort à l'industrie; jamais, avant 1783, un être humain ne quitta la surface de la terre; avant 1798, jamais la vaccine animale n'avait immunisé contre la contagion; jusqu'en 1800, les hommes ne s'étaient jamais éclairés que de mèches imbibées d'huile ou de graisse, et le gaz n'enflamme qu'à cette date la concurrence des lumières; avant 1802, jamais un bateau ne s'était affranchi du secours des rames ou du vent; en 1829, l'homme conquiert pour la première fois une vitesse plus grande que le galop du cheval; avant 1836, jamais les signes de la pensée ne s'étaient propagés instantanément, quelque temps qu'il fît; jamais, avant 1838, les traits du visage n'avait été fixés exactement, comme dans un miroir au reflet durable; avant 1876, jamais la parole n'avait été transportée et fixée; avant 1885, jamais un serum n'avait vaincu un mal déclaré; pour la première fois, en 1896, le regard pénètre les corps opaques... » Ainsi un siècle a groupé toutes ces découvertes pratiques. Seule, l'imprimerie a devancé leur phalange compacte. Encore convient-il de remar-

1. Années	1800	1820	1840
	—	—	—
Budgets	10 406 659 fr. 50	40 408 072 fr. 72	42 533 471 fr. 58
Années	1860	1880	1898
	—	—	—
Budgets	116 309 144 fr. 83	266 327 307 fr. 55	322 919 053 fr. 94

quer qu'elle fut longtemps plutôt un art qu'une industrie, l'occasion de beaux livres plutôt que de livres nombreux, jusqu'au jour où le machinisme lui donna toute sa puissance et toute sa portée. Mais une telle simultanéité n'est pas l'œuvre du hasard. Tout d'abord, certaines découvertes durent s'attendre les unes les autres; l'astronomie avait besoin du calcul infinitésimal; la bactériologie voulait les verres grossissants; le machinisme exigeait l'art de travailler les métaux. Puis, certaines inventions s'entraînèrent mutuellement: les transports à grande vitesse appelaient les transmissions rapides de la pensée. Ensuite l'esprit de concurrence, le succès des premiers efforts stimulèrent l'ardeur des recherches. Autant de raisons pour que cette moisson jaillît en une seule gerbe. Mais surtout il fallait que les temps fussent révolus. Et des prophètes en avaient préparé insensiblement la venue. On les voit accourir du fond des siècles; ils sont d'abord clairsemés, puis ils deviennent plus nombreux, plus serrés. Mais tous sont animés d'une même foi. Les uns découvrent les lois de l'univers et de la création; ils remettent la terre et l'homme à leur place, donnant ainsi la plus admirable leçon d'humilité vraie. Puis viennent des philosophes qui révèlent les lois de la physique, et qui laissent des écrits glorieux, tout rayonnants d'une lumière de vérité. Enfin, les derniers font un monceau des richesses acquises, élèvent une encyclopédie monumentale au savoir. Le sillon suivi par tous ces grands semeurs d'idées est jonché de martyrs, qui expièrent sur le bucher ou sur un grabat le crime d'être nés trop tôt. Mais le monde est fécondé. La moisson approche. Un grand orage la hâte encore, et les hommes en cueillent enfin la gerbe drue.

Ainsi, les conceptions purement théoriques de ces clairs génies conduisaient, d'une part, vers une ère de réalisation et, de l'autre, préparaient les esprits à l'accepter sans révolte. Les habitants de la ville, au lieu d'accueillir par le mépris ou l'indignation l'avènement de ces bienfaits, comme ils s'en fussent empressés quelques siècles plus tôt, s'y montrèrent donc en majorité favorables. Ils daignèrent en profiter rapidement, sans trop de méfiance ni de surprise. Ils les soutinrent volontiers de leur argent. Ils en témoignèrent même

de la reconnaissance. Pour s'en assurer, il suffit de reprendre l'inventaire succinct des grandes conquêtes pacifiques du siècle : tous les artisans avérés de ces découvertes, sans exception, furent honorés ; les morts ont leur statue ; les vivants sont chargés de titres et de croix.

Ce n'est pas, de la part du citadin, trop de gratitude. Car ces influences nouvelles modifièrent heureusement sa vie. D'abord, elle augmente en durée. L'abondance de l'eau, les progrès de la voirie, la surveillance exercée sur l'alimentation, les principes d'hygiène et de prophylaxie suggérés par l'exemple et les lectures, imposés par l'étroit voisinage et les règlements de police, ne sont pas étrangers à cet accroissement de longévité. En cas d'accident ou de maladie, des prompts secours, des transports rapides aux hôpitaux et aux cliniques, augmentent les chances de guérison. Et lorsque le médecin, à l'heure terrible où le destin semble hésiter entre la vie et la mort, n'a pas su faire pencher la balance vers le salut, de récentes conquêtes semblent vouloir encore que l'homme disparaisse moins complètement que jadis, laisse plus de trace de lui-même : son image fidèle, familière, souriante, reste clichée dans des portraits nombreux, comme si se matérialisait cette précieuse mémoire des yeux, qui évoque le passé derrière nos paupières closes. Et la voix elle-même, la voix insaisissable, reste gravée dans la mémoire de cire du phonographe. Il semble enfin que toutes ces énergies assemblées se développent au contact, comme des corps s'échauffent au frottement. Et les hautes maisons apparaissent comme des piles voltaïques dont les éléments, placés les uns au-dessus des autres, dégagent un fluide bienfaisant par leur simple superposition.

Si la vie du citadin s'accroît en durée, elle augmente également en *capacité*, grâce aux moyens de transport et d'expression rapides. Nombre de courses sont remplacées par un coup de doigt sur un téléphone ; les autres sont plus brèves. Aussi, dans chaque journée, reste-t-il plus de place à plus d'actes et de sensations. Servie à son tour par ces moyens prompts, cette activité prend un plus grand nombre de contacts avec le monde extérieur, augmente encore la surface

de la vie, tandis que ces inventions brusques, incessantes, ouvrent à l'esprit d'initiative de plus vastes horizons et permettent à l'intelligence de plus grandes chances de fortune.

Ainsi, l'habitant des villes occupe une existence plus saine et plus vaste. Mais cette chambre ne reste pas nue. Car les machines, avec leurs gestes vifs et doux, fabriquent assez d'objets pour ouater d'un peu de bien-être toutes ces vies. Certes, les meubles ne sont pas ciselés comme des joyaux ; les vêtements se ressemblent comme des frères ; objets nécessaires et bibelots superflus, faits à l'avance pour des tailles moyennes et des goûts moyens, se vendent pêle-mêle dans d'immenses docks. Mais, grâce à ces machines qui travaillent si vite à si bon marché, les plus humbles peuvent satisfaire leur instinct naissant de coquetterie. Et de toutes ces industries qui diffusent le bien-être, l'art galvanique reste le symbole charmant, qui habille des objets en métal grossier d'une fine robe d'or ou d'argent, leur donne l'apparence de luxe.

D'autres conquêtes nouvelles concourent encore à emplir l'existence du citadin d'un plus grand nombre de sensations agréables. Pour lui, les procédés d'industrie ont fait alliance avec l'art pur. Des gravures, des photographies parfaites, messagères de grâce, colportent partout la beauté des sites et des chefs-d'œuvre. La rue s'enjolive ; les murs d'affiches valent une galerie de peinture. La concurrence encadre tous les éventaires d'une décoration opulente. A son insu, le goût du passant s'affine. A peu de frais, il peut assister à des spectacles parfaits, où le sens de vérité, pénétrant jusque sur le théâtre, amena la recherche de l'exactitude dans les décors et les costumes. Les musées le saturent pleinement de ces mêmes sensations. Il foule des palais tout retentissants du passé. De salle en salle, parmi des trésors d'art, il marche à travers l'histoire. Ainsi il remonte jusqu'aux civilisations anciennes, jusqu'aux premières traces de l'homme sur la terre, dont la curiosité ne date encore que de ce siècle.

Enfin, la feuille imprimée tend, surtout, à augmenter cette *densité* de la vie. Dans la rue, les cafés, les voitures publipues, les logis, elles voltigent partout, les feuilles légères, apportant le mensonge et la vérité, le talent et la sottise, le cordial et le poison, l'esprit et la stupidité, des portraits dou-

teux et des croquis hâtifs, une bande de roman écrasée sous des colonnes de réalité, l'information prise dans la toile du réseau télégraphique, les faits divers taillés à coups de couteau en pleine misère humaine, une dernière heure toute trépidante encore de la dernière vibration du câble. Le citadin accueille toutes ces nouvelles. Son esprit s'élargit comme un estuaire ; les navires de tous pavillons y pénètrent, cuirassés belliqueux, trois-mâts commerçants, yachts de fantaisie, pêcheurs misérables et louches felouques de contrebande. Mais qu'importe : le port s'ouvre sur le vaste horizon. Évidemment ces phrases outrancières, violentes, d'une exubérance de troupeau qui vient de rompre la barrière, le déconcertent encore. Il voile sa surprise sous une armure de scepticisme souvent ironique. Mais cette indifférence dégagée n'est qu'apparente. Ces feuilles qui tournoient à tous les vents d'une allure si folle ne font, en réalité, que ventiler, qu'éveiller son jugement. Il éprouve, par devers lui, le besoin d'une opinion personnelle sur toutes les questions qu'il voit débattre en de grossiers pugilats d'écoliers. Et cela est si vrai, que quand un souffle un peu sérieux, passant sur la ville, vient émouvoir cette cervelle calme, limpide, où rien ne se dessine, ne flotte, elle se prend aussitôt en une masse cristalline, dure, précise d'arêtes, hérissée de pointes hostiles.

Cette vie nouvelle, où se pressent les idées, les sensations, les connaissances, est évidemment plus pleine et plus lourde. L'homme devient conscient de ce poids. Mais il s'en enorgueillit comme de porter un être cher dans ses bras. Car il aime cette vie. S'il n'ose pas s'en vanter, c'est sans doute qu'il traverse une phase où l'impassibilité est de mode. Car il y a des époques sensibles, d'autres romantiques, d'autres ironiques ; et sont-elles décrétées par autre chose qu'une mode, une façon de porter le cœur ouvert ou fermé ? Mais il aime cette vie nouvelle. Ne s'efforce-t-il pas de se l'attacher par mille liens, de longuement l'étreindre, de l'enjoliver, de la parer, de la nourrir d'une chère généreuse ? Il l'accepte consciemment pour compagne. Et, par cette alliance même, elle lui paraît plus digne et plus noble. Parce qu'il la contemple avec des yeux nouveaux, il commence d'apercevoir sa physionomie véritable. Il entrevoit qu'il existe un devoir pri-

mordial envers soi-même, relégué dans l'ombre par d'hypocrites morales, et dont les énergies nouvelles lui permettent l'accomplissement : vivre sa vie.

Est-ce à dire qu'il devient un intelligent égoïste? Un regard sur l'histoire de la foule citadine, pendant que se développaient les influences récentes, va répondre à la question.

Extérieurement, telle qu'elle apparaît dans les eaux-fortes et les photographies, dans toutes les vues successives de la ville, elle tend surtout à s'uniformiser. C'est le seul indice que trahissent ces tableaux. Un détail presque trivial souligne cette émancipation. La façon de porter la barbe constitue au début un signe de caste. Puis, peu à peu, une aimable liberté succède à ces étranges modes, que deux ou trois corporations continuent seules de respecter. La tenue, à son tour, se modifie. Les jours de fête, lorsque toute la ville est dehors, et qu'elle coule comme une rivière entre les quais profonds des maisons ou les bords ombragés des promenades, la ressemblance de tous les costumes entre eux devient frappante. Ils paraissent taillés sur le même modèle par des mains plus ou moins habiles dans des étoffes sombres, inégalement riches. Et cette différence de coupe et de finesse, l'aisance de ceux qui le portent tous les jours et le malaise de ceux qui ne l'arborent que le dimanche, établissent seuls des nuances entre les promeneurs. Les transports en commun tendent à mélanger, à malaxer tous les éléments de cette foule. Enfin, les jours de loisir, elle se répand tout entière, sur le rail et la route, vers un horizon qui va sans cesse s'élargissant.

Mais l'histoire invisible de cette foule est écrite également dans le palais du bord de la Seine. Elle est tracée en traits singuliers, dont les oscillations montent comme des paraphes d'ambitieux. Ce sont les graphiques, semblables à des processions où les années, au ras de l'horizon, portent des chiffres en bannière. Et tandis que défile ce long cortège, on les nomme au passage. D'abord les œuvres patronales : les participations aux bénéfices, les institutions de prévoyance et de retraite, les primes en cas d'accidents, l'assistance médicale, les habitations, les écoles, les récréations et les cercles ouvriers. Puis viennent les associations libres : les coopératives

de production, de consommation et de crédit; les syndicats professionnels; les sociétés mutuelles d'assurances, de secours et d'épargne. Enfin le long cortège de l'assistance publique avec ses asiles, ses crèches, ses dispensaires, où les institutions d'État sont encadrées par la foule innombrable des œuvres privées. Et la plupart de ces processions ne sont pas très âgées. Les plus anciennes datent du siècle. Les plus jeunes n'ont pas dix ans. Les plus vieilles années, celles qui viennent en queue de chaque corporation, portent au-dessus de leur tête de modestes chiffres; mais les plus jeunes affichent très haut des nombres énormes, qui proclament leur état florissant. Cet immense cortège d'assistance et de mutualité se développe et s'achemine vers le nouveau siècle dans un grand élan de prospérité. Loin de devenir plus égoïste, dans plus de bien-être, l'homme, au contraire, a donc entrevu que, pour améliorer son propre sort, le mieux est d'améliorer le sort commun.

Les découvertes récentes peuvent revendiquer leur part d'influence dans cette marche vers un généreux avenir. Grâce à leurs puissants moyens de vulgarisation, elles ont diffusé dans la foule les idées d'une élite et les exemples d'heureuses initiatives; par leur facilité de production, elles ont laissé entrevoir la possibilité du confort pour tous; elles ont surtout, par une circulation, un frottement intenses entre tous les atomes de l'organisme, préparé ces affinités et ces groupements.

Ce même esprit de recherche, de rigueur, d'audace et de vérité, qui animait les grands astronomes du XVIe siècle, les physiciens du XVIIIe et les récents inventeurs, reste encore le principe invisible, le ferment actif, dont la présence décide et détermine cette évolution dans les mœurs de la ville.

Aux hommes, rendus plus conscients d'eux-mêmes par ses propres moyens, il impose sa tournure presque mathématique, son instinct de comparaison, son goût de problème. Ainsi les conduit-il à remettre en question les institutions acceptées, à replacer face à face les éléments sociaux, à établir sur des bases neuves les rapports d'être à être.

Car quelques traits seulement de cette évolution sont inscrits sur les murailles des palais de l'Exposition. Les autres,

en pleine transformation, ne sont pas prêts encore à se laisser silhouetter par l'histoire graphique. Ce n'est pas seulement du riche et du pauvre, de l'ouvrier et du patron, que cet esprit scientifique pose pour ainsi dire l'équation ; mais encore de l'homme et de la femme, de l'épouse et époux, du père et de l'enfant, du soldat et de l'officier, du juge et du prévenu.

La transformation matérielle de la ville donnait l'impression d'un foisonnement, d'une véritable effervescence chimique ; celle de ses mœurs évoque une profonde crise organique où l'idée, chair généreuse et jeune, frémit, tressaille, ondule, se gonfle, autour de l'ossature durcie des usages et des lois, qui l'entrave dans son bel et douloureux effort de gésine.

MICHEL CORDAY

LES
SPORTS & JEUX D'EXERCICE
DANS L'ANCIENNE FRANCE[1]

XIII

La Renaissance, qui agit si puissamment sur les lettres, les arts, les mœurs, la pensée en France eut, sur les jeux aussi, une influence décisive. Tout se tient, et l'on ne saurait introduire dans l'esprit humain une idée sans que tout l'être humain s'en ressente. Des idées nouvelles se répandent au XVIe siècle, et aussitôt sont transformés l'architecture des châteaux et des cathédrales, le style des peintres et des sculpteurs, les méthodes d'investigation, la forme des odes et des tragédies, et la destinée des exercices physiques.

Un des phénomènes dominants fut la part inaccoutumée assignée dès lors à la raison : on s'intéresse aux mobiles, aux causes et aux fins ; on se prend d'admiration pour les Anciens et pour leur sagesse ; on se pénètre de leur philosophie ; on copie leurs littératures, on imite leurs styles d'art, leurs théâtres, leurs goûts, leurs mœurs. On est passionné d'idées générales et de théories ; on veut savoir le pourquoi de toute chose et assigner un objet raisonnable à toute action, de la plus grave à la plus futile, qu'il s'agisse du problème de la vie ou d'un jeu d'enfant. Nous faisons ceci : pourquoi? Nous pensons cela : pourquoi? Et de cette curiosité avivée résultent, soit pour le bien, soit pour le mal, les sectes et religions

1. Voir la *Revue* du 15 mai, 1er juin, 1er et 15 juillet.

nouvelles, les découvertes scientifiques, les règles nouvelles de vie.

Période troublée: les idées, comme les êtres, sont enfantées dans la douleur; comme les êtres, elles ne meurent pas sans résistance, elles luttent pour la vie. Jamais on ne vit tant de guerres à la fois et tant de déchirements; et sans parler des plus hauts problèmes, pour ce qui est de notre sujet spécial, on observe, comme en tout le reste, les plus merveilleux contrastes : l'introduction dans les exercices physiques d'idées de méthode et d'utilité raisonnée et médicale, pendant que le développement de la personnalité, fruit du moyen âge, se manifeste avec un éclat aussi contraire que possible à toute méthode, et contribue à accroître le trouble de l'époque en même temps que son intérêt saisissant pour la postérité.

On régularise les exercices physiques et on les raisonne. Plus de tournois désordonnés; les joutes, qui vont aussi disparaître, sont dotées de règles plus précises que jamais. La faveur passe de la longue paume à la courte paume, avec ses murailles, ses effets réflexes, comptés et calculés, son champ circonscrit. Quantité de jeux de moindre importance, après le tournoi et la paume elle-même, s'atténuent à leur tour; ils s'apprivoisent, pour ainsi dire, comme des chiens de chasse qui deviendraient chiens d'appartement. On en invente des variétés sur tables, qu'on peut jouer à couvert, chez soi: car on commence à vivre davantage dans les maisons : résultat de l'instruction qui se répand, des livres qu'on imprime, du goût de la conversation qui commence. Et les demeures plus gaies et plus claires, avec leurs grandes fenêtres carrées et leurs murs moins épais, entourées de jardins et non plus de fossés, deviennent, comme il convient, plus habitables. C'est le moment où le vieux donjon féodal, le « château sourcilleux, hautement emmuré », perd de son prestige; où l'on plaint, au lieu d'envier, le possesseur de ces forteresses maintenant mal entretenues :

> Il est toujours en peur qu'une pierre ou chevron
> Tombe dessus son chef, sortant de sa maison,
> Et l'eau de ses fossés, toujours verte et relente,
> De mainte maladie est la cause apparente[1].

1. Claude Binet, *Les Plaisirs de la Vie rustique*, 1583.

C'est le moment aussi où le billard de terre se transforme en billard sur pieds et où l'on organise sur tables des jeux analogues aux jeux de crosse et au jeu de cricket[1].

On se préoccupe, en même temps, à un degré inconnu jusque-là, de l'utilité des divers exercices, des motifs que l'homme peut avoir de les cultiver, du bien qu'ils peuvent faire au corps et même à l'âme, et des exemples et précédents laissés par les Anciens. Au lieu de demander des règles pour le jeu de ballon à nos voisins (qui eussent été assez embarrassés d'en donner), on en demandait à la Rome antique, source de toute sagesse. Tel était le prestige de la Ville ; il suffisait de pouvoir alléguer son exemple pour qu'on n'eût à craindre aucune opposition ; c'était l'argument sans réplique : les Romains jouaient ainsi, jouons de même, nous ne saurions mieux faire. Et l'ouvrage de l'Italien Mercurialis, où étaient doctement étudiés les exercices des Anciens, était lu dans toute l'Europe, devenant le bréviaire de l'homme actif et dispos.

Le livre, orné de nombreuses planches et dédié à l'empereur Maximilien II[2], constamment réimprimé, traitait de tout ce qui concerne le corps et son maintien en excellent état, et parfait équilibre, souplesse et beauté, depuis les bains et les repas jusqu'à la gymnastique et les jeux. Il satisfaisait les esprits d'alors en donnant la raison de tout et en expliquant le sens et la vertu cachée de chaque expression technique, le plus de mots grecs possibles étant cités pour rehausser l'attrait de l'œuvre. Mercurialis consacre ainsi des études approfondies aux jeux de paume des Anciens : *De Sphæristica; De pilæ ludo secundum Latinos*; au jeu de ballon, *follis*; à l'effet de ces jeux sur la santé : *De ludorum pilæ effectibus* ; aux exercices violents, développant les muscles et préparant à la guerre : la boxe : *De pugilatu*, la lutte, la danse pyrrhique. Il justifie ses dires au moyen de planches

1. Une table de ce genre, avec les piquets, attaches ou *stumps*, les balles et la batte, figure dans les miniatures du *Livre d'Ango* (vers 1514).

2. *De Arte gymnastica Libri*, Paris, 1577 (2e édition) ; dédicace datée de Padoue 1573. Mercurialis avait d'abord pensé écrire « *in vulgus* », mais il reconnut que ce serait s'interdire toute influence et tout succès européen. Il a grand soin de spécifier qu'il peut justifier chacun de ses dires par un exemple antique : « *quod factum est a me, magna animi contentione* ».

représentant ces bas-reliefs et statues, récemment découverts et que se disputaient déjà les collectionneurs. La gymnastique proprement dite (ce qui était nouveau) et l'hygiène ne sont pas oubliées; il a des chapitres sur les haltères et la corde lisse; il traite, à part, de la marche, qu'il considère comme un exercice spécial et digne d'attention : *De ambulatione*; « walking », disent aujourd'hui ceux d'entre nous qui croient que la marche est un exercice inventé par nos voisins. Mercurialis était d'un avis différent; il affirme que la marche est « d'invention divine[1] ».

Il s'occupe de l'équitation, de la natation, de la chasse; il réfute éloquemment les partisans du repos, célèbre les mérites du « plein air », montre que maintes maladies sont guéries par le mouvement et que le saut guérit la pierre. Désireux de ne rien négliger, il examine s'il faut considérer comme un exercice véritable et salutaire de se tenir debout, de rire et de crier : *De vociferatione et risu*[2].

Sur ce dernier point et sur plusieurs autres, un maître dont la parole, moins grave, eut pourtant une grande autorité, François Rabelais, était d'accord avec Mercurialis et propageait les mêmes doctrines. L'éducation physique de Gargantua n'est pas moins soignée et caractéristique des temps nouveaux que son éducation littéraire et morale. Même importance du plein air; même soin de donner la raison des choses et d'écarter les exercices vains, sans justification suffisante, soit hygiénique, soit militaire. Gargantua sortait dans la matinée avec Ponocrates et ses compagnons pour se livrer au sport; c'est, comme on a vu, le propre mot de Rabelais : « Se desportaient ès prés et jouaient à la balle, à la paume »; au *foot-ball* d'alors : « A la grosse balle et la faisait bondir en l'air autant du pied que du poing ». Ils mettaient dans leurs exercices de la mesure, comme il convient à des gens éduqués à la romaine : « Tout leur jeu n'était qu'en liberté, car ils laissaient la partie quand leur plaisait et cessaient ordinairement lorsque suaient parmi le corps, ou étaient autrement las. Adonc étaient très bien essuyés et

1. « *Divina Providentia non ob aliud nobis pedes fabricavit.* »

2. Tout un chapitre : « *An erectum stare sit exercitatio.* »

frottés, changeaient de chemise et doucement se promenant allaient voir si le dîner était prêt... Ce pendant monsieur l'appétit venait et, par bonne opportunité, s'asseyaient à table. » Ils évitaient ainsi le surmenage physique, comme ils avaient fini par l'éviter dans les exercices littéraires qui, poussés trop loin, avaient rendu un moment le pauvre Gargantua « fou, niais, tout rêveux et rassoté ».

Dans l'après-midi, Gargantua se livrait aux jeux militaires et chevaleresques, mais assagis, ramenés aux lois de l'utilité pratique et de la raison : « Là, rompait non la lance, car c'est la plus grande rêverie du monde, dire : j'ai rompu dix lances en tournoi ou en bataille, un charpentier le ferait bien; mais louable gloire est d'une lance avoir rompu dix de ses ennemis. De sa lance donc, acérée, verte et roide, rompait un huis, enfonçait un harnais, acculait un arbre, enclavait un anneau, enlevait une selle d'armes, un haubert, un gantelet. Le tout faisait armé de pied en cap. »

Il montait à cheval sans étriers, guidait sa monture sans bride, « car telles choses servent à discipline militaire »; s'escrimait avec les diverses armes, pique, épée à deux mains, dague, « jetait le dart, la barre, la pierre... bandait ès reins les fortes arbalètes de passe, visait de l'arquebuse à l'œil, affutait le canon, tirait à la butte, au papegai » ; courait le cerf, le chevreuil, le daim, le lièvre, « luttait, courait, sautait », évitant « tous sauts inutiles et de nul bien en guerre; mais d'un saut perçait un fossé, volait sur une haie, montait six pas encontre une muraille et rampait en cette façon à une fenêtre de la hauteur d'une lance ».

Tous genres de natation lui étaient familiers : « Nageait en eau profonde, à l'endroit, à l'envers, de côté, de tout le corps, des seuls pieds, une main en l'air, en laquelle tenant un livre, transpassait toute la rivière de Seine, sans icelui mouiller »; puis plongeait d'un bateau, « la tête première, sondait le parfond, creusait les rochers, plongeait ès abimes et gouffres » ; courait, pour faire la réaction, jusqu'au sommet de la montagne prochaine, « gravait ès arbres comme un chat », fichant des poignards et poinçons dans les interstices des pierres, « montait au haut d'une maison comme un rat »; enfin, justifiant Mercurialis en son chapitre *De Vociferatione*,

« pour se exercer le thorax et poumon, criait comme tous les diables ».

Au soir, après un souper « sobre et frugal » et quelque conversation avec « gens lettrés », on allait voir la « face du ciel et la position des étoiles », on récapitulait en sa mémoire les leçons apprises et l'emploi fait du temps, et on s'endormait sur des pensées calmes et reposantes : « Si priaient Dieu le créateur en l'adorant, et ratifiant leur foi envers lui, et le glorifiant de sa bonté immense, et lui rendant grâce de tout le temps passé, se recommandaient en sa divine clémence pour tout l'avenir. Ce fait, entraient en leur repos. »

Mêmes idées chez tous les penseurs. Il faut éduquer le corps en même temps que l'âme; c'est une des notions dominantes de l'époque; on la retrouve partout : « Les jeux mêmes et les exercices, dit Montaigne, seront une bonne partie de l'étude; la course, la lutte, la musique, la chasse, le maniement des chevaux et des armes. Je veux que la bienséance extérieure, l'entregent et la disposition de la personne se façonne quand et quand l'âme. » Paroles d'autant plus remarquables que Montaigne, très endurant à cheval, était fort mal doué au point de vue de la souplesse et avait essayé en vain de se dégourdir sous la direction d'un père très habile en tous exercices : « A la danse, à la paume, à la lutte, je n'ai pu acquérir qu'une bien fort légère et vulgaire suffisance; à nager, à escrimer, à voltiger et à sauter, nulle du tout. » Il manquait même de cette éloquence, jadis si considérée, et qu'enseignaient les traités, pour parler aux chiens : « Je ne sais parler aux chiens, aux oiseaux, aux chevaux ». Mais la raison lui avait appris que l'homme complet devait réussir à ces exercices comme à ceux de l'esprit, et, loin de se donner lui-même en exemple, il souhaitait aux jeunes Français de pouvoir atteindre ce parfait équilibre vanté par les Anciens.

XIV

Les vieilles idées qui doivent disparaître font, avant de mourir, une belle défense; quelques-unes, tout en s'effaçant,

laissent une trace, comme un arbre finissant repousse par le pied et laisse un rejeton. En attendant le joug égalisateur de Richelieu et de Louis XIV, au milieu des troubles de cette époque inquiète, les fils des anciens chevaliers se montrent plus turbulents et indépendants que ne furent jamais leurs ancêtres : triomphe de l'indiscipline et de la personnalité; siècle de faits d'armes surprenants; feu d'artifice étrange, éblouissant la vue et coupé de ténèbres; guerres civiles, guerres religieuses, guerres étrangères, une nouvelle guerre de Cent ans qui recommence, à ce qu'il semble, avec les Espagnols pour ennemis remplaçant les Anglais; une France enfin si divisée que, dans la confusion des partis et le bruit des batailles, les gens d'alors ne savaient plus, à certains moments, où était la patrie.

C'est, tout comme la guerre de Cent ans, une époque de prouesses individuelles; chaque homme au cœur fier a la prétention de former un tout complet; il est sa propre patrie, il a ses propres intérêts à défendre par la parole et par l'épée, aussi acérées l'une que l'autre, sa propre gloire à maintenir, intérêts et gloire qui passent avant tous autres. L'idée de la grande patrie, qui comprend tous les Français (dont la moitié sont d'ordinaire ses ennemis et qu'il traite en mécréants), pèse souvent pour lui d'un poids fort léger. Un simple hasard, une chute de cheval, empêche Brantôme de devenir un capitaine espagnol aux rangs de nos pires adversaires. Cet esprit survivra; à l'aube du règne de Louis XIV on le retrouve encore chez Condé, qui était sa propre patrie et ne servait d'abord que Condé. Il apprit plus tard à servir la France ou tout au moins le roi de France.

Brantôme fait l'éloge du sire de Bourdeille, son père, et, si le portrait est flatté, il ne montre que mieux l'idéal de vie des gens de sa trempe. A peine « hors de page », François de Bourdeille quitte secrètement ses parents, feignant d'aller chasser. « Entendant que les Français faisaient tant de belles choses au royaume de Naples où la guerre pour lors était... sans faire bruit, partit avec un valet de chambre seulement et un laquais, et avec tous ses chiens et lévriers s'en alla jusqu'à une demie-lieue dans sa terre, toujours chassant. » Il arrive chez un paysan, fait entrer tous ses

chiens dans une grange, leur donne bien à manger, ordonne qu'on les garde jusqu'au soir et, s'il n'est pas revenu alors, qu'on les lâche; ils retourneront tout seuls à Bourdeille. En voyant revenir ainsi la meute, les vieux châtelains furent désolés et envoyèrent à la recherche du fugitif. Rejoint à Lyon, celui-ci répondit au messager : « Recommandez-moi à mon père et à ma mère et dites [à mon père] que je fais ce qu'il a fait d'autrefois, et que je m'en vais voir le monde et chercher guerre au royaume de Naples, » espérant devenir ainsi « plus honnête homme » qu'on ne peut faire à rester chez soi, conservé « dans une boîte pleine de coton comme une relique ».

Il passe donc les monts, est fort bien reçu de La Palisse et de Bayard. Chasse, équitation, escrime, guerre : il se fait remarquer de toutes manières; il est blessé à Ravenne; il franchit au galop une rivière sur une planche tremblante et va culbuter d'un coup de lance un Espagnol qui le défiait. « N'y avait cheval, tant rude fût-il et allât tant haut et incommodément qu'il pût, qui lui fît jamais perdre l'étrier. » Au camp, il se distrayait, lui et ses camarades, en pariant des doubles ducats qu'il mettait entre son pied et l'étrier; si la pièce d'or tombait pendant la voltige, elle était perdue pour le sire de Bourdeille; sinon gagnée : il en gagna ainsi plus de deux cents. Étriers gascons, il est vrai, lance gasconne, — et fils gascon pour conter l'histoire.

Avec les années, le vrai caractère de François de Bourdeille paraît : il ne s'intéresse qu'à sa propre personne, et son fils cite ce trait avec admiration, tant il était conforme à l'idéal du temps. Il y revient plusieurs fois, avec insistance, c'est un mérite de premier ordre : « Le roi Louis XII mort, que ce beau voyage du roi François se présenta de là les monts, pour la journée de Marignan; mon père y va; car ni père ni mère ne l'eût pas su retenir, *car il était tout à lui*, et ne voulait être sujet à personne du monde et ne voulut jamais avoir charge ni de capitaine, ni de lieutenant, ni d'enseigne, ni de guidon; rien de tout cela, *tant il s'aimait*, lui et sa douce liberté : ainsi que tous nous autres et surtout moi avons été de cette humeur. » On devine combien le hasard des batailles pouvait être rendu plus hasardeux par

les fantaisies de ces indépendants, et comment pouvaient se succéder les Marignan et les Pavie. François de Bourdeille devait tout naturellement se trouver à l'une comme à l'autre rencontre : « Et quand la bataille de Pavie se donna, mon père s'y trouva sans aucune charge, car il n'en voulait pas, *mais pour son plaisir*. »

On comprend qu'une société qui jugeait héroïque et admirable cette manière d'envisager la vie ait pu avoir, en même temps que des Bayard et des Gaston de Foix, des connétable de Bourbon et des Biron. On comprend aussi cette prodigieuse fureur de duels qui détruisit alors la fleur de l'aristocratie française, achevant, dans les rares intervalles de paix, ce que n'avaient pu accomplir les guerres civiles ou « les beaux voyages » de Marignan et de Pavie. L'âge des tournois est fini, mais voici la belle époque de l'escrime et des duels : « La cour est la plus étrange que vous l'ayez jamais vue », écrit en 1576 un bon juge en fait d'armes, Henri de Navarre, futur Henri IV ; « nous sommes presque toujours prêts à nous couper la gorge les uns aux autres. Nous portons dagues, jaques de mailles et bien souvent la cuirassine sous la cape... Le Roi est aussi bien menacé que moi... Je n'attends que l'heure de donner une petite bataille, car ils disent qu'ils me tueront, et je veux gagner les devants. »

La lourde épée des croisés et leur énorme lance n'étaient plus de saison : il fallait être prêt à toute heure ; être toujours léger, dispos, muni d'armes fines et sûres, cuirassé sans qu'on le vît ; la bouche souriante, mais l'œil attentif ; la main jouant avec le médaillon du collier, mais prête à saisir la dague ou l'épée. C'est le temps des rapières aiguës, redoutables par leurs pointes et leurs tranchants, des maîtres d'escrime, des bottes secrètes. Ce fut une science proprement italienne qui se répandit alors en France et que la nécessité des mœurs fit s'y acclimater, d'abord telle quelle, puis, sous Louis XIV, avec des modifications caractéristiques. Les plus anciens manuels faisant autorité étaient italiens ; par-dessus tous, au XVIe siècle, celui d'Achille Marozzo, de Bologne, « maître général de l'art des armes[1] ». On traduisit ces

1. *Opera nova de Achille Marozzo Bolognese* (première moitié du XVIe siècle) ; gravures. Marozzo enseigne le maniement de toute sorte d'armes, y compris l'im-

livres et on les imita chez nous ; on allait à Milan prendre des leçons d'armes : « J'y demeurai un mois, dit Brantôme, tant pour voir la ville qui est des plus plaisantes d'Italie, que pour apprendre à tirer des armes du grand Tappe, très bon tireur d'armes alors. »

Toutefois, cet art nouveau, avec ses secrets, ses feintes et parades, ne plaisait pas à tous, et certains parmi les plus nobles et les plus fiers répugnèrent d'abord à y recourir ; il leur semblait que ce fût déroger ; qu'il y eût une part de traîtrise dans ce jeu, et qu'il fût indigne des ancêtres. « En mon enfance, dit Montaigne, la noblesse fuyait la réputation de bien escrimer comme injurieuse et se dérobait pour l'apprendre, comme un métier de subtilité dérogeant à la vraie et naïve vertu. »

Il en fut de l'escrime ou « milice de l'épée » comme des armes à feu, honnies d'abord, mais que les plus rétifs durent bien, à la fin, se résoudre à employer[1]. Quand les rois donnèrent l'exemple, les scrupules ne furent plus de mise. Henri II, rapporte Brantôme, excellait à « tirer des armes, qu'il avait bien en main, et trop pour M. de Bouccard, son écuyer, auquel il creva l'œil... dont il lui en demanda pardon, car c'était un fort honnête et brave gentilhomme ».

> Car où est l'escrimeur qui ses armes approuche
> De toi, sans remporter au logis une touche ?

dit Ronsard, s'adressant au même Henri II. Les assauts d'armes devinrent des passe-temps élégants ; on faisait venir des tireurs habiles, en même temps que des comédiens, pour égayer une soirée à la cour. « Après dîner, écrit de Paris l'ambassadeur d'Angleterre en 1572, le duc d'Anjou fit représenter devant nous une comédie et nous montra des *eskrymeurs*. » La cour donnant le ton, les seigneurs durent suivre,

mense épée à deux mains (de hauteur d'homme) très usitée en Allemagne, en Suisse et en Italie, et dont l'arsenal de Venise contient encore un remarquable approvisionnement.

1. Un curieux scrupule de ce genre paraît encore dans les instructions de Jacques Ier d'Angleterre à son fils, en matière de sport : il lui interdit la chasse *à tir* comme étant une sorte de félonie contre les animaux, « a theevish forme of hunting. » (*Basilicon Doron.*)

et les paysans, comme d'ordinaire, imitèrent de loin les seigneurs. Dans ses *Propos rustiques*, Noël du Fail expose comment « maître Pierre, prié par les anciens qu'il fît quelque honnêteté de son épée, commença à montrer certains points d'escrime et *tous mortels*, disant : ce faux montant est dangereux avec une soudaine démarche à côté, ou bien, en entrant d'un estoc volant, ou si vous voulez d'une basse taille, car jamais fendant ou revers ne vous saurait toucher, car vous êtes toujours couvert. Voilà un coup de quoi on ne donne rémission... » Il parle, il s'essouffle ; tout le village est dans l'admiration. « Maître Pierre étant au bout de son savoir cessa son jeu. » (1547.)

L'escrime et le goût des duels se répandirent donc, d'autant plus meurtriers que les seconds et les tiers prenaient part aussi à la querelle, sans même savoir parfois de quoi il s'agissait, et s'entre-tuaient pour le plaisir. « Mettez trois Français aux déserts de Libye, disait Montaigne voyant ces mœurs, ils ne seront pas un mois ensemble sans se quereller et égratigner. » Au XVIe siècle, pour les motifs les plus futils, avait lieu le duel « à toute outrance ». « La vraie grandeur, dit Hamlet, consiste à trouver dans une paille le sujet d'une querelle immense, quand l'honneur est en cause. » Les récits de tels combats sont innombrables ; on en notait curieusement les détails afin de constituer, par précédents, une sorte de jurisprudence : duel fameux de Jarnac et de La Châtaigneraie, duel de Saint-Mégrin et de Troïlo Orsini, duel de Bayard même. Bayard, entrant au champ clos, en face de son adversaire, don Alonse de Soto Maior (qui avait traité le bon chevalier de discourtois et n'avait voulu s'en dédire), se mit à genoux, pria, baisa la terre et « marcha droit à son ennemi, aussi assuré que s'il eût été en un palais à danser parmi les dames ». Après diverses péripéties, Bayard traverse la gorge de l'Espagnol. « Don Alonse, se sentant frappé à mort », raconte le Loyal Serviteur, « laissa son estoc et va saisir au corps le bon chevalier, qui le prit aussi comme par manière de lutte, et se promenèrent si bien que tous deux tombèrent à terre, l'un près de l'autre. Le bon chevalier, diligent et soudain, prend son poignard et le met dedans les naseaux de son ennemi, en lui criant : Rendez-vous, seigneur Alonse,

ou vous êtes mort. — Mais il n'avait garde de parler, car déjà était passé. »

Certains détails de ces combats rappelaient le moyen âge et les anciens duels auxquels l'idée d'un jugement de Dieu était associée. Le duel de Jarnac et de la Châtaigneraie ne commença qu'à la tombée du jour, les cérémonies préliminaires ayant occupé la journée entière, à partir de six heures du matin (1547). Bayard, dans son duel, traîne le cadavre par une jambe « ignominieusement, comme un tronc mort ou un chien », mais uniquement pour ne pas créer de précédent et afin de maintenir la règle médiévale que le cadavre est la propriété du vainqueur; il le rend ensuite au « parrain » de la victime : « Je vous le rends, et vraiment, je voudrais, mon honneur sauf, qu'il fût autrement », montrant ainsi, par nouvelle preuve, que don Alonse avait eu tort de nier sa courtoisie.

Dans ces champs clos bornés de pierres, de planches, parfois de neige entassée; dans ces tueries élégantes du Pré-aux-Clercs, la férocité des temps anciens et la grâce des temps nouveaux étaient étrangement réunies. La jurisprudence était encore incertaine; les coups et parades de la main gauche faisaient partie intégrante de la science et furent de mise jusqu'au XVIIIe siècle; entré au champ comme pour une danse, on se roulait à terre comme dans une lutte : ainsi faisait Bayard, ainsi fit Saint-Mégrin; on profitait, quitte à discuter ensuite, de maints hasards et circonstances fortuites. Beaucoup, d'ailleurs, étaient d'avis, dit Brantôme, « qu'il ne fallait point parler de courtoisie nullement, sinon qui entrait en champ clos fallait se proposer vaincre ou mourir et surtout ne se rendre point ». Le baron de Guerres, roulant sur le sol avec son adversaire, l'étouffe et l'aveugle en lui remplissant la bouche et les yeux de sable. Saint-Mégrin trouve moyen d'arracher une épine d'un buisson et, tenant son ennemi à terre, le force à se rendre sous menace de lui crever les yeux. Marozzo considère comme faisant partie de l'escrime l'art de se défendre sans armes contre un homme armé : ses élèves doivent être toujours prêts, qu'il s'agisse d'un duel dans les formes ou de l'attaque inattendue d'un *bravo*.

Comme aux joutes, dames, demoiselles, princesses illustres

accouraient « pour voir le cruel passetemps ». On peut lire dans Brantôme le récit d'un duel, à Ferrare, en présence de Bayard, de Gaston de Foix duc de Nemours et de la duchesse de Ferrare, « laquelle pour lors était des plus belles et accomplies princesses de la chrétienté, fût pour le corps que pour l'esprit, et qui parlait force belles langues. Aussi M. de Nemours, pour sa perfection, en était épris un peu beaucoup et en portait les couleurs, gris et noir, comme dit le conte, et une faveur qu'il avait sur soi le jour de la bataille de Ravenne. » Cette duchesse « aussi bonne et courtoise comme belle et vertueuse», un peu difficile à reconnaître sous des traits aussi doux, s'appelait Lucrèce Borgia.

Quant à la question même, si débattue, des moyens permis et défendus, elle resta longtemps incertaine et le XVIe siècle ne la vit pas tranchée. Brantôme se contente de dire : « En ces combats hâtifs et précipités, il ne faut parler de la vie; mais quand on respire encore, il faut être courtois sur le vaincu : la gloire en est très belle et pie. » Pour ce qui est du duel, on ne saurait, pense le même auteur, songer à l'abolir ; René de Birague, garde des sceaux, qui voulut le faire, fut couvert de moqueries : alors il faudrait donc « abolir le point d'honneur des hommes et des femmes. Cela est bon à des religieux et hermites. » Et qu'on ne nous parle de religion : il y a des duels dans la Bible; et le seigneur abbé de Brantôme appuye son dire sur l'exemple inattendu de David et Goliath.

Il devait être réservé à un ecclésiastique de plus haut rang, cardinal de la Sainte Église Romaine et duc du royaume de France, d'endiguer une première fois ce courant, nonobstant le point d'honneur des hommes et des femmes et l'exemple de Goliath.

XV

Au XVIIe siècle, l'esprit de discipline l'emporte sur l'esprit de révolte ; l'ordre l'emporte sur le désordre ; le mouvement de réaction, qui avait commencé à la fin de l'âge précédent, s'accentue et dépasse même ce juste milieu auquel il est, à vrai

dire, impossible de s'arrêter : car, dans notre société fragile et imparfaite, l'arrêt au juste milieu équivaut à la mort. « La perfection n'est pas de ce monde, » dit un proverbe populaire : elle ne saurait être du monde des vivants. C'est déjà beau d'éviter les oscillations excessives et les saccades désordonnées : ce résultat, du moins, est obtenu, pour un temps, et la règle maintenant s'impose. Les guerres civiles cessent, mais l'extrême centralisation commence; les déchirements religieux ne mettent plus l'État en danger; mais la liberté de conscience est atteinte, et l'édit de Nantes va être révoqué.

Un besoin impérieux d'ordre et de régularisation se faisait sentir dès l'aurore du siècle, par tout le pays : sans cela, le génie d'Henri IV, de Richelieu et de Louis XIV fût demeuré inefficace. Cette aspiration universelle et l'action gouvernementale de ces grands hommes sauvèrent la France, dont on avait pu prédire, par moments, au cours du XVIe siècle, la dissolution prochaine. « Les enfants pourront donc juger, écrivait Montluc en 1567, à qui il a tenu et quelle a été la source des guerres civiles, j'entends des grands, car ils n'ont pas coutume de se faire brûler pour la parole de Dieu. Si la reine et M. l'amiral étaient en un cabinet et que feu M. le prince de Condé et M. de Guise y fussent aussi, je leur ferais confesser qu'autre chose que la religion les a mus à faire entre-tuer trois cent mille hommes; et je ne sais pas si nous sommes au bout, car j'ai ouï dire qu'il y a une prophétie, je ne sais pas si c'est de Nostradamus, qui dit que les enfants montreront à leurs mères pour merveille, quand ils verront un homme, tant peu il y en aura, s'étant tous entre-tués. Mais n'en parlons, le cœur m'en crève à moi-même, qui n'y ai le moindre intérêt et qui m'en irai bientôt dans l'autre monde. »

Une réaction était indispensable, elle se produisit lentement, acquérant des forces, d'année en année, pendant plus d'un demi-siècle; les donjons, signes d'indépendance seigneuriale, menace contre tous et même contre le roi, sont démantelés en grand nombre; les lois sur le duel, tournées en dérision par Brantôme, sont appliquées par Richelieu avec la peine de mort pour sanction; l'œuvre du cardinal est continuée par Louis XIV qui rend une vingtaine d'ordonnances contre les duels, attire la noblesse à sa cour et devient si réelle-

ment le centre de ses empires que c'est la plus grave peine pour un noble d'être exclu de sa présence : Bussy-Rabutin en fut la preuve vivante. Jadis, le premier soin d'un mécontent était de quitter la cour, et c'était le roi qui s'inquiétait, s'irritait ou s'affligeait, suivant le cas, de ce départ, et avec toute raison. L'envoi hors de la présence royale est maintenant un exil hors du Paradis.

Ces changements considérables influent tout naturellement sur les petites choses comme sur les grandes : l'arrivée d'une saison nouvelle se manifeste à la pointe des mousses comme aux bourgeons des chênes. Que l'on considère le roi, la cour, les trois États, la religion, les arts, les lettres ou simplement les jeux, il est impossible d'avoir le moindre doute : une saison nouvelle commence. « Voyez, écrit avec satisfaction un auteur du temps de Louis XIII, les nobles, les officiers des cours souveraines, les bons bourgeois, à quoi ils se délectent : ils méprisent ce qui, anciennement, était le plaisir des rois et des princes. La paume? elle est trop violente. La comédie? elle est trop commune. La boule? elle est trop vile. Et quoi donc? faut aller au cours avec le carrosse à quatre chevaux, le petit pas, pour deviser, chanter, lire quelque nouvelle impression, voir et contempler les actions des uns et des autres et, à l'exemple des plus honnêtes, se rendre agréable aux compagnies[1]. »

L'équitation et l'escrime, qui avaient eu déjà leurs Ronsards au XVIe siècle, ont maintenant leurs Malherbes et bientôt leurs Boileaux. On rédige pour eux des « Arts poétiques » :

Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.

La plupart des anciennes audaces sont proscrites en prose comme en vers, à la salle d'armes comme sur le Parnasse. Non seulement la violence des vieux exercices continue de s'atténuer, mais les seuls qui progressent sont ceux qui peuvent faire valoir une belle prestance, une élégante tournure, la grâce unie à la majesté ; au premier rang de tous, l'équitation.

L'armement d'autrefois tombe en désuétude ; la lance de guerre a disparu. « Les Espagnols seuls, écrit le duc de

1. *La Chasse au viel grognart de l'antiquité*, 1622. C'est une description élogieuse des mœurs du jour au détriment du siècle précédent.

Rohan, sous Louis XIII, ont encore retenu quelques compagnies de lances qu'ils conservent plutôt par gravité que par raison. »

On ne porte plus les armures complètes, si ce n'est pour se faire peindre; les officiers mêmes rejettent la cuirasse, et il faut une ordonnance de Louis XIV pour la leur faire endosser : « Le roi, écrit Dangeau, a ordonné que tous les officiers de cavalerie, aux jours d'occasion et dans les détachements, eussent des cuirasses à l'épreuve du mousquet devant et du pistolet derrière, et a déclaré qu'il ferait casser le premier qui y contreviendrait. » (1692.)

Dans les salles d'armes, l'usage du fleuret se répand ; on s'écarte bien loin de la nature, de la pratique, des nécessités réelles ; la part de la théorie devient immense ; on se livre à des exercices de doigté d'une finesse, d'une grâce et d'une habileté merveilleuses, mais qui ne servent guère dans une rencontre. L'introduction du fleuret, dit avec raison M. Maurice Maindron, devait « amener l'escrime à un état théorique et artificiel qui n'a fait que s'exagérer de nos jours, en donnant à l'instrument de l'exercice une légèreté supérieure à celle de l'arme qu'il doit en réalité représenter ». On se passionne pour les principes, les belles doctrines, la recherche de l'absolu, on fuit les vulgarités, les trivialités, la nature basse ; on ne se roulera plus à terre comme Bayard ou Saint Mégrin. Bayard, avant de rouler par terre, entrait au champ clos comme dans une danse : c'était une figure de langage ; maintenant, c'est presque une réalité ; on se met en garde en faisant la révérence. — « Allons, monsieur, la révérence ! » dit le maître d'armes à M. Jourdain. — « Pour bien faire la révérence », écrit Le Perche dans un traité imprimé dès 1635, qui n'a rien de comique et fit autorité pendant tout le siècle, « après s'être bien mis en garde, il faut d'abord ôter son chapeau de la main gauche et le laisser tomber sur le genou gauche, en traînant le pied droit derrière le gauche[1], » etc.

Une école toute française d' « escrimeurs » se forme alors, distinguée, dit encore M. Maindron, « par une simplification scientifique dans les attaques, les parades et les positions du

1. *L'Exercice des armes ou le maniement du fleuret*, par Le Perche, s. d. (XVIIe siècle), texte et dessins gravés.

corps, dans un jeu de plus en plus serré et correct, substitué aux expédients tirés de la force et de l'agilité personnelles ». Cette école, guérie de l'excès de révérences et mouvements de chapeau qui la distingua un moment, s'est perpétuée jusqu'à nos jours et garde encore ses caractéristiques principales.

Les questions d'élégance, de grâce et de dignité préoccupent le cavalier du XVIIe siècle autant au moins que l'escrimeur ; l'équitation savante prend une importance de plus en plus considérable. On avait commencé, dès la Renaissance, à en rechercher les règles et principes ; maintenant les magistrales théories abondent, et celles qui viennent de notre pays ont d'autant plus d'autorité que jamais notre réputation comme cavaliers n'avait été plus brillante. Les « académies », imitées d'abord de l'Italie, et où l'on enseignait tous les arts nécessaires à un jeune gentilhomme, par-dessus tout l'équitation, se multiplient au XVIIe siècle. Se bien tenir à cheval est une nécessité si haute que Louis XIV attribue quatre mille livres *de pension* à M. de Nesmond, pour avoir appris à monter au duc de Berry : or, ce maître en avait déjà cinq mille pour avoir donné le même enseignement au duc de Bourgogne ; Corneille, sur la fin de sa vie, après tous ses chefs-d'œuvre, recevait deux mille livres. Michel de Marolles, dans sa description en vers de Paris, consacre un chapitre aux académies, où la jeunesse apprend à monter à cheval :

> Elle y trouve toujours l'honnête discipline,
> Les sages écuyers qui la font observer...
> Joignant à la morale une saine doctrine.

Il nomme une dizaine de ces écuyers, commémorant, avec les plus grands éloges, le souvenir de Longpré, du Lyonnais Glapier, mais surtout du fameux Pluvinel, élève de Pignatelli le Napolitain.

Antoine de Pluvinel, mort en 1620, dont le *Manège Royal* nous a déjà servi, avait laissé en effet une trace profonde ; pour lui, l'équitation n'était pas seulement un art, c'était une religion ; aussi n'avait-il pas manqué de rédiger, avant de mourir, un bréviaire du cavalier parfait. « J'ai cru devoir cela », dit-il au roi Louis XIII, « à votre gloire particulière et à

celle de la nation française, de laisser à la postérité ce que l'expérience et mon labeur continuel et extraordinaire m'avaient appris. » Il se flatte d'avoir contribué à ce résultat qu'on ne va plus en « pays éloignés », c'est-à-dire en Italie, apprendre les arts équestres, mais que les étrangers, au contraire, viennent s'instruire dans le nôtre. Il se vante d'ailleurs un peu, car, même avant ses leçons, nous n'avions pas mauvais renom : « Je n'estime point, disait Montaigne, qu'en suffisance et en grâce à cheval, nulle nation nous emporte. » Et nous n'étions pas seuls à nous rendre ce témoignage : Shakespeare, contemporain de Pluvinel, ayant à nommer, dans *Hamlet*, un cavalier modèle, désigne « un gentilhomme de Normandie », et, généralisant, observe : « Les Français sont fort bien à cheval. »

Pluvinel rédige donc son manuel et bréviaire du cavalier sans défaut avec toute la gravité que comporte un sujet si considérable ; car « un bel homme et un beau cheval est la plus belle et la plus parfaite figure de l'Humanité que Dieu ait mis sur la terre ». Il trace des règles, établit des principes, exclut toute inutile fantaisie. Qu'il s'agisse de l'escrime, de l'équitation ou de l'art des vers, de Bucéphale ou de Pégase, tous ces doctrinaires s'inspirent des mêmes idées générales : Pluvinel écrit comme versifiera Boileau et comme Le Nôtre dessinera ses jardins. La dignité de la pose, la noblesse simple et pourtant voulue de la tournure, paraissent à notre écuyer de la dernière importance ; rien n'est indifférent et ne doit être laissé au hasard; le chapeau du cavalier ne doit pas plus avoir des dimensions quelconques qu'il ne sera permis bientôt aux ifs de Versailles d'étendre à leur guise leurs branchages en tous sens. Pluvinel fixe la hauteur du feutre, la largeur des bords, précise la manière dont la plume doit être plantée. Les chausses seront « assez amples et sans bourrelet, afin qu'elles se couchent mieux sur la selle du cheval et que toute la beauté de la cuisse du cavalier se voie et qu'il se fasse paraître de belle taille et menu à la ceinture. »

Il étudie avec un soin extrême les passades, les groupades, les voltes, les courbettes, les « caprioles » du cheval. L'équitation telle qu'il l'entend prend, comme l'escrime au fleuret,

un caractère semi-factice qu'elle garda plus d'un siècle. Tous les maîtres du temps, quoi qu'ils enseignent, ont la prétention de se soumettre à la nature sans doute, mais dans la limite seulement où le permettent « les principes ». Ils ne remarquent pas que ce qu'ils nomment les principes n'est fort souvent que l'arbitraire ; arbitraire tantôt élégant et anodin, tantôt dangereux ; d'autant plus inquiétant que le consentement commun et l'enseignement des habiles le rendent peu à peu inaccessible et inattaquable : on ne saurait toucher aux principes.

Dans les académies de ce genre se forma toute la jeunesse destinée à briller aux camps ou à la cour pendant le XVIIe siècle ; et l'école de Pluvinel compta notamment, parmi ses élèves, ce jeune marquis du Chillou, plus connu dans le monde sous le nom qu'il porta ensuite de cardinal de Richelieu.

Richelieu eut, toute sa vie, le goût des exercices physiques et de quelques-uns mêmes qui rappelaient plus les libres allures du XVIe siècle que la dignité du XVIIe. « Malgré les grandes occupations qu'avait le cardinal de Richelieu, il ne laissait pas quelquefois, lit-on dans le *Menagiana*, de trouver le temps de se délasser de ces grandes fatigues qui accompagnent toujours le ministère. Il aimait, surtout après les repas, les exercices violents, mais il ne voulait pas être surpris dans ces moments de joie et de plaisirs. M. de Bois-Robert, qui était toujours auprès de lui pour le divertir, m'a conté qu'un jour M. de Gramont, qui était considéré au Palais-Royal comme étant de la famille... et à qui pour cette raison les entrées étaient fort libres, trouva le cardinal, après dîner, qui se divertissait dans la grande galerie du Palais-Royal à sauter le long de la muraille le plus haut qu'il pouvait. M. de Gramont voyant cela fit un tour d'habile courtisan et, disant à M. le cardinal qu'il sautait bien mieux que lui, il commença à sauter cinq ou six fois. M. le cardinal qui savait la cour encore mieux que lui vit bien ce que cela voulait dire et depuis l'en estima davantage. »

Mais Richelieu, qui croyait peut-être, comme Mercurialis, que le saut est un préventif contre la pierre, excella surtout dans l'art de l'équitation et fit honneur à son maître. « Une

estampe de Callot le représente devant La Rochelle, à cheval, la robe relevée, les jambes bottées, l'épée à la main. Les contemporains se moquaient de cet accoutrement. Il en paraissait tout au contraire fort satisfait. Sous le prêtre on retrouve toujours en lui le soldat[1]. »

A leur tour, après les tournois, les joutes disparaissent; bientôt il n'en reste plus que l'image pompeuse et galante: les courses de bagues et les carrousels les remplacent. La théorie du grand exercice chevaleresque du moyen âge avait été écrite jadis par un roi-chevalier, René d'Anjou; c'est un signe des temps que le *Traité des tournois, joutes, carrousels et autres spectacles publics* de l'époque de Louis XIV ait pour auteur un consciencieux ecclésiastique, le Père Ménétrier. Le révérend écrivain rédige à son heure, avec force citations latines, une sorte d'art poétique et de *Gradus ad Parnassum* pour les adeptes de ces nobles passe-temps. Il veut des exercices « magnifiques », dignes de cavaliers « spirituels »; le cérémonial, les devises, les inventions ingénieuses ont à ses yeux une importance suprême. Tout, d'ailleurs, dans son traité, se rapporte au roi, centre du royaume et lumière du monde : « Un règne aussi glorieux, aussi tranquille et aussi heureux que celui-ci est l'effet de la grande âme et des inclinations vraiment royales de Sa Majesté qui, mêlant agréablement les divertissements de la cour aux fatigues de la guerre, ne paraît pas moins adroite, magnifique et spirituelle dans tous ces délassements qu'elle est soigneuse, vigilante et infatigable dans tous les autres exercices. On vit, le 23e de mars de l'an 1656, ce grand prince plus brillant par la grandeur de la gloire qui l'environnait que par la splendeur de ses habits à la romaine, courre la bague dans le Palais Cardinal avec une adresse incomparable. Il n'en fit pas moins paraître dans ces courses de têtes où, représentant le chef des Romains contre quatre autres nations (grand carrousel de 1662), il fit avouer à tous ceux qui le virent en ces exercices qu'il avait l'air et la grandeur de ces anciens maîtres du monde... L'habit romain et la devise du soleil qu'il a toujours portés en ces courses découvrent également et la grandeur de son âme et l'élévation

1. G. Hanotaux, *Richelieu*, I, p. 74.

de son génie, qui conserve la majesté et la dignité de monarque jusque dans ces divertissements. C'est ainsi qu'on a vu la cour de France la plus galante et la plus spirituelle aussi bien que la plus adroite et la plus vaillante du monde, depuis sept ou huit règnes. »

Le Révérend Père divise, décrit, classifie, cite les anciens, vante les carrousels comme portant « toutes les marques d'une institution savante », et définit les tournois en termes qui montrent comment on avait perdu alors jusqu'au sens de jeu semi-héroïque et semi-barbare : « Les tournois, dit-il, sont des courses de cheval en tournoyant avec des cannes au lieu de lances. »

La ressemblance des conseils donnés à leurs élèves par les professionnels du sport avec ceux que Boileau adresse aux jeunes versificateurs est singulière; on ne peut ouvrir un traité d'équitation ou d'escrime sans que le rapprochement s'impose : règle, mesure, cadence, ce sont les mêmes mots, et si ce ne sont pas tout à fait les mêmes choses, ce sont les mêmes idées. Le soin de la cadence est poussé si loin que les exercices équestres, jadis accompagnés de rudes fanfares sonnant la charge, sont maintenant embellis par une musique de danse dont les chevaux doivent suivre la mesure, et que les carrousels deviennent réellement, comme le dit le Père Ménétrier, des « danses de chevaux ». Les plus fameuses de ces danses, dans la première partie du siècle, avaient été réglées par le vieux Pluvinel, qui se flattait d'être connaisseur en matière de cadence, comme Malherbe inversement se piquait d'entendre la guerre, les armes et l'équitation. Les musiciens eux-mêmes étaient à cheval et ce ballet équestre avait été dansé en la place Royale, centre alors du Paris élégant.

Carrousels et courses de bagues sont, dans cette période, l'amusement favori des grands et de la cour. Ce qui n'était jadis qu'un exercice préparatoire à la joute ou au tournoi devient l'important et prend une existence propre. On fait des courses de bagues ou de « têtes », pour montrer son adresse et son élégance à un public brillant, et sans se préoccuper aucunement d'utilité militaire. Les courses de bagues, moins anciennes que la quintaine, avaient été inventées

comme celle-ci pour habituer au maniement de la lance[1]; on les pratiquait couramment à la Renaissance et même avant, et les poètes rédigeaient en jolis vers de plaisants défis; tel celui-ci, adressé par Mellin de Saint-Gelais à six chevaliers qui croyaient en Amour, au nom de six chevaliers qui en faisaient fi :

A vous, seigneurs, quiconque vous soyez,
Qui, de bon sens et raison fourvoyés,
Suivez Amour inconstant et volage,
Qui, pour un peu de bien et d'avantage
Qu'il sait promettre et assez mal tenir,
Le voulez dieu prétendre et maintenir; —
Nous, sans espoir, et mal traités des dames,
Nous, ennemis d'Amour et de ses flammes,
Voulons prouver en plein camp de bataille
Qu'Amour n'est dieu ne rien qui guères vaille...

Malgré cette mention du champ de bataille, il s'agit seulement de courses de bagues. Cet amusement grandit en popularité et atteignit, comme sport élégant, son apogée sous Louis XIV, en même temps que les courses de « têtes ». Pluvinel avait compris les courses de bagues dans son enseignement, non sans maugréer contre la décadence des mœurs chevaleresques qui faisait de l'exercice d'autrefois, difficile et fatigant, car on courait en armure, un simple passe-temps frivole. « La coutume de courir la bague en pourpoint, dit-il, se pratique tous les jours et se continuera, parce qu'il s'y trouve moins de peine pour le chevalier et pour le cheval, et aussi que nos gens de guerre ont quitté l'usage des lances pour tuer les hommes et que les dames peuvent, ce me semble, honorer plus souvent de leur présence les concours de bagues, car, quand les courses sont finies, ils se peuvent mettre dans les carrosses des plus belles, avec permission, sans les faire attendre davantage, pour s'en aller promener où bon leur semblera, et deviser à cœur content. »

La fête fameuse en souvenir de qui la place du Carrousel

1. L'anneau était mis à la hauteur de l'œil d'un cavalier; on s'exerçait ainsi à viser, afin de se préparer aux joutes, juste à la hauteur convenable pour le coup classique. Un puissant ressort, qui retenait la boucle dans une douille de fer fixée au poteau, la rendait difficile à arracher.

reçut le nom qu'elle porte encore, consista en « courses de têtes et de bagues, faites par le roi et par les princes et seigneurs de sa cour en l'année 1662 »[1]. La place Royale habituellement affectée à ces divertissements avait été jugée trop étroite; on construisit des échafauds pouvant contenir quinze mille spectateurs; les costumes montrèrent à souhait combien la cour était magnifique, et les devises, combien elle était spirituelle. Les diverses quadrilles équestres étaient dirigées par le roi, en roi des Romains, le prince de Condé, en empereur des Turcs, le duc de Guise, en roi des Américains, etc. Les gravures nous montrent des personnages vêtus de soie et de brocart d'or, couverts de bijoux et de diamants; hommes et chevaux sont frisés, enrubannés, empanachés; ils ont autour d'eux tout un voletis de plumes et de rubans; ils portent sur la tête des perruques merveilleuses, on dirait que leurs chevaux en ont aussi; la queue de ces animaux, immense, ondulée et frisée, semble postiche. Le duc de Guise, en roi américain, a sur son casque un monument de plumes à trois étages.

On débuta par des courses de têtes. Dans ce jeu, des têtes de carton ou de bois, posées à des hauteurs diverses, doivent être abattues avec des armes variées, lance, dard, épée, hache et même quelquefois pistolet : « Chacun de ces chevaliers courait, la lance à la main, le long de la barrière et emportait une tête de Turc posée sur un buste de bois doré sur la barrière même, de la hauteur de six pieds. Puis, quittant la lance, avec une demi-volte à la droite, prenait un dard sous la cuisse et revenait darder la tête de More sur un autre buste distant de cinq pieds de la même barrière et de la hauteur de quatre pieds. » Il y avait ensuite divers exercices d'ensemble; puis il fallait partir au galop et, d'un coup d'épée, emporter, en se penchant sur sa selle, « une tête posée sur un buste de bois à un pied de terre ». Les courses de bagues eurent lieu le deuxième jour; le roi « y donna encore des preuves incroyables de son adresse »; le prix, qui consistait en un diamant, fut gagné par le comte de Sault, « de la quadrille du prince de Condé ».

1. Texte de Charles Perrault, gravures d'Israël Sylvestre, Paris 1670.

Ainsi finit, conclut Charles Perrault, « cette superbe fête, dont la magnificence a surpassé celle des plus fameux tournois »; sans d'ailleurs, comme on peut voir, leur ressembler aucunement.

Il ne faut pas, toutefois, se laisser tromper par ces frivoles apparences. Dans ces personnages, tout n'était pas plumes et rubans; sous ces colifichets se mouvaient des réalités vivantes; ce mamamouchi enturbanné, avec son croissant et ses plumes, c'était le vainqueur de Rocroi, le prince de Condé; ce cavalier au casque de féerie, c'était le héros de Bapaume, le maréchal de Gramont. Le roi aimait la pompe, les parades et les revues; mais il aimait aussi les beaux régiments, les campagnes bien conduites, les provinces solidement occupées; il passait le Rhin avec maintes fanfares, mais enfin il passait le Rhin. Saint-Simon, très dur pour lui, se moque de sa vanité, de cette manie qu'il avait de fredonner lui-même les airs composés à sa louange; mais il est obligé de reconnaître que tout n'était pas vains dehors en ce personnage dont les actes avaient d'autant plus d'importance qu'il était maintenant le modèle de tout le monde : « De là, dit l'écrivain, en terminant un portrait des moins flattés, ce goût des revues qu'il poussa si loin que ses ennemis l'appelaient le roi des revues, ce goût des sièges pour y montrer sa bravoure à bon marché, s'y faire retenir à force, étaler sa capacité, sa prévoyance, sa vigilance, ses fatigues, auxquelles son corps robuste et admirablement conformé était merveilleusement propre, sans souffrir de la faim, de la soif, du froid, du chaud, de la pluie, ni d'aucun mauvais temps. Il était sensible aussi à entendre admirer le long des camps son grand air et sa grande mine, son adresse à cheval et tous ses travaux. » Sans doute il avait tort d'attacher tant d'importance aux éloges, mais c'est un fait qu'il avait grand air et grande mine, qu'il était adroit à cheval et endurant dans les travaux de la guerre.

Il contribua même par son exemple à propager quelque peu le goût de ces exercices naturels que la Renaissance avait commencé de remettre en honneur et dans lesquels on ne voyait guère, auparavant, des amusements dignes de gentilshommes. Il ne laissa pas à Rousseau le soin de découvrir les

mérites de la natation et, si partisan qu'il fût de la parure, de la pompe et des plumes, il apprit à nager avec une rapidité et une perfection qui eussent fait envie à Émile lui-même. A son exemple, les courtisans apprirent, et les Joyeuse, les d'Harcourt, les Vivonne de plonger à qui mieux mieux et de suivre à la nage le roi qui, deux semaines après sa première leçon, passait et repassait la Marne sans fatigue[1].

Il montait, conduisait, chassait par tous les temps et jusque dans un âge très avancé. Les princes et le reste de son entourage faisaient de même. « Personne en France, dit Saint-Simon, ne tirait si juste, si adroitement ni de si bonne grâce, et il y allait une ou deux fois la semaine, surtout les dimanches et fêtes qu'il ne voulait point de grandes chasses et qu'il n'avait point d'ouvriers. » En 1712, âgé de soixante-quatorze ans, il chasse à tir : « En moins de trois heures, écrit Dangeau, il tua soixante-deux pièces de gibier, sans avoir senti la moindre douleur au bras, dont il avait été si incommodé les premiers jours qu'il fut à Fontainebleau. » Il avait pour ses chiens l'affection du vrai chasseur et il a fait peindre leurs portraits par de si bons peintres qu'ils sont maintenant au Louvre avec ceux des grands seigneurs de son temps et le sien même.

Jusqu'à la fin de sa vie, il chasse à courre, tantôt à cheval, tantôt dans une petite calèche qu'il conduisait lui-même avec beaucoup d'habileté, par monts, par vaux, à travers bois, mais qu'il lui arriva cependant une fois de verser « en voulant tourner un peu court ». Le 28 juin 1713, deux ans avant sa mort, il court le cerf à Rambouillet; « un orage furieux qui vint au commencement de la chasse en troubla un peu le plaisir », mais bien peu à ce qu'il semble, et, en tout cas, ne la fit pas remettre. « Madame la duchesse de Berry et les dames qui étaient à cheval avec elle furent mouillées à faire pitié, mais cela ne les dégoûta point de la chasse. »

Monseigneur (Louis, grand dauphin), le duc de Berry, fils de ce prince, sont des chasseurs intrépides, et même ne se distinguent que par là. « Monseigneur courut le cerf, revint dîner à Fontainebleau, en repartit après trois heures et arriva

1. *Gazette* du 5 août 1651.

à cheval à Versailles; il ne fut que deux heures et demie en chemin. » Il se fait une spécialité de la chasse aux loups, ayant toute une armée de chevaux, de piqueurs et de chiens pour les prendre : grâce à lui les environs de Paris en sont « purgés ». Son endurance est extraordinaire; il court un loup dix heures d'horloge, « par une chaleur horrible » et finit par le prendre à Crouy. Le duc de Berry chasse dans la plaine Saint-Denis, en 1706, et tire sept cents coups de fusil, mais c'est un de ses mauvais jours et il abat moins de trois cents perdreaux[1]. Tous ce pays était alors très giboyeux, et jusqu'à Montmartre devenu, depuis, moins champêtre : « De là nous fûmes, écrivait Lefèvre d'Ormesson en 1670, à la chasse au dessous de Montmartre, où l'on voit des perdrix et des lièvres une infinité. » Le duc se plaisait aux difficultés : il tirait à cheval, se servant de simples pistolets, « et il est si adroit qu'il a tué aujourd'hui beaucoup de faisans, quelques-uns en volant[2] ».

XVI

Les courses de chevaux étaient, dès ce moment, et bien avant l'époque de l'anglomanie, très goûtées en France. En sa forme primitive, ce jeu est, par nature, de tous les temps et de tous les pays; l'idée de lutter de vitesse est une des premières qui puisse venir à l'esprit de cavaliers jeunes et ardents montés sur des bêtes rapides. La France ne manquait pas de cavaliers de cette sorte. Ils se défiaient, couraient et faisaient, sans le savoir, des *steeple-chase*. Froissart fournit un exemple remarquable de courses pareilles au XIVe siècle, avec le roi et un de ses frères pour compétiteurs et, comme limite du jeu, la distance entre Montpellier et Paris, le plus grand steeple-chase qui fut, sans doute, jamais couru. « Or advint un jour, lui » — Charles VI âgé alors de vingt et un ans — « étant à Montpellier, que en genglant à (en causant avec) son frère de Touraine » Louis, plus tard, duc d'Orléans, père

1. Dangeau, 12 novembre 1686; 18 juin 1685.

2. Dangeau, 2 novembre 1706.

de Charles, le poète, et grand-père de Louis XII, « il dit : Beau frère, je voudrais que moi et vous fussions ores à Paris... car j'ai grand désir que je voie la reine et vous, belle-sœur de Touraine » (Valentine Visconti).

Certes, répondit le duc, mais des souhaits ne suffisent pas; il y faut « force et exploit de chevaux ».

— Voyons, dit le roi, lequel y sera plus tôt de vous ou de moi, faisons y gageure. — Je le veux, dit le duc, qui volontiers se mettait en peine pour gagner l'argent du roi. Ahatie (défi) fut là prise pour cinq mille francs à gagner sur celui qui dernier serait venu à Paris, et à partir le lendemain et tout d'une (à la même) heure ; et ne pouvait mener que un valet chacun avec lui ou un chevalier pour un valet. » Il était convenu, d'ailleurs, afin de rendre la course plus émouvante, que tous les moyens seraient bons, cheval, bateau, voiture ; il fallait compter sur sa force, son adresse, son habileté à tirer parti des occasions et des ressources éventuelles de la route, enfin sur sa chance. On pouvait, de plus, courir de nuit aussi bien que de jour, aucun arrêt n'était obligatoire. Ils partirent donc à l'heure dite, associant à leur expédition, non pas un valet pour les assister, mais un ami pour les distraire et prendre part à leur plaisir : le sire de Garancières pour le roi, et le sire de La Vieuville pour le duc. « Or chevauchèrent ces quatre, qui étaient jeunes et de grande volonté, nuit et jour, ou ils se faisaient charrier quand ils voulaient reposer...

» Or cheminèrent le roi de France et son frère, le duc de Touraine, à grand exploit et se mettaient chacun en grand' peine pour gagner l'argent et les florins l'un de l'autre. Considérez la peine que ces deux riches seigneurs, par jeunesse et par liberté de courage, entreprirent, car tous leurs états demeurèrent derrière. Le roi de France mit quatre jours et demi à venir en la cité de Paris et le duc de Touraine n'y en mit que quatre et un tiers, de si près suivirent l'un l'autre. Et gagna le duc la gageure, par tant que le roi de France se reposa environ huit heures de nuit à Troyes en Champagne ; et ledit duc se mit en un batel en Seine, et se fit mener et navier parmi la rivière de Seine jusques à Melun, et là monta à cheval tant qu'il vint à Paris ; et s'en alla à [l'hôtel] Saint-

Pol, devers la reine et devers sa femme, et demanda nouvelles du roi ; car encore ne savait-il s'il était venu ou non. Et quand il eut su que point n'était venu, si fut tout réjoui, et dit à la reine de France : — Madame, vous en ouïrez tantôt nouvelles. — Il dit vérité, car le roi, depuis la venue de son frère de Touraine, ne séjourna point longuement. Et quand son frère vit le roi, il alla contre lui et lui dit : — Monseigneur, j'ai gagné la gageure, faites-moi payer. — C'est raison, répondit le roi, et vous le serez. — Là recordèrent-ils devant les dames tout leur chemin et par où ils étaient venus et comment, sur quatre jours et demi, ils étaient là arrivés de Montpellier, où bien a, de Paris, cent cinquante lieues. Les dames tournèrent tout en revel et ébattement. Mais bien jugèrent qu'ils avaient eu grand peine, fors tant que jeunesse de corps et de cœur leur avait ce fait faire. Et bien sachez que le duc de Touraine se fit payer en deniers comptant. »

D'autres paris du même genre furent souvent faits, au cours des âges ; moins mémorables : car il s'agissait là, comme on voit, d'une course digne des automobilistes de maintenant. Sur certains points du territoire, en Bretagne, en Bourgogne, l'usage de courses de chevaux, amusement populaire et non « scientifique », se perpétua longtemps. Sous Louis XIV, l'existence chez nous de distractions de ce genre était assez notoire pour inspirer des sentiments d'envie et de regret aux Anglais de Cromwell, mal guéris de leur goût pour les vains plaisirs de ce monde. Le Protecteur, dans un discours au Parlement, le 17 septembre 1656, leur faisait honte de leur frivolité : « On se plaint parmi vous de ne plus avoir courses de chevaux, combats de coqs et le reste... Tant que Dieu ne nous aura pas amené à un autre état d'esprit, il ne pourra nous supporter. — Oui (dira-t-on), mais il supporte bien les gens de France ; en France ils font ceci et cela. — Mais ont-ils, en France, l'Évangile que nous avons? Ils n'ont vu le soleil qu'un peu et nous avons, nous, de grandes lumières... »

Il est de fait qu'une variété de courses : chevaux montés, attelés, etc., avait lieu en France ; mais il est vrai de dire aussi que, comme pour quelques autres jeux, le code de règles donnant à ce sport la forme qu'il a gardée jusqu'à nos jours est d'origine anglaise. La splendeur des écuries de New-

market, « toute boisées et sculptées », où, Cromwell mort, les chevaux furent nourris « d'œufs frais et de vin d'Espagne[1] ». faisait l'admiration des voyageurs. En attendant qu'on en construisît de semblables sur le continent, le goût des exercices de vitesse se répandait et, comme le sport par procuration, consistant à voir agir les autres, n'était pas entré dans les mœurs, les plus grands seigneurs couraient sur leurs propres chevaux. L'idée de courir, par délégué, et de faire monter à sa place des « palefreniers » ou « postillons », comme on appelait chez nous les « jockeys[2] », fut empruntée à l'Angleterre. Nous trouvons ainsi des courses de chevaux à Achères en 1683 ; le roi y assiste avec la reine, le dauphin et toute la cour ; il donne mille pistoles au gagnant[3]. En 1684, « le Prince d'Harcourt perd une course considérable à Saint-Germain contre M. de Marsan » (Dangeau). Monseigneur assiste à une course au Pecq, le 25 avril 1692, et à une autre, le 11 novembre ; le roi et la reine d'Angleterre, exilés, y viennent. Cette dernière course, assure Dangeau, fut « fort belle et le cheval du Grand Prieur (de Vendôme) gagna de deux longueurs de cheval » : on se sert déjà des expressions d'aujourd'hui. Un peu plus tard, « il se fit une course, du pont de Sèvres à la porte de la Conférence, entre M. le duc de Mortemart, M. le marquis de Saint-Germain et M. de Raré. Ils coururent eux-mêmes sur leurs chevaux et chacun pariait cent louis d'or pour le sien. M. de Raré gagna ; il vint en moins de onze minutes d'un terme à l'autre. Il faut pour cela », ajoute sentencieusement le rédacteur du *Mercure*, « qu'un cheval soit bien vite et que celui qui le monte ait beaucoup d'adresse à le mener ».

Une course de chevaux attelés fut, en 1694, un événement mondain considérable et passionna la cour, la ville, le roi et les princes. Le duc d'Elbeuf avait parié quatorze cents louis d'or neufs contre M. de Chemeraut, que son attelage ferait la route de Paris à Versailles et retour en moins de deux

1. Note rédigée vers 1687. Archives des Affaires étrangères, *Angleterre*, t. 137.

2. Mot d'origine française, corruption de *jaquet*, qui désignait primitivement un petit valet et parfois aussi (tout comme *jockey*) un petit vaurien. — Dictionnaires de Skeat et de Littré.

3. *Gazette* du 27 février 1683.

heures. « Six juments noires, dit le *Mercure*, ont fait cette course; elles sont hollandaises et leurs queues étaient coupées à l'anglaise ainsi que leur crin. Elles ont servi à tirer le canon du prince d'Orange et ont été prises à la bataille de Steinkerque. » On en avait captivé une quantité; mises en vente, elles avaient été achetées, au nombre de quatorze, par le duc d'Elbeuf qui avait fait avec les meilleures un attelage à six et s'en servait pour aller à Versailles. Il ne cessait de vanter leur mérite, et il en résulta un défi et pari solennel. « M. de Chemeraut paria que les juments de M. le duc d'Elbeuf, en partant de Paris, de dessous la porte de la Conférence, ne pourraient aller jusques à la grille de Versailles où ce duc serait obligé de faire tourner son brancart avec les six juments autour d'un pilier dressé devant la première grille, repartir de là pour Paris et arriver, en deux heures de temps, à la porte de la Conférence, avant que la seconde fût sonnée. Les parties prièrent M. le prince de Conti, dont la grande intégrité est connue, de vouloir bien leur faire l'honneur d'être juge de la course et du pari. M. d'Elbeuf et M. de Chemeraut convinrent ensemble d'une pendule que l'on fit mettre à côté de la porte de la Conférence, où M. le prince de Conti voulut bien demeurer pour voir commencer et finir la course. »

Elle fut exécutée le 1er mars; le roi lui-même voulut la voir, la foule aussi. On ne pressa pas les chevaux à l'aller. « Ils arrivèrent à Versailles une heure et une minute après leur départ... Sitôt que l'on eut tourné autour du pilier où le roi était, M. d'Elbeuf monta sur le siège du cocher, et fit donner du vin d'Espagne à ses juments par six palefreniers qui attendaient pour cela. Il partit aussitôt après, et toute la course, tant pour aller que pour revenir, ne dura qu'une heure cinquante-trois minutes. Ainsi ce prince gagna le pari avec l'applaudissement de la cour et du peuple dont le chemin se trouva bordé depuis Paris jusqu'à Versailles. »

Il convient, enfin, de constater que de vraies courses à l'anglaise, semblables déjà à celles d'aujourd'hui, avec jockeys aux couleurs de leurs maîtres, pistes, juges ou *umpires*, favoris, *handicaps*, *bookmakers*, paris sur les différents chevaux, commencèrent à s'acclimater chez nous dès cette époque. La

présence de la cour des Stuarts, en exil à Saint-Germain, y contribua sans doute pour une bonne part.

Une de ces courses eut lieu le 1er juillet 1700 ; le *Mercure* nous en a conservé une description détaillée : « Il ne s'en fait guère de pareilles en France, et elles sont assez ordinaires en Angleterre. C'est ce que les Anglais appellent *courir la vaisselle* [1]. Ils ont des chevaux qu'ils estiment fort, qu'ils vendent cher et qui ne sont dressés que pour cela. M. le duc de Chartres en a un qu'il a fait acheter six cents pistoles à Londres. La vitesse de ce cheval a donné occasion à cette dernière course. M. l'ambassadeur d'Angleterre en a trois qu'il n'estime pas moins et M. le Grand Prieur en a un qui ne cède pas aux autres. On proposa de parier sur la vitesse de ces cinq chevaux anglais. Les grands seigneurs de la cour, selon l'usage d'Angleterre, s'offrirent de donner quelque chose pour celui des palefreniers qui monterait le cheval qui arriverait au terme marqué plus tôt que les autres. On nomma un homme de confiance qui tint un mémoire des personnes et des sommes qu'ils offraient. On fit ensuite planter quatre gros poteaux en carré, à la distance de mille pas l'un de l'autre. On nomma des juges de la course. Monseigneur voulut bien l'être. M. le comte de Brienne l'était aussi d'un côté et milord Graffin de l'autre. »

Le roi d'Angleterre y vint avec le prince de Galles et leur suite. Monseigneur, le duc de Bourgogne, le duc de Chartres, le prince de Conti, le Grand Prieur, « s'y trouvèrent aussi, avec un concours prodigieux de personnes de marque de la cour et de la ville ».

La « course se fait autour de ces quatre poteaux et on la recommence à trois reprises, après qu'à la fin de chacune on a essuyé et rafraîchi les chevaux avec du biscuit et du vin d'Espagne, avec quoi on les nourrit. Le premier poteau d'où l'on part est en forme de potence, où sont attachées des balances où l'on pèse les hommes et les harnais des chevaux qui doivent courir. On attache du plomb aux plus légers pour les rendre tous d'un poids égal. Le signal donné, les cinq palefreniers à cheval, habillés fort galamment de taffetas et de

1. Traduction approximative de *run for a plate* (courir pour une pièce d'argenterie), qui était l'expression consacrée.

satin, tous de couleur différente, partent comme des éclairs et reviennent en peu de minutes au premier pilier d'où ils sont partis, tournant toujours au dehors des quatre. » Car, ajoute le narrateur, donnant un renseignement qui lui paraît indispensable et qu'on ne peut lire aujourd'hui sans sourire, celui qui prendrait au plus court et « couperait par dedans, aurait perdu la course sans retour ». Il y avait des paris considérables ; le favori était le cheval du duc de Chartres, mais ce fut, comme en 1692, celui du Grand Prieur de Vendôme qui gagna. Vaillant soldat, mais mauvais capitaine et pire ecclésiastique, ce frère de l'illustre général connut surtout ce genre de victoires.

Il va sans dire que l'*anglomanie*, qui se développa chez nous au XVIIIe siècle, aida à propager en France le goût des courses. On montait à l'anglaise, sur des selles anglaises, vêtu à l'anglaise, de *riding coats* (d'où nous avons fait redingote); on eut des courses à l'anglaise. Voltaire, toutefois, n'y fut pour rien, bien que ses *Lettres philosophiques* aient contribué puissamment à nous faire connaître nos voisins. Sa visite à Newmarket ne lui laissa que de mauvais souvenirs. Il comptait voir, d'après les descriptions d'amis enthousiastes, un spectacle incomparable : « un nombre prodigieux de chevaux les plus vites de l'Europe », volant « dans une carrière de gazon vert, à perte de vue, sous de petits postillons vêtus d'étoffes de soie, en présence de toute la cour ». Il eut une déception complète et sa mauvaise humeur parut à ses jugements : « J'ai été chercher ce beau spectacle, et j'ai vu des maquignons de qualité qui pariaient l'un contre l'autre et qui mettaient dans cette solennité infiniment plus de filouterie que de magnificence. » Il avait assisté, sur le bord de la Tamise, à des courses de jeunes filles qui lui avaient paru beaucoup plus intéressantes que les chevaux ; le souvenir excellent qu'il en avait gardé nuisait à ses impressions de Newmarket. Parmi ces jeunes personnes, bon nombre étaient « fort belles ; toutes étaient bien faites... et il y avait dans leur personne une vivacité et une satisfaction qui les rendaient toutes jolies ». Quel effet pouvaient produire, après cela, des postillons vêtus de soie ?

Les courses de chevaux à l'anglaise ne s'acclimatèrent pas

moins en France; Mercier leur consacre un chapitre dans son *Tableau de Paris :* « Nous les avons copiées des Anglais », dit-il; « on fait jeûner le jockei qui doit conduire afin qu'il pèse moins... on se transporte dans la plaine des Sablons pour voir courir des animaux efflanqués qui passent comme un trait, tout couverts de sueur », et on discute ensuite le résultat à perte de vue, « avec un air de profondeur ». Les femmes elles-mêmes s'intéressent maintenant aux choses d'écurie ; c'est une nouveauté comme leur sensiblerie, leurs goûts champêtres, leur indépendance d'allures et leur passion de philosopher. « Les femmes, dit encore Mercier, conduisent des calèches et, après avoir passé la nuit au bal, il faut qu'elles prennent parti pour telle ou telle jument. »

La mode des courses ainsi entendues, spectacle plutôt que sport, s'établit si bien que ce fin observateur des mœurs et usages, Moreau le Jeune, leur consacra une de ses planches, et l'habitude des paris se répandit tellement que le roi Louis XVI, fort préoccupé des menus travers qui pouvaient déparer le caractère de son peuple, supprima les courses. C'est ce que nous rapporte Buchoz — en 1789.

J. J. JUSSERAND

(La fin prochainement.)

SAINTE-NITOUCHE[1]

XII

Tabacco connaissait déjà, par Plaisance, l'aventure qui bouleversait Coulobres. Tout de suite, avec son esprit triste, que la défiance rendait si pénétrant, il accusa, mais en soi-même, Caissial d'avoir commis le crime : personne, sûrement, dans la ville, n'aurait l'idée de soupçonner un domestique réputé si fidèle, qui servait la même maison depuis vingt ans et qui imposait par la vigueur de son corps autant que par la gravité de son visage; pour lui, dans le silence de la cave où il se plaisait à réfléchir, à étudier la vie de ses semblables, la culpabilité de Caissial n'offrait pas le moindre doute. Mais il se garderait bien de dire son sentiment, même, surtout aux Trébosc. S'il parlait, quels ennuis ne s'attirerait-il pas! Il soignait trop sa santé, désirait trop vieillir content, chez lui, pour se donner des inquiétudes, après tout, inutiles. Car il aurait certainement pris ses précautions, le montagnard, et tous les procureurs de la république ne parviendraient pas à le convaincre de son crime.

Quant aux Trébosc, ce n'était pas un mal que l'adversité fût venue à l'improviste, en coup de foudre, les remuer dans leur torpeur. Néanmoins, Tabacco se serait décidé, pour

1. Voir la *Revue* des 15 juillet et 1er août.

assurer leur repos, à jeter son soupçon dans le peuple comme une mauvaise graine vivace, s'il n'avait eu la certitude que le fiancé de Lucie trouverait dans le scandale d'aujourd'hui un prétexte de retraite.

Et Tabacco souriait quelquefois, en caressant sa figure rasée de frais, son front sous la casquette. Il achevait de manger, seul au milieu de la cave, les coudes sur la table, distribuant de temps à autre du pain ou de la viande aux deux chiens couchés à ses pieds. Un jour gris, par le soupirail, éclairait les portes vitrées des alcôves, les dalles bien lavées, les murs blancs, les tonneaux et les jarres sous l'escalier. Des branches brûlaient en pétillant dans l'âtre. Tabacco, maintenant guéri, le dos tourné au feu, frissonnait de bien-être.

Il ne se dérangea point, lorsqu'il reconnut le pas pesant et saccadé de Froussac. Il le laissa pérorer en affectant plus que jamais l'indifférence. Il lui offrit un fauteuil près de la table, puis un verre de vin. L'autre, après avoir bu, s'étonna finalement d'un tel mutisme.

— Eh bé ! voilà une heure que je te parle du vol des demoiselles Sèbe, que je te demande des nouvelles de Trébosc... Tu ne penses rien ?

— Rien du tout. Tu peux t'en aller.

Le peseur public, d'abord, se sentant offensé, serra les lèvres de dépit. Seulement, il ne se fâchait pas : il redoutait les rudesses de ce sauvage. En outre, il se flattait d'être le seul habitant de Coulobres, avec les Trébosc, à connaître cette cave opulente et paisible, à en partager l'intimité. C'était si délicieux de boire de loin en loin le vin pur du camarade !

— Eh bien, répéta Tabacco, tu peux t'en aller !...

Docile, le peseur s'esquiva. Tabacco, les mains à plat sur la table, le front penché, demeura un moment à rêver. Ensuite, après avoir enfermé dans le buffet la bouteille de vin et les vivres, il se revêtit de son manteau à capuchon, et, pour la première fois de quinze jours, remonta au magasin. Plaisance fut stupéfaite.

— Té ! par exemple !... Tu es guéri, Tabacco ? Tu ne crains pas de reprendre mal, avec ce froid ?

— Non, sois tranquille !... Reste au comptoir.

Se serrant plus étroit dans le manteau, il sortit sur la place, au joli soleil de midi qui dorait les pavés énormes du carreau, les piliers trapus de la halle, sa toiture étincelante. Les badauds du quartier, les curieux, l'intimidèrent, lui qui durant deux semaines n'avait vu l'humanité qu'en songe et qui soudain la retrouvait plus laide. Les Trébosc étaient encore assis autour de la table, absorbés dans leurs tristes pensées. Dès qu'ils entendirent le pas d'un homme sur le trottoir, ils tressaillirent. Mais à la vue du bon camarade, Clotilde ne bougea plus, la face pâle; Lucie, toute rose, sourit tendrement; et Trébosc, se dressant à demi, présenta ses mains avec effusion. Tabacco s'approcha, prit les mains du maître, et dit de sa voix caverneuse :

— Eh bien, vous êtes dans le malheur!

— Oui... Ils sont si méchants et si bêtes!

— Tant mieux! Vous compterez vos vrais amis. Moi, j'ai voulu venir sans attendre le soir. Tout le monde m'a vu franchir votre porte.

— Merci. Nous savons qui tu es, va!

— Les lâches! gémit Clotilde. Ils se réjouissent surtout de voir que le mariage de notre fille est compromis.

Alors Lucie éclata en sanglots. Tabacco voulut la consoler; il la toucha aux joues, d'une caresse qu'il n'avait encore jamais sentie si douce :

— Quelle chance pour toi, ma belle, si Jourdan ne revient plus !... Ces peines d'amour ne sont qu'un enfantillage. Les plus amoureux en guérissent, quand ils gagnent de quoi vivre.

— Ah! s'écria Trébosc avec emportement. Ce qu'il y a de plus bizarre, c'est qu'on m'accuse d'avoir volé vingt mille francs, et qu'en réalité nous sommes pauvres, nous vivons au jour le jour.

En apprenant cette misère, Tabacco eut un haut-le-corps. Les deux femmes avaient honte de l'aveu du maître : Lucie, comme si elle fût aussitôt devenue moins plaisante; Clotilde, moins honnête... Tabacco, d'un geste familier, traîna une chaise et s'assit entre elles deux, avec une tranquillité parfaite, avec autant de bonne grâce que naguère, lorsqu'on fêtait les prix de la petite demoiselle revenant de l'école.

— Pas moins, murmura Trébosc, je dois aller travailler rue de la Fronde. Mais comment me présenter chez les demoiselles Sèbe? Caissial aurait l'aplomb de me jeter la porte au nez!... Comment traverser la place? Ce vilain peuple serait capable de me dire des injures et de me menacer... Devant de pareils affronts, je sens que je n'aurais pas le courage de riposter.

— Ça se comprend! fit Tabacco, tout occupé à ramener son manteau, comme s'il avait eu froid davantage.

Il constatait d'un cœur triste que, sur la table, la soupe était à peine entamée et qu'on avait si peu touché au pain. En même temps, il éprouvait une volupté étrange, perverse en quelque sorte. Les Trébosc, reniés par la ville, ne lui appartiendraient-ils pas mieux? Il ne serait plus seul, dans sa vie d'égoïste. Auprès de Clotilde, si faible, qui soupirait en séchant ses yeux du bout de son mouchoir, il sentait, avec le plaisir de sa convalescence, remonter en lui une force exquise et neuve. Une fois, tandis que Trébosc se détournait vers le peuple dont des groupes défilaient dans la rue, il regarda furtivement l'épouse, son visage blanc et fin comme la poudre des chemins peu fréquentés, son corps souple que la sagesse avait conservé jeune. Puis il regarda Lucie, et de la voir animée, embellie par la douleur, il eut la douceur d'admirer sans restriction une créature, la joie rare d'aimer, de vivre pour autrui.

L'après-midi s'annonçait charmante sous un ciel bleu, parfumée des brises tièdes qui viennent des jardins de la gare du Nord, par l'avenue du Quai. A cette heure de promenade, on n'avait pas à travailler dans les boutiquettes. De tous les quartiers de Coulobres, chacun venait à la place du marché prendre des nouvelles, les ménagères au gros ventre, les aïeules coiffées de bonnets noirs, les grands-pères cossus et dolents qui crachent à chaque pas en fumant la pipe, les bonnes provocantes avec leurs manches retroussées, et les dames de la bourgeoisie, les demoiselles en cheveux ornés de peignes de corne ou de corail. Sur la placette, parmi les curieux et les notables, on se moquait de cet original de Tabacco qui toujours agissait à l'encontre de l'opinion publique.

— Pardi ! — ricana le boucher Guillaume, — Tabacco offre sans doute à ses amis de rembourser l'argent volé !

Brusquement, un remous se fit au coin de la rue de la Fronde. On y accourut, d'un élan. On vit, au-dessus des têtes agitées, émerger le bras majestueux de M. Garbal, le libraire.

— Écartez-vous donc ! disait-il. Laissez passer la justice !

Le commissaire, accompagné du brigadier de gendarmerie, se rendait chez le menuisier. Une telle rumeur d'amusement s'éleva du peuple qu'elle pénétra, de l'autre côté de la place, tous les magasins. Tabacco eut juste le temps de déguerpir, d'éviter l'orage, pendant que les Trébosc se dressaient autour de leur table, épouvantés. Le commissaire, correct en son costume noir, et le gendarme, tout raide en ses bottes, avec son revolver d'ordonnance à la ceinture, saluèrent solennellement; Trébosc les salua simplement, selon son habitude, en ôtant sa casquette. Avant même qu'ils eussent parlé, il livra sa maison à leurs recherches.

— Je connais, messieurs, le but de votre visite. Je me mets à votre disposition pour vous conduire, chez moi, partout où vous voudrez,

— C'est bien, répondit le commissaire.

Lucie et Clotilde, par un instinct de coquetterie, s'empressèrent d'ôter le couvert. Ensuite, honteuses d'être examinées à la dérobée par ces messieurs de la justice, elles se réfugièrent dans leur cuisine, au jour louche de l'impasse. La foule, plus hardie, encombrait la rue Courte, peu à peu se collait contre les glaces de la devanture. Les aïeules surtout se faufilaient d'un trottinement de souris, au milieu des hommes et des demoiselles.

Trébosc n'entendait rien du dehors. Il se sentait seul, comme surpris par des brigands dans un pays sauvage. Le magistrat fouillait en geignant, dérangeait les tas de planches, ouvrait les tiroirs, et le menuisier le conduisait avec obéissance, répondait à ses questions réitérées et minutieuses, indiquait çà et là des recoins, des trous, des cachettes. Quelquefois, il répondait de travers : son anxiété excitait la méfiance du magistrat. Il balbutiait, ne se souvenait plus;

l'autre aussitôt, — un homme du nord, sec, le teint jauni de bile, — s'impatientait. Le brigadier de gendarmerie, muet, ses gros yeux de paysan troublés par le silence tragique de l'atelier, le menton gêné par la jugulaire, suivait son chef ainsi qu'une ombre.

Enfin Trébosc ouvrit le tiroir de sa cassette, étala quelques piécettes blanches, la monnaie de billon qu'il avait serrée la veille par rouleaux de papier jaune.

— Est-ce là toute votre caisse? interrogea le commissaire.

— Oui, monsieur.

Trébosc leva le front et crut voir sourire le commissaire dans sa barbiche dure. Ces messieurs maugréaient, également fatigués, pris de rancune contre ce menuisier qui leur donnait tant de peine.

— Qu'y a-t-il ici?

Brutal, le commissaire poussa la porte de la cuisine. Dans l'ombre, il ne reconnut pas d'abord les deux femmes, et il recula, effaré.

— Ne craignez rien, fit Trébosc. C'est ma femme et mon enfant.

Elles sortirent, pour se réfugier dans l'atelier, derrière l'établi. Trébosc, cependant, éclairait la cuisine, qui fut retournée comme une meule de blé. Tandis qu'il portait la lampe, le commissaire voulut descendre à la cave. Les deux femmes, du fond de leur cachette, entendaient, là-bas, le piétinement, le murmure de ces hommes, sans reconnaître la voix de Trébosc. Quel martyre on lui infligeait!

Les pas confus reparurent dans l'escalier, grimpèrent jusqu'aux chambres. Trébosc dut montrer ses meubles, ouvrir ses armoires, étaler son linge de famille, même les bijoux modestes de Lucie, les bibelots puérils qu'elle conservait avec amour depuis sa sortie de l'école. Il devait obéir, paraître obligeant et fort. Ses mains tremblaient, il ne pouvait pas se défendre d'une angoisse sous l'autorité de ces hommes que les pauvres redoutent. On l'interrogeait à brûle-pourpoint, sans pitié, sans égards pour son passé de travail et de probité. D'ailleurs, le magistrat appréhendait, lui aussi, la méchanceté de l'opinion publique, à laquelle on devait livrer un cou-

pable. Il s'irrita, dans sa perquisition, de ne rien découvrir. Il regretta d'avoir fouillé trop vite et mal, de s'être confié à Trébosc lui-même. Il se promit de revenir. En bas, dans l'atelier, ces messieurs fouillèrent de nouveau les recoins les plus dissimulés, puis, après avoir un moment, avec une moue d'ennui, observé Clotilde et sa fille qui s'étaient dressées ensemble, ils sortirent en esquissant un salut.

Alors, Lucie leva ses beaux yeux clairs vers son père, et Clotilde s'avança doucement. Ils étaient trop émus pour parler. D'ailleurs, ils n'auraient su que dire, sous le choc de la misère brusque qui brouillait leur conscience. Ils se cachèrent, d'instinct, dans un coin de pénombre, et, les fronts unis, s'embrassèrent.

Au dehors, la vue d'une telle torture excita la pitié chez les aïeules, qui épiaient l'atelier par les vitrages.

— Non, ce n'est pas possible que Trébosc soit coupable ! dit l'une.

— Je ne le crois pas non plus, dit une autre.

— Eh donc ! — protesta le boucher, — qui est-ce, pas moins ?... Nous verrons bien si les demoiselles Sèbe reprennent ce menuisier !

Ces messieurs de la justice se rendaient à la mairie. Agacés de rentrer bredouilles, cheminant d'une allure dégourdie qui convenait fort au gendarme, ils évitaient d'échanger entre eux le moindre sentiment.

Froussac s'était déjà glissé à la mairie, par une ruelle. Lorsqu'il en revint, il trouva sous la halle quelques groupes de badauds tenaces. En une minute, il fut environné d'une foule, ahuri de questions, comme un âne piqué de mouches.

— Rien du tout ! criait-il. On n'a trouvé aucune preuve... Je le savais.

— Hum ! ricanèrent les plus voisins de la rue Courte. Trébosc aurait été bien sot d'enfouir chez lui son trésor !

Gineste, par dignité, disait-elle, n'avait pas bougé de sa boulangerie. Jourdan affectait en vain de l'assurance. On le voyait mal à l'aise, frémissant aux mots vilains de sa mère qui jacassait sur le trottoir. Les camarades, par dévouement, lui tenaient compagnie, en jouant aux cartes. Mais Froussac arriva, entouré de badauds, roulé de boutique en boutique

comme un caillou par les flots de la rivière. Gineste l'agrippa au passage, l'introduisit chez elle et, pour que personne ne vînt les déranger, referma la porte. Ce fut un grand émoi. Les camarades se levèrent d'un même saut, négligeant sur la table leurs pipes ou leurs cigares.

— Eh bé, Froussac ! — lui demandait-elle, la face dans la face. — Tu peux affirmer qu'on n'a trouvé aucune preuve?... Ah ! par exemple !...

— Vous voulez donc que Trébosc soit un voleur ?

— J'étais si heureux, tout de même ! murmura Jourdan.

Il avait repris sa place à table, le front entre les mains. La disparition de ses beaux rêves lui laissait un regret, une mélancolie qui n'était pas sans douceur. Pour se consoler, pour s'excuser aussi, dans sa conscience lâche, il tâchait de se persuader que la fatalité seule lui avait enlevé Lucie, qu'il n'était pour rien dans ce malheur, rien qu'un fiancé déçu, une victime peut-être.

— Allons, tout ça est dommage pour mademoiselle Trébosc ! soupira Froussac.

— Oui, répéta Jourdan, c'est dommage.

Il rougit un peu devant les camarades, qui se remettaient également en place, les mains sur les cartes. Car, devant eux, ce qui le gênait surtout, c'était la crainte d'être taxé d'ingénuité et de sentimentalisme. Gineste, elle, n'hésitait pas à triompher. S'enhardissant peu à peu, elle ricanait :

— Bah ! ne plaignons pas cette demoiselle. Elle trouvera toujours à épouser quelque ouvrier, puisque c'est sa condition !

— Alary, par exemple, vous verrez ça ! répliqua Froussac.

On se mit à rire, de bonne grâce, même Jourdan, tout bas.

— Certainement ! insista Froussac, qui voulait avoir raison. N'ai-je pas vu Alary, tout à l'heure, en train de se disputer au milieu de la foule, surtout avec le boucher Guillaume ?... Naturellement, il soutenait Trébosc... Ah ! ce pauvre Alary, que d'habitude on dirait un petit saint !

— Encore une sainte-nitouche ! interrompit Gineste.

— Moi, au fond, — déclara Jourdan, — je défendrais aussi Trébosc, s'il le fallait. Car, voyez-vous, non, je ne le crois pas coupable... Non, ma mère !...

Sablières, le liquoriste déjà failli, qui se gonflait, à force de

prétention, aussi haut qu'un riche à châteaux et à domaines, ajouta de son accent le plus noble :

— Voyons, on ne devient pas tout d'un coup voleur pour une vingtaine de mille francs !...

Les camarades, Gineste elle-même, s'étonnèrent d'un pareil dédain. Ah ! cette petite fortune, quelle envie elle leur donnait à tous ! Comme on serait allé la manger ensemble, de noce en noce, à Montpellier, à Toulouse, à Paris !...

— Le voleur, dit Gineste, s'est bien gardé de s'attaquer à Tabacco... S'il n'a pas craint d'opérer chez les demoiselles Sèbe, c'est qu'il sait parfaitement que notre Caissial, qui couche sous les tuiles, ne pouvait rien entendre, la nuit...

Sans achever, elle ouvrit la porte avec violence et, si enflammée qu'elle ne remarqua point les curieux massés encore sur les trottoirs, elle appela :

— Madame Caissial !... Madame Caissial !... Ouais !...

Justine venait de la pharmacie, rapportant des tisanes pour ses maîtresses. Elle se hâtait, relevant sa jupe sur sa jambe alerte au bas noir bien tiré, sur ses pantoufles à boucle de cuivre. Les gens la saluaient avec attendrissement, s'écartaient pour la laisser passer. C'était la première fois de la journée que Justine apparaissait en pleine ville, à la clarté du ciel : elle tremblait et baissait les yeux.

A l'appel de son nom, elle s'arrêta net, leva le front vers ces groupes de badauds qui soudain, dans son effroi, lui parurent tourbillonner avec les maisons. Mais elle aperçut Gineste courant à sa rencontre : son visage s'apaisa; autour de sa bouche rondelette et rouge comme une fraise, le sourire s'épanouit.

— Eh bé ! ma pauvre madame Caissial, je pense !...

Toute faible, interloquée, madame Caissial entrait, Gineste referma soigneusement. Les camarades aussitôt s'interrompirent de jouer, par déférence envers une jeune dame que frappait l'infortune. Et puis, Justine soulevait chaque fois une émotion de tendresse et de galanterie, Justine la belle qui, à plus de trente ans, montrait une taille droite, un cou gras et douillet. Ah ! le brigand de Caissial possédait là une reine de la montagne ! Froussac ne songea plus à repartir. Les camarades souriaient, se réchauffaient le cœur auprès

de la femme désirable. Jourdan, toujours assis, comparait avec langueur l'épouse de son ami à mademoiselle Trébosc, dont il ne toucherait plus sans doute les mains si fraîches. Et Gineste pétrissait les mains de Justine, lui disait vite, vite, avec des mignardises maternelles :

— Eh bé! ma pauvre... Enfin, comment ça s'est passé?... Il me semble que nous faisons parler le pays!...

— Un peu trop... Aussi ces demoiselles sont malades. Je vais leur préparer de la tisane.

— Je sens l'odeur de la mauve, — fit Froussac le médecin, d'une voix entendue. — Tu as raison, la mauve est souveraine pour les maux d'estomac.

Elle reprenait le paquet de tisanes sur la table, se disposait à sortir, lorsque Gineste la raccrocha par la robe:

— Eh?... Dis-moi, qui a fait le coup?... Trébosc, parbleu!... Oh! qui l'aurait cru, tout de même!... la sainte-nitouche!...

— Oh! moi, je ne dis rien.

— Oui, oui, nous savons...

— Dire, pas moins, que ce matin, le commissaire est venu fouiller dans notre chambre, qu'il a fallu le conduire partout, répondre à un tas de questions qu'on n'aurait jamais prévues et qui finissaient par vous embrouiller!... Ah! *pechère!...* Il vaut mieux se taire et oublier.

— Mettons que je n'aie pas parlé, moi non plus! — répondit Gineste d'un air raisonnable. — Tu comprends, la pensée vous échappe comme un ballon. Tout de même, je te plains, ton mari aussi!...

— Oui, nous sommes empêtrés dans une vilaine affaire... Encore, si c'était arrivé d'ici trois mois, quand nous tiendrons l'auberge!...

Justine se tut, suffoquée par un sanglot qu'elle s'efforça de refouler, pour ne point trahir ses angoisses. On la plaignit, si belle, de ressentir un tel chagrin. On maugréa contre le voleur, contre la destinée qui souvent n'est pas juste.

— Par exemple, dit Froussac, c'est ton mari qui doit souffrir!

— Oui!... gémit-elle, en se frottant les joues de son mouchoir à broderies.

Caissial entrait, en coup de vent. Sans même saluer, il attrapa sa femme, la secoua avec une brutalité qu'il ne savait plus contenir.

— Eh bé! tu bavardes!... Va donc à la maison! On t'attend depuis une heure... Ne t'arrête pas en route, sais-tu!... Ces demoiselles t'attendent!

Il tremblait, suait de colère. Il avait peur que Justine, seule parmi les gens du quartier, ne trahît, en voulant étaler une douleur trop grande, leur secret.

— Allons, allons, va-t'en!... Rentre à la maison!..,

Justine, soumise plus que jamais aux ordres de son homme, décampa.

Caissial s'épongeait le front sous sa casquette à rubans de satin. Il soufflait enfin, se reposait pour la première fois de la journée, au milieu des camarades. Depuis ce matin, dans la maison hantée par le crime, où la voix de la conscience lui parlait à l'improviste quelquefois, il avait subi tous les tourments. N'avait-il pas défailli, un moment, jusqu'à redouter la suspicion de la foule?

Les heures avaient passé, longues, interminables. Le commissaire de police s'était à deux reprises présenté chez lui, avait fouillé, par acquit de conscience, disait-il, la petite chambre si pure, *pechère !...* fouillé les meubles, le lit, tout le linge, avait pris des notes, tracé le plan des lieux. C'est Caissial lui-même qui l'avait conduit à travers la maison, et dans le cabinet des livres, au coffre-fort démantelé. C'est lui qui avait répondu aux questions, indiqué les détails probables du drame. Car il agissait en maître, aujourd'hui surtout que ces demoiselles, immobiles dans leurs fauteuils, ne savaient plus que dire des prières. Ces gémissements avaient fini par l'agacer autant que les plaintes d'agonie d'un malade. Ah! mon Dieu! Quelle vigilance, quel courage il lui avait fallu pour ne pas s'abandonner! Maintenant qu'il savait les soucis et les douleurs harcelantes que cause l'ambition, aurait-il la force de recommencer son coup d'audace?... Non, mille fois non!...

A midi, personne n'avait touché au dîner, pas même Justine qui d'ordinaire mangeait de si bon appétit et qui, depuis ce matin, répétait, à l'unisson de ses maîtresses, les mêmes

plaintes vaines. Aussi, évitait-il de la regarder, pour ne pas s'exciter à la colère, en ces heures où il avait tant besoin d'être soutenu et apaisé. Il avait le désir de se retremper dans l'air de la rue bavarde et gaie. Alors, dès que ces demoiselles s'étaient tourmentées du retard de Justine, il courut la chercher sans écouter leurs protestations. Il courut le long des trottoirs familiers, droit à la boulangerie, aussi heureux qu'un cheval délié de ses entraves et qui va, par les prés, vers l'horizon lumineux. Chez Jourdan, il régnait en souverain, en puissant ami qu'on respecte.

Les bras croisés, hautain, il demanda aux camarades :

— Eh bien, que dites-vous de toutes ces histoires?

— Que veux-tu? répondit Froussac. Le malheur est bien plus pour Trébosc que pour tes maîtresses, qui sont millionnaires.

— Oh! je me garde bien d'accuser qui que ce soit... Certes, les demoiselles peuvent charitablement sacrifier vingt mille francs. C'était une goutte d'eau dans leur fortune...

— Abominable, abominable!... grommelèrent ensemble les amis attablés, qui se plaisaient à flagorner Caissial, le futur aubergiste.

Soudain, celui-ci s'agita et repartit :

— Que voulez-vous? Toutes les apparences accablent Trébosc. Il n'y a qu'un menuisier ou un serrurier qui soit capable de s'insinuer dans une maison sans endommager la porte et d'ouvrir, sans trop le détruire, un meuble de fer... Comprenez-vous?... Peut-être, nous aurions pu ne rien révéler, ne pas porter plainte, pour éviter les tracas. Seulement, ces demoiselles ne l'auraient plus repris : et n'aurait-on pas soupçonné quelque chose de mal, en ne voyant plus Trébosc travailler chez elles?... En somme, tout le monde, paraît-il, le croit coupable.

— Oui, tout le monde, excepté quelques originaux comme Tabacco! fit Gineste. Ah! *pécaïré!* dans quelle galère nous nous étions embarqués!

Aussitôt, pour échapper aux reproches de son fils, Gineste fila vers la cuisine. Jourdan n'avait plus le goût de jouer ni de boire. Ses amis, au contraire, se versaient du cognac, offraient un verre à Caissial. Celui-ci regardait sans comprendre.

De nouveau il croisait les bras, comme pour mieux serrer contre son cœur l'argent qu'il avait, ce matin, enfermé dans sa veste. Brusquement il eut peur, ainsi qu'une bête s'effraie, sur la route, de l'ombre d'un arbre qui remue. Car les voisins, curieux de le contempler et de l'entendre, s'étaient approchés à petits pas et collaient leurs fronts aux carreaux de la devanture.

— Il me tarde de m'installer dans mon auberge, gronda-t-il. Vous viendrez m'y voir, vous autres?

— Tu penses!...

— D'autant que j'ai des idées de banquets, de festins, de bals, pour attirer la clientèle... Ah! il faudra que ça marche!...

Les voisins l'épiaient patiemment. Leurs regards et leurs murmures l'importunaient. Il saisit son verre d'un geste tranquille et, après avoir bu, sortit en se pourléchant les lèvres.

XIII

Désormais, dans les cafés, dans les rues, partout, on ne parla que de Trébosc. Ah! la sainte-nitouche!... Quelque jour, sans crier gare, il quitterait Coulobres, et puis, après les dix ans de la prescription, il achèterait au loin un domaine, et puis encore, dans quinze ou vingt ans, on verrait revenir en visite, à Coulobres, Lucie et Clotilde chargées de bijoux. Ah! Jourdan avait bien fait de ne pas se compromettre dans ce mariage. Quelques plaisants accusaient Tabacco d'être un complice de son voisin dans l'aventure. Des vieux, des notables, tels que les Bessières, hasardaient pourtant des observations. Si, malgré les apparences, Trébosc n'était pas le coupable? Ils aimaient mieux incliner vers l'innocence de Trébosc, dont ils avaient connu le père, un tâcheron modeste qui n'avait pas sur la terre laissé plus de trace qu'un *cigalou*.

Les ardents ripostaient aussitôt que Trébosc, le jour de marier sa fille, serait obligé d'exhiber sa fortune.

D'ailleurs, pourquoi maintenant n'osait-il pas sortir? Pourquoi tous les riches du pays s'étaient-ils solidarisés pour écarter de leurs maisons l'ouvrier préféré d'autrefois? De quoi vivait-il, puisqu'il ne gagnait plus d'argent? Depuis ces deux semaines, le juge d'instruction l'avait mandé trois fois au parquet de Béziers. A la vérité, il n'y avait toujours que des présomptions contre lui; même on assurait que les demoiselles Sèbe, pour ne plus s'inquiéter, abandonnaient leurs vingt mille francs.

Jamais Tabacco n'avait tant vendu : tous les fumeurs, jusque des faubourgs, affluaient chez lui. En longeant l'atelier, ils narguaient Trébosc et sa famille. Gineste, malgré les remontrances de son fils, affectait de passer sur le trottoir, de cracher avec mépris sur le seuil de la porte.

C'était vrai : Trébosc n'osait pas sortir. L'ouvrage lui avait manqué tout d'un coup. Clotilde ne s'absentait que pour aller faire ses emplettes dans le voisinage, où les boutiquiers, les maraîchères lui vendaient sans parler, en examinant ses pièces avec méfiance. Chez eux, ils demeuraient le plus souvent immobiles, tournés vers le dehors, comme en l'attente de quelque miracle.

Leur misère était grande. Ils n'espéraient qu'à peine. Trébosc, rassemblant ses forces, n'était-il pas allé chez ses clients les plus riches, afin de prouver qu'il ne craignait rien et qu'on pouvait encore lui confier de l'ouvrage? Hélas! les domestiques seuls l'avaient reçu. Ces valets, s'associant d'instinct à leur camarade Caissial, que la police aurait pu soupçonner, répondirent, en grommelant comme des chiens, des choses vagues à cet ouvrier qui croyait peut-être effrayer les millionnaires.

Trébosc, pour l'amour de sa femme et de sa fille, voulut tenter une suprême démarche. Un soir, à la nuit, il s'en fut sonner au presbytère. M. le curé lui-même vint ouvrir; un vieux prêtre qui depuis si longtemps connaissait tant de péchés autour de lui. Embarrassé, tremblant, il mit, pour ainsi dire, le « pauvre M. Trébosc » à la porte : « Ces affaires d'argent ne le regardaient pas. Que pouvait-il, d'ailleurs, sur l'autorité de ses riches paroissiens?... Tout cela était triste, bien triste. Grâce à Dieu, les pires malheurs s'arrangent... » Tré-

bosc se retira, confus. Dehors, dans la rue obscure et glacée, il comprit que le monde l'avait condamné à vivre seul, seul à jamais.

Un jour, Tabacco venait de partir pour la chasse. Car Lucie ne mangeait plus : il voulait à tout prix tuer, pour elle, du gibier. Une lumière frémissante papillotait sur le toit de la halle, sur les pavés bleus, sur les maisons rajeunies. Pourtant, le froid piquait, vif et sec, surtout dans l'atelier. Trébosc avait roulé autour de son cou un petit cache-nez, et, n'ayant point d'ouvrage, il rabotait des planches pour se réchauffer. Clotilde portait deux corsages et deux jupes. Lucie avait couvert d'une pointe de laine ses cheveux blonds, sa tête languissante. Parfois, Lucie frappait avec impatience ses petits pieds sur la chaufferette, où le feu s'éteignait. Alors, un moment, Trébosc se redressa et dit :

— Tu as froid, ma fille. Pardonne-moi, vois-tu... Tu n'es pas gâtée, dans ta jeunesse...

— Tais-toi, mon père, répondit-elle.

Les mains sur le visage, elle se retenait de pleurer. Il la prit doucement entre ses bras.

— Viens... Viens dans la cuisine. Là, tu auras un peu chaud.

Il la fit asseoir auprès du feu, ensuite revint dans l'atelier. Clotilde, sur sa chaise, y cousait toujours, de ses doigts engourdis. Elle voyait bien, sous la halle, les êtres mauvais qui la surveillaient, leurs yeux railleurs, leurs bouches pleines de menaces et d'invectives. Mais, s'affermissant le cœur, elle résistait aux malédictions de ces femmes qui pourtant louaient autrefois ses qualités de sagesse et de modestie.

Depuis le jour du crime, il semblait, par instants, qu'on entendît, dans le silence de la maison, l'écho étouffé des infamies que les méchants répétaient par la ville. Clotilde était malheureuse, plus découragée que jamais, sans se donner à elle-même la raison précise de ses inquiétudes. Lorsqu'elle sentit auprès d'elle son homme, elle le regarda, et tout bas, aussi bas que le ruisseau qui coule dans la rue, elle dit :

— Trébosc... Voyons, puisque ta fille n'est pas avec nous, nous pouvons parler. Notre situation durera-t-elle ?

— J'espère que non... La vérité éclatera quelque jour !

— Aurons-nous la force de vivre jusqu'à ce jour-là ?

— Il le faut.

— Il le faut... c'est facile à dire !... Mais, voyons, tu ne pourrais pas t'arranger de façon à démontrer ton innocence ?

— Encore, tu me répètes cette naïveté ! Mais comment veux-tu que je démontre mon innocence ?... C'est à eux qu'il appartient de prouver que je suis un malhonnête homme.

— Comment, murmura-t-elle, cette idée peut-elle être venue aux gens du pays, que tu es coupable d'avoir volé de l'argent ?... Pourrons-nous supporter cette calomnie toujours, sans protester ? Moi, je ne suis qu'une femme, je n'ai point de courage. Mais, il me semble qu'à ta place, j'irais au milieu de la rue, en pleine ville, partout, crier, proclamer bien haut que non, que je ne suis pas, que je ne puis pas être coupable ; que, la nuit du crime, je dormais tranquillement chez moi, et que ce voleur s'est servi de mes outils par ruse, pour rejeter sur moi la faute... Ah ! je te jure que chacun m'écouterait, à la fin, et qu'on verrait mon innocence !...

— Sais-tu que tes paroles me troublent, me font presque peur ?... Je suis fou, peut-être : ai-je bien entendu ?

Clotilde, à ces mots, demeura sans force. Elle joignit ses mains, en un geste de compassion et d'amour,

— Plains-moi ! Trébosc, dit-elle. Je pensais à Lucie. Pourrons-nous laisser sur notre enfant la tache d'une infamie pareille ?... Si tu savais toutes les idées qui me viennent !...

Trébosc s'éloigna sans répondre. Des gouttes de sueur coulaient sur son visage, qu'il épongeait des manches de sa veste. Enfin, il s'accouda sur l'établi, et, la tête basse, humblement, considéra à ses pieds les dalles, aussi grandes que celles des tombeaux. Le soleil d'hiver jouait sur les genoux de Clotilde, sur son ouvrage de couture. D'habitude, à ces heures d'éclatante lumière, Clotilde abritait l'atelier en recouvrant d'un rideau les vitrages. Aujourd'hui, ils ne voulaient plus se cacher, et, s'exposant aux sarcasmes de la ville, ils semblaient se repaître de leur injuste douleur.

La foule, sous la halle, s'amusait davantage. N'avait-on pas vu Alary rôder à travers la place, puis entrer chez Ta-

bacco, lui qui ne fumait guère? Des plaisants soutenaient qu'il irait avant ce soir demander en mariage l'ancienne fiancée de Jourdan. Mais il avait disparu. Où donc était-il passé? On le chercha de toutes parts, comme un chien égaré. Aucun de ces paresseux qui bâillent tout le jour n'eut l'idée que l'ouvrier ébéniste fût simplement retourné au travail.

Soudain, on le vit sortir de la rue de son atelier. Tout droit, sans hésitation, il se dirigeait vers la maison des Trébosc. Il entra, un peu gêné, ôtant son chapeau devant le maître. Clotilde le regardait avec étonnement, si confuse et heureuse, depuis plus de vingt jours qu'elle n'avait vu un être de Coulobres dans sa maison.

— Je venais vous apporter une commande, dit-il. Maintenant que je le puis, je veux vivre chez moi.

— Toi! répondit Trébosc, un peu surpris. Quel ouvrage peux-tu avoir à commander?

— Oh! peu de chose. Je désire que vous me fassiez une chambre... tout ce qu'il y aura de plus simple.

— Mais pourquoi tu ne t'adresses pas à ton patron?

— Ah! voilà : mon patron ne fait pas des ameublements simples.

— Parfait, nous allons choisir un modèle.

Ils feuilletèrent un catalogue. Penchés sur l'établi, ils chuchotaient ensemble des noms de meubles et des chiffres.

Clotilde, incommodée par le soleil, tourna le dos à la rue: d'abord craintive, elle observa patiemment ce jeune homme qui parlait avec timidité, et peu à peu elle eut la pensée très douce que la Providence l'amenait chez eux, au plus fort de leur détresse. Pour plaire, sans doute, il s'était vêtu avec une certaine coquetterie: il avait mis des bottines à élastiques, une chemise blanche, un gros costume de drap bleu qu'on ne lui voyait guère que le soir, à la sortie de l'atelier. Il était certainement venu avec l'intention de voir Lucie. Tout en discutant, il songeait à elle, il la cherchait des yeux, du côté de la cuisine ou de l'escalier.

— Eh bien, dit-il au menuisier, je me fie à votre goût. Et bonjour, madame Trébosc... Et bonjour, monsieur Trébosc...

Il saluait en faisant des cérémonies, le chapeau serré sur la poitrine. Il touchait déjà le rideau de la porte, lorsque

Lucie sortit de la cuisine à petits pas. Il la sentit tout de suite ; sur le seuil, il répéta les mêmes choses pour renouer la conversation. Lucie n'osait s'avancer, en présence de celui qu'elle avait dédaigné autrefois. Plus elle le regardait, plus elle rougissait. Elle le vit rougir aussi.

— Alors, demanda-t-il, mes meubles seront bientôt prêts?

— Je vais m'y mettre.

— *Pécaïré !* Vous n'avez peut-être pas beaucoup d'ouvrage depuis ces tristes affaires?

— Pas trop, mon ami.

— Ah ! que le monde est vilain !... Il faut croire que ces gens-là ne savent pas ce qu'ils font.

Trébosc demeura d'abord embarrassé par la compassion d'un homme si jeune. Seulement, il le jugeait sincère et dévoué, il eut de nouveau une confiance agréable, un plaisir de parler, aussi.

— Voyons, Alary, aurais-tu la force de pardonner, toi?... d'être indifférent aux injures dont on m'abreuve?...

Alary, avec son air rêveur, bredouilla une réponse vague qu'on n'entendit point. Il se détourna vers la rue, où le boucher brutal ricanait. Son visage se contracta de dégoût. Il fit quelques pas vers l'escalier, à l'abri de ce peuple odieux. Trébosc s'était en même temps retiré du seuil, tandis que Lucie s'avançait d'un pas ferme.

— Non ! dit-elle. Il ne faut pas pardonner... Quand même on découvrirait demain le coupable, je me souviendrai toujours qu'on a accusé mon père.

Alary s'intimida davantage, d'autant plus qu'après s'être exprimée avec tant de rudesse, Lucie se maniérait gentiment et marchait vers lui. Il ne voyait qu'elle maintenant, ses fins cheveux sous la pointe de laine blanche, son visage amaigri, sa taille indolente. Ils frissonnaient tous deux, troublés d'être si proches. Au milieu du silence, Trébosc, que touchait l'émotion des enfants, éleva sa voix affectueuse :

— Alary, personne ne vient plus chez nous... Oui, toi, tu es venu ! Mais tu vis en dehors des habitudes de nos compatriotes, ainsi que moi j'ai toujours vécu. Déjà, ne t'appelle-t-on pas le poète, pour se moquer de toi et te chagriner? Prends garde de ne pas vivre, comme moi, dans l'isolement.

Lucie s'était reposée sur une chaise basse, auprès de sa mère. Alary regardait les rayons du soleil, puis regardait les mains frêles de la demoiselle, que l'autre, le fainéant de la boulangerie, ne caresserait plus.

— Si quelqu'un pouvait vous consoler! dit-il. Mais que peut un ignorant tel que moi? Et que suis-je pour vous autres?

Il s'éloigna jusqu'à la porte. Trébosc l'accompagnait.

— Ne regrette pas d'être venu, lui dit-il avec tendresse. Il va nous sembler que le malheur s'est dissipé pour un jour, puisqu'il peut se trouver dans ce pays un homme qui pense que je ne suis pas un misérable... Car je ne compte pas Tabacco : celui-là nous connaît... Ah! tu as eu du courage, toi, de braver l'opinion publique! Crois-tu que si mes camarades, ceux de ma condition et de mon âge étaient venus comme toi, crois-tu que nous subirions ainsi l'injustice du sort? Nous nous serions relevés déjà.

Alary, sous ces paroles plus précieuses que les éloges de son patron, rougit une seconde fois. Il observa Lucie, il sembla l'implorer une seconde, tandis qu'elle levait vers lui ses yeux confiants et limpides.

— Alors, madame, mademoiselle, monsieur Trébosc, adieu!...

Trébosc, en lui serrant la main, le suivit sur le trottoir, dans le bon soleil, vers ces marchands et ces badauds de la halle qui s'écartèrent, pris d'une lâcheté soudaine. Alary enfin disparut.

— Eh bien, Clotilde!... Eh bien, Lucie! s'écria Trébosc. N'est-ce pas beau de la part d'un jeune homme d'agir ainsi pour nous, contre l'opinion de toute une ville?

— Certes oui! répondit Lucie. Il se fait estimer.

— Et Jourdan?

— Ne parlons pas de celui-là, jamais!...

Elle prit les mains de sa mère avec effusion, puis, câline, la baisa aux joues.

— Nous méprisions ce garçon, ma fille. Nous aimions l'autre, le glorieux qui t'épousait pour l'argent de Tabacco et qui, à cette heure, nous vilipende sans doute!...

— Tout cela devait être! murmura Lucie.

— Et... dis!... Est-ce qu'il te plaît? Quel brave enfant ce doit être!

— Oui... Je vois qu'il vous aime... On dirait, à le voir si raisonnable, qu'il a trente ans.

— Je parie que tu ne le trouves pas joli? plaisanta la mère.

— Autrefois, je ne le trouvais pas plaisant du tout; même, je le croyais nigaud. Maintenant, je voudrais l'avoir là, près de nous, l'entendre encore... Quand il est parti, s'il avait eu la bonne inspiration de me tendre la main, je lui aurais tendu la mienne, je t'assure... Il reviendra, s ans doute.

— Oui, il reviendra.

Clotilde enlaçait de ses bras la taille de sa fille, arrangeait çà et là ses cheveux rebelles, sa pointe de laine blanche où le visage, aux reflets du soleil, prenait une grâce plaintive. Trébosc, revenu au travail, tantôt se frottait les mains avec allégresse, tantôt s'agitait, déplaçait des planches, choisissait des clous, sans nécessité. C'est que sa maison se ranimait, comme une volière réparée où l'on met des oiseaux.

— Ah! dit-il. Vous savez, mes meilleurs outils sont au parquet de Béziers, il faut que j'aille en acheter d'autres.

— As-tu assez d'argent? lui demanda Clotilde.

— J'en ai assez, oui... Ah! ah! maintenant personne ne nous accorderait plus un sou de crédit.

Il se coiffa de son chapeau de feutre, se chaussa de ses galoches, et, s'éloignant d'un pas assuré, traversa la halle, le front haut.

Les marchands, sur son passage, se détournaient; chacun évitait de rencontrer son regard. Il reconnut pourtant avec satisfaction qu'il n'était pas si malaisé d'avoir du courage et d'imposer à ses semblables.

En sortant de la halle il aperçut, sur le trottoir de la boulangerie, Caissial, le beau Caissial, qui taquinait, en compagnie de Jourdan, une servante joufflue et lourde, quelque pauvresse de la montagne, une égale du Caissial d'autrefois. Il marcha délibérément, sans hâte ni lenteur. Au pas claquant de ses galoches, les deux camarades levèrent la tête, et soudain, à la vue du menuisier, furent si décontenancés qu'ils demeurèrent immobiles, les bras ballants.

Dès que Trébosc eut disparu par la rue des Fours, ils se mirent en même temps à rire, à se lancer des coups de poing, en vrais rustres malicieux. Ils oublièrent la servante aux joues rouges, qui dare-dare s'évadait par le marché. Alors, Caissial, désappointé de ne plus la retrouver sous sa main, après ses jeux et ses bourrades, se sauva chez lui.

Caissial, à la vérité, ne se gênait plus. Jamais il n'avait montré tant d'entrain et d'audace. L'heure de son indépendance approchait : il le clamait à tout propos. Vingt fois par jour, il s'échappait de la rue de la Fronde ; il demeurait, de longues séances, chez Jourdan, au milieu des camarades flagorneurs, pour le plaisir si longtemps défendu de boire et de jouer. N'était-il pas riche maintenant ? L'argent du vol, mêlé à celui de ses épargnes, semblait lui appartenir aussi de façon très légitime. A force de voir Trébosc accusé, affirmé coupable, à force de jouir lui-même, dans sa domesticité finissante, de la confiance des gens du peuple ainsi que des notables, Caissial en était venu à se persuader que le menuisier ne valait pas cher, et que s'il n'avait pas, la dernière fois, volé les vingt mille francs du coffre-fort, il avait dû jadis voler autre chose. Pourquoi, dans son pays, n'était-il pas aimé ? Pourquoi, au contraire, Coulobres donnait-il si entièrement son estime à un étranger des Cévennes ? Il y avait là du mystère, qui s'éclaircirait un jour. La Providence, évidemment, protégeait celui de la montagne. Il gagnait au jeu chaque fois qu'il tentait le sort. Les gens du quartier déploraient son départ, l'appelaient avec une sorte de respect « Monsieur Caissial ». Autour de lui, il ne voyait que deux personnes inquiètes, moroses : ses deux maîtresses. Du matin au soir elles regrettaient son départ prochain, si bien que l'autre, excédé par leurs lamentations, filait furtivement, sous des prétextes quelconques, loin de la rue de la Fronde.

Aujourd'hui, dès qu'il rentra de chez Jourdan, il les entendit, au salon, raconter à Justine leurs éternelles histoires. Il haussait les épaules avec dédain, lorsque mademoiselle Marie l'appela. Aussitôt il accourut,

— D'où viens-tu donc ?... Tu nous délaisses trop.

— Ah ! voyez-vous... ça me fait tant de peine de quitter la maison que je m'en vais pour me distraire !

— Alors, résilie ton bail !

— Oh ! mademoiselle, vous comprenez, les choses d'argent, c'est délicat. Ma signature est engagée... Il y a le point d'honneur.

— Regarde ta femme. Elle est bien triste.

Caissial se déconcerta une minute, devant cette Justine qui lui rendait si pénible le succès de ses affaires ; il répondit, patelin :

— Justine ne sait pas se raisonner comme moi.

— Dis, votre installation à l'auberge est toujours fixée au mois de mars?

— Mais oui, le 15, un lundi.

Caissial qui, à la pensée de la liberté si proche, éprouvait tant de joie, ne put réprimer un sourire. Il poursuivit, familier :

— Viendrez-vous nous y voir, à notre auberge ?

— Peut-être, mon ami.

Ces demoiselles riaient un peu, s'amusaient un moment, dans leur mélancolie de recluses, des hardiesses du valet. Mais Justine, se rappelant soudain le morceau de bœuf qui cuisait dans la cocotte, s'esquiva dans la cuisine, où Caissial, d'un pas lourdaud, la suivit. Elle croyait son homme tout à fait calme, de bonne humeur maintenant.

— Coupe du bois, lui dit-elle.

Elle vit son visage taciturne, gros de colère.

— Je te demande pardon, reprit-elle. Je vais couper le bois.

— Oui, tu as encore fait la sotte !... Tu pleures devant ces demoiselles comme une petite fille qui a perdu son goûter... Tiens ! tu couperas ton bois toi-même. Je vais à l'écurie soigner le cheval.

Il lui jeta un regard de mépris et s'éloigna. Décidément, il aurait plus de tracas avec sa femme qu'avec la terre entière ! Avant d'ouvrir la porte, il éternua, toussa aussi fort que s'il eût été dans la rue, perdant à mesure toute modération.

Justine, debout devant la cheminée, regarda pétiller le feu clair des branches de hêtres. Elle eut, avec une frayeur croissante, la divination des châtiments qui, plus tard, à l'au-

berge, lui étaient réservés. Pendant qu'elle travaillerait seule, comme aujourd'hui, l'autre, son maître, se bornerait à donner des ordres et dépenserait l'argent. Ici encore, dans cette maison fermée aux rumeurs du dehors, où il fallait se contenir, elle jouissait d'une certaine sécurité. Ses maîtresses la protégeaient en quelque sorte. Mais son mari, qui devenait de plus en plus mauvais, lui faisait peur.

Le soir, elle différa le moment d'aller se coucher. Caissial avait sa mine sournoise de la nuit du vol. Il s'agita autour de Justine, la poussa de son poing pareil au sabot d'un mulet :

— Allons, allons!... Dépêchons-nous!...

Elle monta sans protester, alerte, faisant la jolie, soulevant sa jupe sur ses mollets dodus. Tous les soirs, dans leur chambre, ils s'asseyaient une minute sur leurs chaises, et là, l'un en face de l'autre, ils causaient de leurs entreprises. Justine, selon la coutume, s'assit donc, les mains aux genoux, attentive, abandonnée aux volontés du maître. Celui-ci ne la regardait même pas. Il fouilla dans la paillasse et dit :

— Bien. Nos billets de banque y sont toujours.

— Alors, vraiment, tu aimes mieux les cacher dans la paillasse que de les reprendre dans ta veste?

Il la considéra en silence, avec une moue. Ses grands yeux noirs, à la clarté de la lampe, luisaient comme des couteaux.

— Que tu es sotte! bougonna-t-il. Qui remue la paillasse, voyons, si ce n'est toi?

Elle trembla, faible et lasse d'avoir tant travaillé, presque sans aide, tout le jour. Et, détournant la tête, elle gémit :

— Qu'as-tu contre moi, Caissial?

— Pourquoi penses-tu toujours à ça, à la chose de l'autre nuit, puisque c'est fait et qu'on ne peut plus y revenir?

— Je suis une femme, moi. Tu devrais m'encourager, au lieu de me gronder. *Té!* chaque fois que, dans l'escalier, je passe devant cette porte du cabinet des livres...

— Eh bien, crois-tu qu'il y a le diable?

Caissial ricana d'un rire formidable, comme chez Jourdan, lorsqu'au milieu des camarades il buvait et jouait.

— Mais tais-toi!... Ces demoiselles vont t'entendre!...

— Eh! je m'en moque...

Il continua de rire, leva ses bras robustes en un geste vague d'injure et de défi.

Au dehors, la petite ville se recueillait doucement, la place du marché noyée d'ombre. Les deux époux s'endormirent avec peine, craignant que l'un ou l'autre ne rompît le silence, chacun ne songeant qu'à soi,

XIV

Après la petite messe de onze heures, Froussac était parti de sa maison, du fond de la rue de l'Église qui aboutit, par un coude, à la placette de la halle. Chaque fois qu'il rencontrait un boutiquier sur sa porte, c'est-à-dire devant presque chaque boutique, il s'arrêtait pour bavarder. Les mains derrière le dos, la veste à demi déboutonnée, il grimaçait un peu à cause du froid qu'il ressentait davantage, parce qu'il se lavait le dimanche.

De quoi parlait-on? Naturellement, du vol des vingt mille francs. On interrogeait le peseur public sur les suites de l'enquête, et aussi sur le mariage de Lucie qu'on annonçait déjà. Froussac, ses doigts à la bouche, affectait des mystères. Il défendait toujours l'ami de Tabacco, avec mollesse, sans doute. Mais, connaissant la fausseté de la plupart des commérages, il ne parvenait point à admettre la culpabilité d'un homme que jusqu'à ce jour on avait, en somme, considéré comme honnête.

— Sapristi! lui disait-on, toi qui vis à la mairie, tu ne peux pas nous renseigner sur cette sainte-nitouche?...

— Eh! monsieur le maire lui-même ne sait rien. Ça regarde le parquet de Béziers. Or vous savez que, dans notre sous-préfecture, pour la noce et la rigolade, ils vont bien, mais que, pour les affaires sérieuses, ils ne sont pas pressés.

— C'est que Trébosc, à la fin, déshonore tous les patentés! Lui laissera-t-on longtemps continuer son commerce?

— Vous avez tort de l'accuser sans preuves. Oui, je sais, il fait le fier. Mais il souffre... Et si vous le rendez malade? Si vous le faites mourir?

— Il a tort de faire le fier, de lever la tête si haut dans la rue. Nous marchons tranquillement, nous autres, tandis que lui, avec son cou en l'air, on dirait qu'il vous provoque... Et pourquoi se laisse-t-il accuser ? C'est qu'il y a quelque chose, vois-tu !

— Vous avez tort... Soyez indulgent, patientez, songez qu'il est seul pour se défendre... Moi, je saurai sûrement quelque chose demain.

— Tu viendras nous le raconter, hé ! à nous les premiers !...

— Oui, oui, adieu !...

A la boutique des Trébosc, Froussac épia, deux ou trois minutes, par les vitrages. Ne voyant personne, il poursuivit son chemin. Où diantre avaient-ils filé, ces Trébosc ? Ils étaient encore à l'église, sans doute, à prier le bon Dieu plus que les autres. En tout cas, Sainte-Nitouche montrait beaucoup de confiance : n'avait-il pas laissé la clef sur la porte de sa maison.

Froussac s'arrêta chez Tabacco. Là, Plaisance était seule, sur l'escabeau, les bras étalés au milieu du comptoir, imitant l'air bourru de son patron.

— Où est-il, le camarade ?

— A la chasse... Qu'il est parti à minuit !... J'espère qu'il ne tardera pas à rentrer.

— A la chasse !... Par des temps pareils !... Tu vas voir les rhumatismes !... Mais il est si têtu !... Adieu.

En effet, un vent lourd et glacé des Cévennes soufflait jusque dans les plus tortueuses ruelles, roulait au ciel des nuages qui posaient parfois sur la ville une voûte de bronze. Sur le Quai on ne rencontrait guère que des bonnes allant au trot chez les repasseuses qui livrent chaque dimanche leur ouvrage en retard, ou de jeunes messieurs se rendant aux salons de coiffure... Le Quai : oui, autrefois, la rivière traversait la ville, capricieuse, méchante, elle causait des dégâts. Les anciens la firent alors passer hors des murailles, et sur son lit comblé, exhaussèrent de plus d'un mètre, au milieu de l'avenue, une longue terrasse. Ces mêmes anciens, dans un autre quartier, transformèrent en promenade un vaste pré, qui toujours gardera ce nom. Et voilà comme il se fait que Coulobres possède un Pré sans herbe et un Quai sans

rivière. Au Quai l'on accède, de la place du marché, par un escalier de dix marches amples, tandis qu'à l'autre extrémité, il aboutit de plain-pied, en même temps que l'avenue, à la place de la Farelle. Le vent terrible des Cévennes arrivait de là-haut, de la gare du Nord, bondissait par l'avenue en balayant le gravier de la promenade, tourbillonnait sur les dix marches, autour des fontaines, sautait sur les façades en battant les volets et les rideaux, les enseignes coloriées qui grinçaient avec un cliquetis de bois et de ferraille. Froussac dut fréquemment rattraper son chapeau et l'enfoncer jusqu'aux oreilles, bigre! et se ruer, tête baissée, contre ce vent maudit de la montagne.

Sur la place de la Farelle, il y avait l'auberge des *Deux-Pigeons*, à gauche, en montant. Une auberge imposante : des écuries et des remises qui auraient pu contenir les véhicules et la cavalerie d'une bourgade; trois profonds étages, ornés de hautes fenêtres à petits carreaux, qui conservaient leurs balcons de fer du siècle dernier. Sur la façade resplendissaient deux pigeons écarlates, entourés de coqs, de lapins et de poulettes.

Froussac, à la sortie du Quai, leva les yeux sur l'auberge. Soudain, il fit quelques pas et, se plantant à l'abri d'une maison qui, en saillie, coupait le torrent du vent cévenol, il maugréa :

— *Té!* par exemple!... Pourquoi on travaille ici, le dimanche?

Des peintres en blouse longue, juchés sur un échafaudage, rajeunissaient les *Deux-Pigeons*. Ce qui étonnait Froussac, par-dessus tout, c'est qu'à sa vue les ouvriers ne s'arrêtaient pas de jacasser ou de siffler. Alors, ayant pu les considérer, il reconnut qu'ils n'étaient pas de Coulobres.

— Ah! voilà!... s'écria-t-il. Vous êtes des étrangers, pardi! Ça ne m'étonne plus que vous soyez au travail, le dimanche... Dites-moi, Caissial vous a commandé ces belles peintures?

Les peintres, leur pinceau entre les doigts, se penchèrent indolemment vers ce gros patapouf si curieux. Le chef de la bande, un vieux à barbe blanche, qui portait sur l'oreille un chapeau d'artiste à larges bords, répondit :

— Oui... Et Caissial a raison. Tu verras l'intérieur de l'auberge : c'est aussi remarquable que dans un musée.

Froussac, incommodé qu'on le tutoyât sans façon, reparti en se grattant le nez :

— Je suis le peseur public... Secondement, je suis médecin : Froussac, le fils de Froussac !... Je m'en vais chercher des tisanes dans les champs...

— Alors, ricanèrent les peintres, bonne chance, docteur !...

— Juste aujourd'hui, je n'ai pas mes balances pour vous le prouver ; mais je suis le peseur public.

— Eh bé, si tu es content de notre ouvrage, recommande-nous à tes boutiquiers ! Qu'ils profitent de notre savoir-faire, pendant que nous sommes à Coulobres.

— Nous verrons, nous verrons... D'abord, quelle décoration allez-vous mettre encore, au-dessus de ces grands pigeons ?

— Nous allons simplement inscrire le nom de M. Caissial.

— Très bien... Tout ça ne peut qu'embellir notre ville.

Froussac s'éloigna d'un pas superbe.

XV

Le dimanche suivant, Tabacco, qui revenait de la chasse, son fusil pendu à l'épaule, pénétra en ville par la place de la Farelle. Il s'arrêta, lui aussi, devant l'auberge des *Deux-Pigeons*. Des enfants s'étant interrompus de jouer pour le contempler, ce sauvage, il partit en bougonnant contre la petite vermine de Coulobres. Tandis qu'au bout du Quai, il allait descendre, entre les deux grandes fontaines, l'escalier qui communique à la place du marché, Caissial, comme s'il eût surgi des pavés pour répondre à ses méfiances, lui apparut, tout proche. Tabacco le regarda fixement, au fond des yeux. Le montagnard, déconcerté, s'occupa de se moucher à plusieurs reprises, en tournant la tête.

Depuis le jour du crime, Caissial n'allait plus acheter son tabac chez le camarade, sous le prétexte d'éviter les Trébosc, dont le nom seul, disait-il, lui causait de la peine. La vérité,

c'est qu'il craignait d'être mis à la porte de la boutiquette et de compromettre, dans un scandale, toute sa fortune. Ses appréhensions ne venaient que de ce bourru.

Tabacco, comprenant bien la peur de Caissial, haussait les épaules avec mépris, chaque fois qu'il le rencontrait. Pour lui, le montagnard était le coupable. Si les gens ne le soupçonnaient même pas, c'est que, manquant de cervelle, ils étaient trop occupés à tourmenter Trébosc. Lui, ne dirait sa pensée jamais. Il se taisait, comme d'autres parlent, avec passion. N'était-il pas, d'ailleurs, persuadé que l'air de la liberté griserait le montagnard audacieux, et que bientôt sa vanité fatiguerait le peuple? Oui, dans ses plaisirs et ses prouesses, Caissial désapprendrait la dissimulation : en provoquant chez ses pareils la jalousie, il provoquerait également leur méfiance, et quelque jour, peut-être, se lèverait le soupçon que c'était lui qui avait commis le crime. On n'avait qu'à attendre patiemment. La revanche ne serait que plus belle.

Tout en songeant, Tabacco marchait droit vers sa maison. Les boutiquiers s'avançaient sur leurs portes, pour le regarder passer avec ses chiens las qui tiraient la langue. Soudain, il aperçut là-bas, sur le trottoir de l'atelier, Lucie qui paraissait plus grande, plus demoiselle qu'autrefois, en sa robe grise du dimanche serrée à la taille, sa pointe de laine blanche négligemment roulée autour du cou. Il releva le front, mit la main en visière sur les yeux, pour mieux voir; son rude visage remua en souriant, comme un masque qui va tomber.

— Bravo, Lucie, lui dit-il. Tu fais bien de sortir, de reprendre tes habitudes.

— Parbleu!... On ne m'empêchera pas, j'espère, de rester sur mon trottoir.

— Allons, *té!* entrons chez toi, viens admirer ma chasse.

Il entra le premier, et aussitôt, d'une main généreuse, jeta sur une chaise les alouettes, qu'il avait fini par rencontrer dans un champ très lointain.

— Voilà, ma fille. Je me suis échiné pour toi.

— Oh! ce Tabacco! gardez au moins quelques alouettes pour vous. Non?... Je sais qu'il faut vous obéir, et que vous ne voudrez même pas que je vous remercie.

Cette fois, par extraordinaire, il souriait sans contrainte, tout content de trouver Lucie en gaieté. Ce matin, elle avait remis ses parures du bon temps, où l'on ne parlait pas encore de son mariage, les boucles d'oreilles en corail, le corsage à dentelles, un ruban aux cheveux.

— Eh bien, ma fille ! l'appétit, ça revient ?... Tout reviendra, pourvu que tu chantes et que tu ries. Je n'avais pas besoin de t'en prier avant ces aventures. Maintenant, que veux-tu ? ta gaieté me manque...

Tabacco suspendait son sac de chasse à l'épaule et s'en retournait, lorsque les Trébosc sortirent de la cuisine. L'un près de l'autre, ils observèrent une seconde Tabacco, le vieux camarade qui leur apportait chaque jour le bruit de ses paroles. Plus d'une fois ils avaient eu l'idée de recourir, en cas de détresse, à ses bontés. Oseraient-ils jamais formuler la moindre prière ?

— Tu la gâtes, notre demoiselle ! lui dit Trébosc.

— Pas du tout... Ce que je fais, ce n'est pas pour elle, c'est pour moi, pour me donner du plaisir.

Tandis que Clotilde s'inclinait pour caresser les chiens fatigués, il vit sa nuque brune sous les petits cheveux noirs qui sortaient du bonnet. Heureux, il se souvint qu'il avait, de son côté, imaginé souvent de proposer un emprunt à ses amis. Mais, chaque fois la pensée d'une offre d'argent, qui eût semblé un don, le faisait rougir. N'avait-il pas cent fois répété, dans le cours de sa vie solitaire, qu'il aimerait mieux se tuer que de demander secours à son prochain ?

— *Té !* repartit Trébosc avec un élan de bravoure, il faut que tu me donnes un conseil. J'ai l'intention, pour attirer la clientèle, de travailler à plus bas prix que les autres. Qu'en penses-tu ?

— Heu !... oui... non... Il y a du pour et du contre, là dedans. Certainement, à ces conditions, tu aurais de l'ouvrage. D'autre part, tu ameuterais tes collègues plus fort contre toi.

— C'est vrai, fit Trébosc en se mordant les lèvres.

Tabacco, le front dans la casquette, grommela un bonsoir et sortit, en sifflant ses chiens qui déjà s'étaient couchés sur les dalles.

— Allons, allons ! fit Trébosc en frappant dans ses mains. Préparons le dîner.

Clotilde emporta les alouettes à la cuisine. Tandis que Trébosc dressait le couvert, Lucie prit la carafe pour aller la remplir à la fontaine. Depuis le jour du malheur, c'est Plaisance qui allait chercher de l'eau pour les voisins en même temps que pour elle. Aussi, Trébosc fut-il ravi des préparatifs de sa fille, qui se nouait aux reins un tablier, mais un tablier du dimanche à carreaux bleus et rouges, bordé de dentelles.

— Tu vas à la fontaine ?

— Oui, oui.

— Ah !... Tant mieux ! Tu nous donnes encore plus de courage... Ah ! la petite fée !...

Lucie s'avança d'abord sans crainte. Puis, seule au milieu de la place, elle se vit plus grande, le point de mire des voisins et des passants. Elle crut entendre bavarder les boutiquiers à son propos, des volets s'entr'ouvrir furtivement. Tout ce soleil, entre les maisons cossues qui alignaient, le long du Quai, leurs séduisantes devantures, l'éblouit. La peur fit bourdonner le sang à ses tempes. Malgré tout, elle voulut s'obstiner, et, se raidissant d'un effort qui la rendait belle d'orgueil et pâle, elle marcha sans hâte.

A la fontaine, des gens caquetaient. Chacun attendait son tour, avec sa cruche, son seau ou sa carafe. Deux tuyaux de cuivre, jaillissant de la bouche de deux enfants joufflus, versent l'eau à gros bouillons dans l'énorme coquille tapissée de mousse, où les ménagères placent leurs cruches, sur deux branches de fer jumelles. Au bruit de l'eau qui retombe en pluie des bords de la coquille, on joue et on jacasse : — les garçons, les filles, même de jeunes messieurs qui viennent là parfois courtiser des couturières ou des bonnes.

Dès l'arrivée de Lucie, les jeux cessèrent. Elle eut froid au cœur. Maintenant, on l'examinait de toutes les maisons. Alors, sa carafe en main, bien sage, elle prit son rang et ne bougea plus. Comme elle se tenait droite, hardie, les messieurs et les ménagères, émus par sa volonté, se turent, avec une sorte de respect.

Là, près d'elle, tout près, elle reconnut Jourdan qui était

venu, ce dimanche, remplir sa carafe. Il ne riait plus avec les bonnes, lui si gai et si exubérant tout à l'heure. Il guettait en-dessous, comme Lucie, les mouvements d'alentour. Elle l'observait fixement, attentive et méfiante, sans pouvoir se détacher de cet homme qu'elle avait aimé. Elle vit qu'il levait le front, qu'il levait les yeux sur elle; une seconde, leurs regards se croisèrent. Alors, elle-même eut de la honte.

Ce fut à Jourdan de poser sa carafe sous un jet d'eau. Mais il fit un geste de galanterie, très humble, pour céder à Lucie sa place. Elle, feignant de ne pas comprendre, demeura immobile, indifférente.

— Allons, à qui le tour? plaisantèrent les bonnes.

Lucie ne bougeait pas.

— Eh bien, à moi! s'écria le jeune homme.

Il montrait au soleil ses mains de paresseux, son visage railleur et fatigué. Aussitôt, se souvenant des baisers qu'il lui avait donnés, Lucie eut la sensation d'avoir commis naguère un péché, et vite elle posa ses mains sur les yeux, comme pour éviter la vue d'une bête vilaine.

— A votre tour, mademoiselle Trébosc! dit une bonne.

Lucie, en remerciant, présenta sa carafe. Lucie paraissait si douce, si plaisante, qu'on l'admirait tout de même; on avait pitié. Elle s'en retourna, les mains baignées d'eau vive. Il lui sembla renaître, redevenir une femme que les meilleurs, les plus honnêtes désirent. Elle marcha légère, environnée, ainsi qu'autrefois, de l'estime du quartier. La place, débarrassée de ses étalages, le dimanche, n'était plus l'affreux désert qui, tout à l'heure, l'avait glacée. En passant, elle regarda la ruelle où travaillait Alary : elle se souvint du jeune ouvrier qui trouvait si simplement, avec son cœur, les mêmes paroles de consolation et d'amour que son père.

Chez elle, après avoir posé la carafe sur la table, où fumait la soupe de pois chiches, elle s'assit auprès de son père, et dit:

— Ce n'est pas difficile d'avoir raison quand on n'a pas peur... Il ne faut pas avoir peur, voilà tout!

— Pardi! à ton âge, on voit tout en rose. Tu es une cigale, toi; tu crois que toutes les saisons sont de l'été. Allons, *té!* voici ta mère, je vais servir la soupe...

Ils mangèrent de bon appétit, à la clarté riante du ciel.

— *Té!* fit Lucie. Si nous allions, après dîner, nous promener à la gare du Nord?

— Je veux bien, répondit le maître. Nous serons vite habillés, ta mère et moi. Toi, tu es déjà prête.

— Notre sortie sera un événement pour toute la ville! soupira la mère.

Clotilde redoutait, chaque jour, des complications pires. Elle ne cessait de supplier qu'on se montrât dans les rues le moins possible. Sans les nécessités de son ménage, elle ne serait pas sortie de la maison.

— Tu comprends, dit-elle, il vaudrait mieux être modeste.

— Mais non, mais pas du tout; Que nous importe l'humeur de nos compatriotes!... *Té!* donne-moi du pain... Je le trouve meilleur aujourd'hui... J'ai même, pour ainsi dire, l'idée que certaines gens refusent de croire à ma culpabilité, et qu'à cause de moi il y a des batailles dans les familles!...

— Eh bien! dit Lucie, nous tenterons l'épreuve.

Elle se serait bien gardée de parler de Jourdan et d'apprendre à ses parents qu'elle l'avait rencontré à la fontaine. D'ailleurs, elle pensait très peu à lui. A son âge, la pensée n'est-elle pas un peu pareille à l'oiseau insouciant qui va de branche en branche et sans fin recommence ses chansons heureuses? La destinée, à son âge, n'est-ce pas un peu comme un roman que l'on compose selon ses vœux?

GEORGES BEAUME

(La fin au prochain numéro.)

LES ASSURANCES OUVRIÈRES

EN ALLEMAGNE

Si les hasards d'une promenade à l'Exposition vous ont conduit au palais de l'économie sociale, vous avez constaté, non sans quelque étonnement, que la section allemande est consacrée exclusivement aux assurances ouvrières. Aux murs sont appendus des tableaux statistiques, des graphiques bariolés de lignes de toute forme et de toute couleur, entre lesquelles on voit s'avancer des colonnes de chiffres; dans des vitrines, quand on a la curiosité d'y jeter un coup d'œil, on trouve une série de photographies, de plans de constructions, ou encore la reproduction de petites maisonnettes, de chalets, disséminés dans un parc, maisonnettes et arbres qui semblent sortir d'une boîte de jouets de Nuremberg. Enfin, ce qui frappe davantage, c'est une pyramide dorée qui se dresse au milieu de la pièce. Une inscription nous apprend que, coulée en or monnayé, elle représenterait les trois milliards de francs versés à titre d'indemnité, de 1885 à 1899, aux ouvriers allemands assurés contre les accidents, la maladie, l'invalidité et la vieillesse.

Je regrette de ne pouvoir reproduire ici deux images allégoriques qu'on retrouve dans presque tous les livres et brochures mis à la disposition du public et qui résument

d'une manière expressive la philosophie de ces assurances. L'une d'elles figure un paysage où l'on aperçoit une fabrique, la silhouette d'un paysan poussant une charrue et, au loin, un bateau qui s'en va toutes voiles déployées; à gauche, la pyramide symbolique, et, à droite, une statue de la Germanie dont le piédestal semble supporté par un écusson qui porte gravé, comme sur une médaille, les profils des trois empereurs allemands : Guillaume Ier, Frédéric et Guillaume II.

La seconde image est plus suggestive encore. Elle représente un arbre qui, par quatre racines puissantes, s'enfonce dans le sol. Ces racines, sur lesquelles on lit : subventions de l'Empire, cotisations des patrons, cotisations des ouvriers, intérêts des capitaux engagés, assurent la vitalité de l'arbre et apportent la sève nécessaire à son développement. Plus haut, l'arbre se ramifie et devient touffu. Ses trois branches principales représentent les trois assurances : accidents, maladie, invalidité et vieillesse; à ses rameaux, comme autant de lanternes vénitiennes, sont accrochés des écussons sur lesquels sont gravés des chiffres indiquant les sommes dépensées pour les ouvriers assurés : 252 millions de marks pour les victimes des accidents, 164 millions en pensions de vieillesse, 538 millions en indemnités de maladie, etc.

Opposez ces deux images l'une à l'autre, et vous saisissez aussitôt la morale de l'Allégorie. Grâce à la sollicitude des empereurs, un arbre a poussé sur la terre allemande, et sous cet arbre l'ouvrier trouve abri et protection quand un orage éclate sur sa tête. Est-il blessé sur le champ de bataille industriel, tombe-t-il malade, usé par le labeur quotidien, devient-il vieux ou impotent, il peut encore, pour ne pas rouler dans l'abîme, se raccrocher aux branches de l'arbre bienfaisant, trouver au moins un morceau de pain pour lui et sa famille, et ne pas tendre la main sur ses vieux jours.

Cette morale, je la trouve encore plus explicitement formulée dans l'excellente brochure de M. Zacher : « Puisque les causes de dissentiments entre patrons et ouvriers sont partout les mêmes, dit M. Zacher, il serait à désirer que partout aussi la même sollicitude, dont les ouvriers allemands sont redevables à la générosité de leur empereur et à la bien-

veillance de leurs patrons, fût accordée aux ouvriers des autres États, pour le bien de l'humanité et de la paix sociale. »

Ce mot de paix sociale revient très souvent dans les ouvrages allemands consacrés à la question des assurances ouvrières. Et cette insistance semble donner raison à ceux qui soutiennent que cet essai de socialisme d'État avait sa raison d'être, moins dans la sollicitude du Gouvernement pour les ouvriers, que dans l'espoir d'avoir trouvé une arme efficace contre les progrès incessants du socialisme révolutionnaire. On sait du reste que les événements ont déçu cet espoir et que la pacification sociale n'a pas fait, en Allemagne, de bien grands progrès depuis l'entrée en vigueur des lois sur les assurances ouvrières.

Mais ces considérations n'enlèvent rien à l'œuvre éminemment humanitaire entreprise et réalisée par l'Allemagne. Il est certain qu'à l'heure actuelle l'ouvrier allemand est, de tous les ouvriers, celui qui peut envisager l'avenir avec le moins de souci. C'est quelque chose que de savoir qu'au cas d'un accident qui vous mettra dans l'impossibilité de travailler, vous ne serez pas réduit à la mendicité ; c'est quelque chose que de savoir qu'en cas de maladie vous serez sûr d'avoir les soins nécessaires sans que la misère noire s'abatte sur vous et les vôtres; c'est quelque chose que de pouvoir se dire que, devenu vieux, vous ne tomberez pas à la charge de votre famille, ou de l'assistance publique, ce qui est encore pire. Or, dans les trois quarts des pays dits civilisés, c'est sous ce jour que l'ouvrier peut envisager son avenir, quand il a le temps d'y penser.

La législation qui régit en Allemagne les assurances ouvrières constitue un progrès encore à un autre point de vue. C'est la première fois que se trouvent établis les principes d'un *droit ouvrier* et que ces principes ne restent pas lettre morte. Avant cette législation, l'assistance de l'ouvrier malade, invalide ou vieilli à la tâche ressortissait à la charité privée ou à l'assistance publique, et, en dernière analyse, le secours qu'on obtenait était une aumône. A cette notion de charité et d'aumône se trouve aujourd'hui substituée celle de droit. L'ouvrier est secouru de droit parce que, versant à la

caisse des assurances son denier péniblement gagné, il reçoit, en cas de besoin, ce qu'il avait versé. Il reçoit même plus que sa part, car, sur les trois milliards de francs touchés depuis une quinzaine d'années par les ouvriers assurés, plus de la moitié a été fournie par les cotisations des patrons. Ce sera certainement l'éternel honneur de la bourgeoisie allemande d'avoir si bien compris son devoir de solidarité sociale envers la masse déshéritée du peuple.

L'Allemagne possède, comme on dit ordinairement, « les trois assurances » : assurance contre la maladie, assurance contre les accidents, assurance contre l'invalidité et la vieillesse. Chacune d'elles possède une organisation propre, mais toutes les trois convergent vers un établissement directeur central, *l'Office impérial d'assurances*.

Elles ont été annoncées, deux ans après l'attentat de Nobiling, par un message impérial, lu, le 17 novembre 1881, au Reichstag par le prince de Bismarck. « Nous considérons, disait Guillaume Ier, qu'il est de notre devoir impérial de prendre à cœur le bien des ouvriers, et nous pourrions regarder avec une satisfaction bien plus complète toutes les œuvres que notre gouvernement a pu réaliser avec l'aide de Dieu, si nous pouvions acquérir la certitude que nous laisserions après nous, à la Patrie, une garantie nouvelle et durable, qui assurerait la paix intérieure et donnerait à ceux qui souffrent l'assistance à laquelle ils ont droit... » En 1883 furent votées les lois sur l'assurance contre la maladie, en 1884 celles sur les accidents et enfin en 1889 celles sur l'invalidité et la vieillesse. A plusieurs reprises ces lois ont été, dans la suite, complétées, modifiées, remaniées, dernièrement encore, il y a un an, en 1899.

***

L'assurance contre la maladie est la seule qui dérive d'une institution préexistante analogue : les sociétés de secours mutuels. On a même dit que la loi de 1883 n'a fait qu'introduire le principe de l'obligation. Cette assertion n'est pas exacte, car elle semble méconnaître ce fait capital que, d'après la

nouvelle législation, les cotisations sont payées pour deux tiers par les ouvriers et pour un tiers par les patrons. Cette participation du patron aux frais de l'assurance caractérise mieux que le principe de l'obligation ce premier essai de droit ouvrier.

La loi de 1884 établit l'assurance obligatoire contre la maladie pour toute personne âgée de plus de seize ans, occupée contre un salaire ou un traitement ne dépassant pas la somme annuelle de deux mille marks. Les personnes soumises à cette loi (au nombre de neuf millions en 1899) sont : les ouvriers industriels et employés d'exploitation, les employés de commerce et les commis, les personnes employées chez les avoués, les notaires, dans les administrations, etc. Les ouvriers agricoles, les petits patrons et les ouvriers en chambre, les domestiques ne sont pas soumis à l'assurance obligatoire, mais, s'ils le veulent, ils peuvent adhérer à un des établissements d'assurance dits « caisses de maladie ». Ces caisses, au nombre de 22 997 pour tout l'Empire allemand, sont organisées suivant sept types distincts qui n'ont pas tous la même valeur ni la même importance. La loi repose essentiellement sur les caisses de fabriques et surtout sur les caisses professionnelles locales auxquelles se rattachent les caisses communales[1] : à elles seules elles groupent près des trois quarts des assurés.

1. En effet, parmi les autres caisses nous trouvons tout d'abord les caisses libres, vestiges d'anciennes sociétés de secours mutuels, dont le nombre diminue tous les ans. C'est aussi le sort des caisses corporatives qui, suivant l'expression énergique de M. Block, ne sont plus qu'un cadavre. Un autre type de caisses, les caisses d'entreprises de construction, n'ont qu'un caractère temporaire : en commençant la construction d'un chemin de fer, d'une digue, d'un canal, l'entrepreneur doit fonder une caisse qui dure autant que le travail. Il y a enfin les caisses des mineurs, caisses spéciales qui sont régies par la législation minière.

Pour ce qui est de la caisse de fabriques, la loi exige que tout fabricant qui occupe au moins cinquante ouvriers constitue une caisse de maladie. De même toute commune, si elle n'est pas trop petite ni trop pauvre, doit se constituer en caisse d'assurance communale, ce qui consiste à établir une comptabilité spéciale pour les recettes et les dépenses de ce service. Mais cette caisse communale n'est qu'un pis-aller. La loi veut que la commune cherche à se débarrasser de l'obligation directe d'assurer en cas de maladie en formant des caisses professionnelles dites locales. S'il se trouve dans une commune une centaine d'individus exerçant la même profession ou des professions voisines, l'autorité doit les réunir en caisse locale, caisse des tailleurs, caisse des serruriers, caisse des charpentiers, etc. Ce sont ces caisses locales, groupant les individus de la même profession, qui semblent être l'institution normale aux yeux du législateur.

Toutes ces caisses sont alimentées par des cotisations hebdomadaires de leurs membres. Le montant de ces cotisations varie avec les caisses : elles vont, pour les ouvriers, de 1 à 3 p. 100 du salaire journalier moyen d'un manouvrier employé dans la localité ; le patron verse, pour chaque ouvrier qu'il emploie, une somme égale à la moitié de la cotisation de l'ouvrier. De cette façon, le montant total des cotisations est versé, comme nous l'avons déjà dit, pour deux tiers par l'ouvrier et pour un tiers par le patron.

Les avantages auxquels a droit tout assuré sont, tout d'abord, dès le commencement de la maladie, les soins gratuits du médecin, les médicaments et les « appareils nécessaires à la guérison » (lunettes, bandages, etc.) Si la maladie se prolonge, l'ouvrier reçoit pendant treize semaines consécutives, à partir du troisième jour, une indemnité journalière de maladie dont le montant est égal à la moitié du salaire journalier, ou bien, s'il est soigné gratuitement à l'hôpital, la moitié de cette indemnité. Vient-il à mourir, la famille a droit à une « indemnité funéraire » représentant vingt fois le salaire journalier moyen. Enfin, aux femmes en couches, il est alloué une indemnité de maladie pendant une durée de quatre semaines.

Ces détails donnent une idée très incomplète du fonctionnement de cette assurance. Pour nous rendre compte de l'organisation et de la vie intime des caisses et apprécier les services qu'elles rendent journellement à la classe ouvrière, nous allons prendre un exemple concret, la caisse des employés de commerce de Berlin, dont j'ai les statuts sous les yeux.

Cette caisse, comme toutes les caisses professionnelles locales, est dirigée par un comité élu pour trois ans et composé de six patrons et six ouvriers dont les fonctions sont gratuites, mais qui touchent des jetons de présence de un mark pour chaque réunion. Un trésorier, un garçon de recettes et deux ou trois employés nommés par le comité assurent le service. Les fonds de réserve de la caisse sont placés à la Caisse d'épargne de la ville.

Toutes les semaines, ou au plus tard toutes les quatre semaines, le garçon de recettes passe chez les patrons pour toucher le montant des cotisations et timbrer les livrets gardés

par le patron qui, le jour de paye, retient sur le salaire de son employé les deux tiers de la somme due à la caisse, c'est-à-dire le montant de la cotisation personnelle de son employé.

Dans la caisse des employés de commerce de Berlin que nous avons pris pour exemple, les assurés sont divisés en quatre classes, suivant le montant des salaires qui varient entre 4 francs (1re classe) et 2 francs (4e classe) par jour. Les cotisations varient, dans la même mesure, entre 0 fr. 80 c. (1re classe) et 0 fr. 36 c. (4e classe) par semaine. Plus la cotisation est élevée, plus les avantages de l'assurance sont appréciables. Ainsi, dans la première classe, l'indemnité de maladie est de 2 fr. 25 c. par jour et l'indemnité « funéraire » de 112 francs; dans la 4e classe on n'a que 1 franc d'indemnité de maladie, et 47 francs d'indemnité funéraire.

Quand un assuré tombe malade, il prévient la caisse qui lui envoie un bulletin pour être remis au médecin attaché à la caisse. L'indemnité de maladie est payée à la fin de chaque semaine. C'est ainsi qu'un ouvrier gagnant 30 francs par semaine, et dont la cotisation hebdomadaire est de 0 fr. 60 c., touchera, comme indemnité de maladie, près de 15 francs par semaine, sans parler des soins du médecin et des médicaments qu'il reçoit gratuitement. Vient-il à mourir, sa famille recevra une indemnité « funéraire » de 100 francs.

A en juger par ces centimes et ces francs, on croirait que le mouvement des fonds, dans ces caisses, est très limité. Mais comme les ruisseaux font des rivières et les rivières des fleuves, ces cotisations modiques arrivent rapidement à constituer des sommes formidables, comme on peut en juger par les chiffres suivants :

De 1885 à 1897, les recettes de toutes les caisses d'assurance contre la maladie ont monté à *1 milliard 353 millions de marks*, dont 401 millions ont été versés par les patrons. Les dépenses (frais de médecins, médicaments, indemnités de maladie, indemnité funéraire), sans compter les frais de gestion, ont été, pour la même époque, de *1 milliard 208 millions de marks*. Le fonds de réserve avec les intérêts était, au commencement de l'année 1897, de *146 millions de marks*.

*
* *

Quand l'ouvrier tombé malade ne peut reprendre son travail au bout de treize semaines, la caisse à laquelle il appartenait peut continuer les secours encore pendant quelque temps, et généralement elle le fait. Mais lorsque la maladie et l'incapacité de travail qu'elle entraîne se prolongent, l'ouvrier que nous supposons assuré contre l'invalidité et la vieillesse a droit à une rente dite d'invalidité. Il relève alors de l'Établissement d'assurance contre l'invalidité et la vieillesse de sa circonscription.

L'assurance contre l'invalidité et la vieillesse, régie par la loi du 13 juillet 1899 qui a remplacé celle du 22 juin 1889, tout en étant obligatoire comme l'assurance contre la maladie, est organisée d'une tout autre façon, et, à la place de caisses possédant une autonomie presque complète, nous trouvons maintenant des « Établissements d'assurances » jouissant de la personnalité civile, mais fonctionnant sous la surveillance directe de l'État.

Au nombre de trente et un pour tout l'Empire (un par État confédéré ou par circonscription administrative dans les grands États), ils sont dirigés chacun par un comité d'administration composé de délégués des patrons et des ouvriers, et par un comité directeur composé de délégués et de membres fonctionnaires, ceux-ci nommés par le gouvernement. Tous ces Établissements sont surveillés par l'Office impérial des assurances, qui est encore chargé de fixer le taux des cotisations, de répartir le montant des rentes d'invalidité et de vieillesse, de trancher en dernier ressort les différends éventuels, d'établir les statistiques nécessaires, etc., etc.

L'assurance contre l'invalidité et la vieillesse est obligatoire non seulement pour des personnes soumises à l'assurance contre la maladie, mais encore pour les ouvriers agricoles, les domestiques, les professeurs et les instituteurs, les petits patrons n'occupant qu'un seul ouvrier, les ouvriers en chambre. La loi admet aussi l'assurance facultative pour les employés dont le salaire ne dépasse pas trois mille marks, pour les petits patrons qui n'occupent que deux ouvriers,

pour les personnes qui ne travaillent qu'occasionnellement. En 1898, le nombre de ces assurés atteignait près de treize millions.

Le mécanisme même de cette assurance est excessivement simple. Aucune formalité à remplir : un carton divisé en cinquante-deux cases et portant le nom de l'ouvrier, et des timbres mobiles comme nos timbres de quittance, suffisent à toute la besogne. Le carton est délivré gratuitement, dans les commissariats de police, à tout ouvrier qui en fait la demande ; les timbres, fabriqués et vendus par l'État, s'achètent dans tous les bureaux de poste, aux guichets où l'on vend des timbres-poste. La chose se passe donc de la façon suivante :

Quand vous arrêtez un ouvrier, un domestique, il vous remet sa carte d'assurance, et, toutes les semaines, vous, le patron, vous collez sur une case du carton un timbre d'assurance. Quand vous payez votre ouvrier, vous retenez sur son salaire la moitié de ce que vous avez dépensé en timbres d'assurance ; de cette façon l'assurance contre l'invalidité et la vieillesse est payée pour une moitié par le patron et pour l'autre par l'ouvrier. Quand les cinquante-deux cases du carton sont recouvertes de timbres, l'ouvrier rapporte son carton au commissariat qui lui délivre une quittance, donne une nouvelle carte et envoie l'ancienne à l'Établissement d'assurance dont fait partie l'ouvrier.

Les personnes soumises à l'assurance contre l'invalidité et la vieillesse sont divisées en cinq classes, suivant la hauteur des salaires, chaque classe possédant son timbre dont le prix est compris entre 18 et 40 centimes (14 pfennigs pour la première classe, 36 pfennigs pour la cinquième classe). La carte d'assurance d'un ouvrier appartenant à la première classe de salaires, c'est-à-dire gagnant moins de 350 marks par an, sera donc recouverte de timbres de 14 pfennigs ; de même sur la carte d'un ouvrier appartenant à la cinquième classe, c'est-à-dire gagnant de 1 150 à 2 000 marks par an, le patron collera toutes les semaines des timbres de 36 pfennigs. Autrement dit, la cotisation est d'autant plus grande que le salaire est plus élevé.

Le prix des timbres actuels, c'est-à-dire le montant de la cotisation pour chaque classe de salaires, est établi pour dix

ans. Cette période écoulée, on revisera les cotisations de cinq ans en cinq ans, selon les résultats acquis, et, en déterminant le montant des cotisations, on tiendra compte des non-valeurs résultant des maladies, des frais d'administration, du fond de réserve, des remboursements à faire et surtout de la nécessité de constituer le capital des rentes à servir. C'est ce capital, placé au mieux des intérêts de l'institution, qui devra produire les fonds nécessaires.

Quand un ouvrier devient invalide, quand il a perdu sa capacité de travail autrement que par accident, il a droit à une rente d'invalidité. Il fait alors sa demande à l'autorité administrative en apportant des pièces à l'appui (certificat de médecin, quittances de cotisations, etc.), et, si l'enquête démontre que l'ouvrier ne peut gagner au moins le tiers de son salaire quotidien moyen, la rente est accordée et versée tant que dure l'incapacité de travail. Une condition indispensable pour avoir droit à une rente d'invalidité, est d'avoir régulièrement payé sa cotisation pendant deux cents semaines.

Le montant de la rente est établi de la façon suivante : l'État verse une somme fixe de cinquante marks à laquelle l'Établissement ajoute une somme « fondamentale » qui varie, suivant la classe de salaire, entre soixante marks (1re classe) et cent marks (5e classe), et une autre somme proportionnelle au nombre et à la valeur des versements. Le montant de la rente varie donc de cette façon non seulement avec la classe de salaires, mais encore avec le nombre de cotisations.

Prenons un ouvrier gagnant douze cents marks et qui, faisant partie de la cinquième classe, « colle » sur sa carte, toutes les semaines, un timbre de 36 pfennigs dont la moitié est versée par le patron. La cotisation personnelle de cet ouvrier est donc de neuf marks par an. S'il devient invalide, sa rente annuelle sera de 210 marks s'il a été assuré pendant dix ans, de 330 marks s'il a payé sa cotisation pendant vingt ans. De même une ouvrière gagnant trois cent vingt marks (première classe de salaire) et dont la cotisation personnelle est de trois marks et demi, aura droit à une rente de 125 marks si elle devient invalide au bout de dix ans, et à une rente de 155 marks si, avant de devenir invalide, elle a fait ses versements pendant vingt ans.

La pension de vieillesse est accordée, sans considération d'incapacité de travail, à tout assuré qui a accompli sa soixante-dixième année et qui a payé régulièrement sa cotisation pendant douze cents semaines. Mais comme la loi est entrée en vigueur dès sa promulgation, elle a accordé, pour ces douze cents semaines (trente ans), des faveurs en diminuant, pour l'époque transitoire, le nombre de versements nécessaires pour avoir droit à une rente de vieillesse.

Le montant de cette rente se compose d'une somme fixe de 50 marks, versée par l'État, à laquelle l'établissement d'assurance ajoute une somme « fondamentale » qui varie, suivant la classe de salaires, entre 60 marks (première classe) et 180 marks (cinquième classe). De cette façon la rente est de 110 marks pour la première classe de salaires, de 140 marks pour la deuxième, de 170 marks pour la troisième, de 200 marks pour la quatrième et de 230 marks pour la cinquième. Si un ouvrier meurt avant d'avoir atteint l'âge de soixante-dix ans, sa veuve ou ses enfants âgés de moins de quinze ans ont droit au remboursement du montant net des versements personnels de l'assuré. Si une ouvrière se trouvant dans les mêmes conditions laisse des enfants illégitimes, le même remboursement leur est attribué.

Les rentes d'invalidité et de vieillesse sont payées par les bureaux de poste, mensuellement et à l'avance. Elles sont incessibles et insaisissables.

Le mouvement des fonds que nécessite l'assurance contre l'invalidité et la vieillesse est encore plus considérable que dans les caisses d'assurance contre la maladie. De 1891 à 1897, c'est-à-dire en sept ans, les établissements d'assurance ont encaissé la somme de *711 millions* de marks et dépensé en chiffres ronds *294 millions* de marks dont la plus grande partie pour 296 556 rentes d'invalidité et 318 425 rentes de vieillesse. Au 31 décembre 1898, l'avoir total des établissements d'assurance s'élevait à *672 millions* de marks.

***

C'est dans la législation relative à l'assurance contre les accidents qu'on voit le mieux se manifester le nouveau prin-

cipe de droit ouvrier. Avant la loi du 6 juillet 1884, aucun dédommagement, en vertu du droit commun, n'était accordé à l'ouvrier blessé dans les cas où l'accident était survenu soit par l'imprudence de la victime, soit par suite de circonstances fortuites. Dans le cas contraire, quand l'accident se produisait par la faute ou la négligence de quelque autre, l'ouvrier pouvait poursuivre l'auteur direct de l'accident, et non le chef responsable, le patron. Mais cet « auteur direct » était presque toujours un ouvrier ou un employé, aussi pauvre que la victime, si bien que celle-ci, même après avoir gagné son procès, ne pouvait obtenir quoi que ce fût de son adversaire qui le plus souvent était sans ressources.

La loi du 6 juillet 1884 introduit, contrairement à la législation précédente, le principe de la responsabilité directe du patron, cela en vertu de considérations fort curieuses. Elle considère notamment que toute exploitation industrielle ou autre comporte par sa nature des dangers pour l'ouvrier, et que, dans ces conditions, il est juste de considérer les indemnités auxquelles ont droit les victimes comme faisant partie intégrante du prix de revient industriel, et de les mettre à la charge des patrons.

Au début, la loi sur l'assurance contre les accidents ne s'appliquait qu'aux ouvriers industriels, mais peu à peu, par des additions successives, sa sphère d'action s'étendit considérablement. Aujourd'hui l'Allemagne compte près de vingt millions de personnes assurées contre les accidents, si bien qu'on peut dire qu'à l'heure actuelle tout ouvrier ou tout employé gagnant moins de 2 000 marks par an, jouit des bénéfices que lui accorde la loi.

L'assurance, comme nous l'avons dit il y a un instant, est à la charge presque exclusive des patrons. Ceux-ci sont réunis en « associations professionnelles » qui groupent les patrons, c'est-à-dire les chefs d'établissements des industries de même nature ; pour les exploitations agricoles, les patrons sont réunis en « associations territoriales », enfin, pour les industries exploitées par l'État (postes et télégraphes, chemins de fer, etc.) on a créé des offices d'État. D'après la dernière statistique, on compte 65 associations industrielles, 48 agricoles et 409 offices d'État.

Chaque association professionnelle, industrielle ou agricole, possède la personnalité civile et une complète indépendance au point de vue administratif. Elle est gérée par une assemblée générale des membres de l'association et dirigée par un comité élu qui fixe les indemnités à payer aux victimes des accidents, tient au complet la liste de ses membres et établit la cotisation de chacun.

Celle-ci est évaluée de la façon suivante :

Le paiement des indemnités aux victimes des accidents est effectué par le bureau de poste sur l'avis du comité directeur de l'association professionnelle de la localité. Les sommes sont donc avancées par l'État, mais ces avances sont remboursées à la fin de chaque exercice par l'association professionnelle. Le montant de toutes les indemnités, augmenté des frais d'administration et des versements en vue de constituer un fonds de réserve, est réparti entre les membres de l'association, et la part qui revient à chaque patron constitue sa cotisation. Elle n'est pas uniforme, mais varie avec le nombre des ouvriers occupés dans l'exploitation et le degré de danger de celle-ci, ou, comme on dit, le « coefficient du danger de l'entreprise ». Plus l'industrie expose, par sa nature, aux accidents, plus élevée est la cotisation du patron.

Lorsque, au cours de son travail, un ouvrier devient victime d'un accident, avis est donné à la police qui procède à une enquête. A l'enquête peuvent assister les représentants de l'association professionnelle et du patron, et les délégués de la caisse de maladie à laquelle appartenait l'ouvrier. En attendant les résultats de l'enquête, l'ouvrier est à la charge de sa caisse de maladie, tandis que sa famille est secourue pendant ce temps par l'association professionnelle. Si au bout de treize semaines, pendant lesquelles les secours ont été fournis par la caisse de maladie, le malade n'est pas guéri ou n'a pas récupéré sa capacité de travail, l'association professionnelle lui doit une indemnité, dont le montant est fixé par le comité directeur de l'association. Le blessé peut en appeler de cette décision à un tribunal arbitral composé de deux membres de l'association, de deux délégués ouvriers et d'un président qui est un fonctionnaire officiel. Si le jugement de ce tribunal arbitral n'est pas accepté par la victime, elle peut en appeler à

l'Office impérial des assurances, qui juge en dernier ressort.

L'indemnité qu'on accorde, dans ces conditions, consiste dans les soins médicaux continués après la treizième semaine, et en une rente dont le montant varie suivant que l'incapacité de travail est complète ou seulement partielle (perte d'un doigt, par exemple). Dans le premier cas, la rente est fixée aux deux tiers du dernier salaire annuel; en cas d'incapacité partielle, celle-ci est évaluée en tant pour cent du salaire. Un ouvrier a, par exemple, perdu un doigt dans un accident; cette perte est évaluée à 10 p. 100. S'il gagnait 1 500 marks par an, sa rente sera du dixième de son salaire, c'est-à-dire de 150 marks par an. Dans les deux cas, la rente est continuée tant que dure l'incapacité de travail.

L'accident a-t-il entraîné la mort de l'ouvrier, l'association professionnelle doit à la famille une indemnité « funéraire » (vingt fois le montant du salaire quotidien) et une rente. La veuve a droit (à moins qu'elle ne se remarie) à une rente viagère évaluée à 20 p. 100 du salaire annuel de son mari; chaque enfant, jusqu'à l'âge de quinze ans, reçoit aussi une rente qui est de 15 p. 100 du salaire de leur père; toutefois la rente de la veuve et celles des enfants ne doit pas dépasser 60 p. 100 de ce salaire. S'il n'y a pas de veuve ni d'enfant, la rente, qui est alors de 20 p. 100 du salaire, est servie aux ascendants, parents ou grands-parents de la victime. La fille-mère est indemnisée lors de la mort de son enfant.

La rente, comme nous l'avons dit, est, dans tous ces cas, servie par le bureau de poste de la localité.

Pour comprendre les avantages que cette assurance accorde aux ouvriers, prenons, avec M. Zacher, un maçon qui gagne 1 260 marks par an. Un jour il tombe d'un échafaudage et se fait une contusion de la poitrine. Pendant treize semaines il est soigné aux frais de sa caisse de maladie, mais, comme il n'est pas encore complètement rétabli au bout de ce temps, il est soigné pendant trois mois dans un hôpital. Les frais de ce traitement qui montent à 306 marks sont acquittés par l'association professionnelle qui, pendant ce temps, a versé en outre, à titre de secours, 157 marks à la femme et aux deux enfants de l'ouvrier. Notre maçon quitte enfin l'hôpital, mais il est dorénavant incapable de gagner sa vie. L'associa-

tion professionnelle lui constitue une rente de 842 marks. Si l'accident eût coûté la vie à notre maçon, l'association professionnelle aurait été obligée de verser 84 marks à titre d'indemnité funéraire et de constituer à la femme et aux deux enfants une rente annuelle de 632 marks.

De 1885 à 1897, les associations professionnelles ont dépensé en indemnités et rentes aux ouvriers victimes des accidents la somme de *366 millions de marks*. Leur fonds de réserve était, en 1898, de *672 millions de marks*.

*
* *

Ce que nous savons maintenant de ces assurances ne donne encore qu'une idée incomplète de leur rôle social. Très vite elles ont brisé les cadres administratifs dans lesquels on a voulu les enfermer. Elles sont devenues, par la force des choses, une véritable institution sociale, je veux dire par là une institution qui évolue, qui se modifie en s'adaptant aux conditions du milieu et de la vie.

Il ne faut pas croire en effet que le rôle de l'Office impérial d'assurances consiste, et ait toujours consisté à payer les rentes d'invalidité et de vieillesse, à veiller à l'exécution des lois ouvrières, à trancher les différends et à dresser des statistiques irréprochables. Son cercle d'action s'est tous les jours élargi, et peu à peu il a été amené à s'occuper de choses en apparence tout à fait étrangères aux assurances ouvrières : construction d'hôpitaux et de sanatoria pour tuberculeux, construction de logements ouvriers et de bains publics, entretien de crèches et d'écoles maternelles, travaux de canalisation et d'assainissement des villes, etc., etc.

Le principe qui a guidé l'Office impérial d'assurances dans toutes ces entreprises est celui de la médecine moderne. Prévenir une maladie vaut mieux que la guérir, et, comme chaque ouvrier devenant malade ou invalide constitue une charge parfois assez lourde pour les établissements d'assurances, ceux-ci se sont dit qu'en améliorant les conditions hygiéniques de la classe ouvrière on obtiendrait une diminution du nombre de malades, d'invalides, et, partant, des rentes à payer. Ce raisonnement de financier apparaît avec

toute sa netteté dans la position prise par l'Office impérial des assurances dans la lutte contre la tuberculose.

Lorsqu'on eut appris que sur cent tuberculeux traités dans un sanatorium, dix sortent guéris et soixante-dix suffisamment améliorés pour reprendre leur travail pendant plusieurs années, les établissements d'assurances se sont mis à construire des sanatoria. Un simple calcul leur a, en effet, montré que la construction et l'entretien des sanatoria leur coûteraient bien moins cher que les rentes qu'ils sont obligés de payer aux ouvriers tuberculeux devenus invalides. Sur la quarantaine de sanatoria qui existent en Allemagne, trente au moins appartiennent aux établissements d'assurances. En 1899, plus de six mille ouvriers tuberculeux y ont été soignés, et les bénéfices résultant du non-paiement de ces rentes se chiffrent par millions. Si la lutte contre la tuberculose, véritable problème social dans tous les pays, est conduite d'une façon si admirable en Allemagne, l'honneur en revient presque exclusivement aux établissements d'assurances contre l'invalidité.

Les associations professionnelles, qui ont la charge de l'assurance contre les accidents, ont suivi l'exemple, en vertu du même raisonnement pratique. En faisant convenablement traiter les victimes des accidents, se sont-elles dit, peut-être aurons-nous moins de rentes à payer et diminuerons-nous nos charges. Ces prévisions s'étant réalisées, elles ont fait construire des hôpitaux spéciaux pour leurs blessés et fait appel aux chirurgiens renommés ; elles ont même fait bâtir des maisons de convalescence où le massage et la gymnastique orthopédique rendent souvent la souplesse aux membres ankylosés, contracturés ou paralysés.

Les caisses d'assurance contre la maladie ne sont pas restées non plus cantonnées dans leurs attributions directes. Tout d'abord elles ont entrepris une véritable œuvre d'éducation en organisant des conférences méthodiques sur des questions intéressant directement la classe ouvrière : la façon dont on contracte la tuberculose, les précautions à prendre contre les maladies infectieuses, l'hygiène du logement et des ateliers, la manière de soigner les enfants, l'hygiène de l'œil, etc., etc. En second lieu leurs représentants veillent à ce que les prescriptions relatives à l'hygiène des fabriques et

des ateliers ne restent pas lettre morte. De temps en temps, des circulaires sont envoyées aux patrons pour obtenir d'eux, et souvent dans leur propre intérêt, que les employés de commerce aient le droit de s'asseoir en l'absence des clients, que les ouvriers aient le temps nécessaire pour leurs repas, qu'on ne travaille pas le dimanche, etc. L'opinion publique est fréquemment saisie de toutes ces questions par la voie des journaux et des réunions publiques, et les doléances des ouvriers sont souvent prises en considération en haut lieu.

Cependant des capitaux énormes s'accumulaient dans la caisse de l'Office impérial d'assurances. Ils furent employés au mieux des intérêts, je veux dire de l'hygiène de la classe ouvrière. Se souvenant du proverbe persan qui dit que là où la lumière et l'air n'entrent pas, le médecin entre souvent, l'Office impérial a avancé les fonds nécessaires pour la construction de logements hygiéniques. Les sommes engagées de ce chef montaient, en 1899, à 52 millions de marks. Ensuite, 36 millions de marks furent jetés dans les entreprises d'hygiène générale : travaux de canalisation et de conduction d'eau, construction de bains publics, installation d'abattoirs modernes, établissement de crèches et d'écoles maternelles, avances aux Sociétés coopératives de consommation, etc. Puis, la caisse se remplissant toujours, on a pensé à l'agriculture, et 45 millions de marks furent consacrés, sous forme de crédit agricole, à favoriser l'élevage, à venir en aide aux paysans éprouvés par la sécheresse, à construire des routes, des chemins vicinaux, etc.

Nous voici loin des attributions premières des assurances ouvrières. Dans l'espace de quinze ans, cette institution sociale est arrivée à englober dans sa sphère d'action tout ce qui touche directement ou indirectement au bien-être et à l'amélioration du sort de l'ouvrier. La voie dans laquelle elle s'est engagée ne peut être que féconde et, pour caractériser son œuvre ses tendances, on ne saurait mieux faire que de la comparer à un véritable Ministère du Travail.

Les assurances ouvrières ont été violemment attaquées en Allemagne par les socialistes démocrates, à l'étranger par les économistes orthodoxes. Mais, comme le dit fort bien le

professeur Piloty (de Würzbourg), on n'atteint pas la perfection du premier coup quand il s'agit d'une institution formée sans modèle et destinée à agir sur les rapports d'une grande société.

Ce qui froisse surtout les économistes orthodoxes, c'est le principe de l'obligation, c'est-à-dire l'intervention directe de l'État. Pourquoi imposer l'assurance et porter atteinte à la liberté individuelle, quand on peut arriver au même but en favorisant les institutions libres de prévoyance, par exemple les Sociétés de secours mutuels? — Ce raisonnement est logique et très juste; mais il ne faut pas oublier que l'assurance libre possède une force d'expansion très limitée. Voici, par exemple, nos Sociétés de secours mutuels qui ont derrière elles un passé bientôt séculaire; à l'heure actuelle, elles comptent un peu plus d'un million et demi d'adhérents. Ces adhérents, on le sait, sont des ouvriers aisés, de petits patrons, des employés bien posés qui, en Allemagne, ne seraient même pas touchés par l'assurance obligatoire. L'assurance libre passe donc au-dessus de la grande masse des ouvriers, de celle qui vit au jour le jour, incapable de l'effort et des sacrifices qu'exige la prévoyance.

On a encore dit que l'accumulation de capitaux dans les caisses d'assurances pouvait, à un moment donné, créer un danger pour le marché financier. Ces prévisions ne se sont pas réalisées jusqu'à présent, par la bonne raison que la façon dont ces capitaux sont employés écarte ce danger. On ne peut même dire que les capitaux s'accumulent, puisqu'ils sont utilisés pour une foule d'entreprises qui, nous l'avons vu, vont de la construction des hôpitaux au crédit agricole. Plusieurs écrivains allemands, à attaches plutôt officielles, MM. Lass et Zahn par exemple, soutiennent même que les assurances ouvrières auront pour résultat d'arrêter, dans une certaine mesure, la poussée vers les villes en améliorant la situation de l'ouvrier agricole et en venant en aide, sous forme de crédit, au paysan et au fermier.

Passons aux critiques de détail. M. Albert Gigot, par exemple, a insisté sur les sommes énormes qu'absorbent les frais d'administration. Il cite l'Association professionnelle des textiles d'Alsace-Lorraine qui a dépensé quarante mille marks

de frais généraux pour payer trois mille marks d'indemnité, ou encore la corporation des fumistes-ramoneurs qui supporte deux cent quatorze francs de frais généraux pour cent francs d'indemnités. Ces faits sont certainement exacts, mais ils sont sûrement exceptionnels puisque, d'après les récentes statistiques allemandes, les frais généraux et d'administration pour les trois assurances montent seulement à 10 p. 100, et ces frais tendent encore à diminuer tous les ans.

On a dit enfin que la charge que les assurances ouvrières imposent aux patrons pèse lourdement sur l'industrie et le commerce. Il serait puéril de nier ce fait, mais il ne faut pas non plus en exagérer l'importance. Le mieux encore, c'est d'en appeler aux statistiques.

En 1898 la maison Krupp a dépensé, pour les assurances de ses ouvriers, la somme de 937 107 marks, près d'un million. Mais il n'existe qu'une seule maison Krupp en Allemagne, et, si l'on prend les établissements industriels de moindre importance, les sommes dépensées de ce chef diminuent considérablement. Les chiffres que Greissl donne pour les fabriques et établissements les plus importants varient, avec le nombre d'ouvriers employés, entre sept mille et 76 000 marks par an. Pour la petite industrie, cette charge est au maximum de soixante-quinze francs par établissement; dans l'industrie moyenne, la dépense de chaque établissement ne dépasse pas sept cent cinquante francs. En moyenne, on évalue à quinze francs par an et par ouvrier la somme que les assurances ouvrières coûtent au patron. La charge est donc moins grande qu'on ne l'a dit, et l'essor continu de l'industrie et du commerce allemand le prouve suffisamment.

On aurait pu craindre que, poussés par la concurrence, les patrons ne fissent retomber cette charge sur les ouvriers en diminuant les salaires. Cette éventualité ne s'est pas produite, grâce, certainement, au développement prodigieux de l'industrie allemande. D'après les statistiques officielles, le salaire moyen qui, dans l'industrie, était de six cent douze marks en 1888, est monté à sept cent trente-cinq marks en 1898. D'autres faits encore montrent aussi que la situation économique de l'ouvrier s'est améliorée dans l'espace de ces derniers vingt ans. Ainsi, la consommation de sucre et de

thé a doublé, celle de riz et de cacao a quadruplé. En 1880, la consommation de viande et de charcuterie était de vingt-neuf kilogrammes par tête ; en 1898 elle monte à quarante et un kilogrammes. En 1880 on comptait, dans les caisses d'épargne de Prusse, 725 477 dépôts de moins de soixante marks ; en 1897, le nombre de ces dépôts est de 2 164 621.

Quant à la critique des socialistes allemands, elle s'explique avant tout par la tactique d'un parti d'opposition irréductible, et en second lieu seulement par les considérations tirées de la doctrine socialiste pure. S'ils voulaient apprécier à sa juste valeur l'assistance sociale à laquelle a droit tout ouvrier allemand, malade ou invalide ou vieilli sous le harnais, ils n'auraient qu'à faire un tour dans nos bureaux de bienfaisance. Là ils verraient les invalides du travail traités en mendiants, auxquels une main, derrière un guichet, passe une aumône... J'aime mieux le système allemand.

R. ROMME

L'INTÉRIM

— LÉGENDE CISTERCIENNE —

A mademoiselle M. de M.

Si vous êtes friand d'histoires curieuses,
Celle-ci dut ravir les âtres à manteaux
Où l'on veillait, au temps aboli des châteaux :
— Je vous mène au couvent, chez ces religieuses,
Filles de Saint-Benoît, dont les maisons pieuses
Sont les rameaux fleuris du vieux tronc de Cîteaux.

Je voudrais sans préface étonner vos oreilles ;
Mais un couvent, sait-on ce que c'est? Bien souvent
Il est bon de prévoir des questions pareilles ;
Ce qu'on dirait après, mieux vaut le dire avant :
Vous avez vu parfois une ruche d'abeilles ?
C'est, à la rumeur près, l'image d'un couvent.

En haut, l'Abbesse ; en haut, la Mère ; en haut, la Reine !
Reine, au titre des rois par leurs peuples élus,
Et maîtresse à l'égal des Césars absolus !
De son essaim soumis arbitre souveraine,
Elle ne reconnaît, en son œuvre sereine,
De guides que la Règle, et Rome — tout au plus.

Au-dessous, nous trouvons ses propres électrices,
Les professes, qu'on voit assister aux offices
En grand habit de l'Ordre, et, pour l'éternité,
Ayant fait les trois vœux : chasteté, pauvreté,
Obéissance ; — encore au-dessous, les novices,
L'avenir et l'amour de la communauté.

Autour de ce royaume, État-miniature,
Le séquestrant du siècle et des à-coups du sort,
Un infrangible mur se dresse : la clôture.
De celles qu'il étreint jamais nulle ne sort
Et ne revoit le monde, à moins de forfaiture :
Les portes d'un couvent ne s'ouvrent qu'à la Mort.

Il faut vivre pourtant, même en un monastère.
Au dernier échelon, tout en bas, moins austère,
La converse apparaît sur le seuil du saint lieu ;
Elle est de la maison, oui, mais laïque un peu.
Comme Marthe, elle a pris un rôle terre à terre :
Sa tâche est de servir les servantes de Dieu.

Celle-ci de la ruche est l'abeille ouvrière,
Neutre, je vous l'accorde ; hybride, je l'admets :
C'est juste ce qu'il faut pour apprêter les mets,
Pour être sacristine, ou lingère, ou tourière,
Franchir dans les deux sens la fameuse barrière,
Soit ! Mais la sœur converse est converse à jamais !

C'est de tradition, si la Règle est muette.
La Règle a mieux fixé le lever, le coucher,
La façon de chanter, la façon de marcher,
La coupe de l'habit, les plis de la cornette ;
Legs du saint fondateur à l'Ordre, claire et nette,
La Règle est immuable ; on n'y saurait toucher.

Que si jamais Évêque, Archevêque, Éminence,
Voulait, croyant mieux faire, et par zèle chrétien,
Y changer, en ôter une virgule, — oh! bien,
L'Abbesse écouterait par pure déférence,
Baiserait l'anneau d'or, ferait la révérence,
Répondrait : « C'est la Règle! » — et rien n'y pourrait rien.

Libre à tous de railler ce code et ses routines :
Au couvent, l'âge seul met des rides au front!
La cloche qui se fêle, ou sa corde qui rompt
Au moment de sonner l'angélus ou matines,
C'est un événement que des Bénédictines
Gravement, et des mois entiers, se rediront.

Et quant à supposer que la Règle inflexible
Puisse être enfreinte un jour, une heure, un seul moment,
Sans que la délinquante et que son manquement
Soient découverts, percés à jour, passés au crible;
Quant à croire une telle énormité possible,
Cela vous fait hausser l'épaule, simplement.

Et pourtant, certain jour... — M'y voici : — Sœur Alice,
Converse de Cîteaux, à peine en son été,
Tirait, pour son malheur, certaine vanité
Des agréments d'un corps qu'eût froissé le cilice;
Mais sur ce qu'elle offrait d'inquiétant je glisse,
Et j'aime mieux noter sa prime qualité.

C'était d'avoir le culte exalté de la Vierge.
Exemple : préposée aux emplettes, cachant
Son trésor dans un pli de sa robe de serge,
Elle s'ingéniait, de marchand en marchand,
A voler, sou par sou, l'argent d'un petit cierge
Pour la Dame; et c'était très mal, mais si touchant!

Ah ! c'est qu'elle l'aimait ! Au mur de sa cellule,
Là même où vous eussiez cherché quelque miroir,
Elle avait son image en un vieux cadre noir ;
Et devant la Très Pure, en plus de la formule
D'oraison que la Règle à ces moments stipule,
Égrenait un rosaire entier, matin et soir.

Rien de mieux ; et la Vierge aime et bénit qui l'aime.
Mais je crois avoir dit, tout au commencement,
Que notre sœur Alice avait le tort extrême
De trop savoir combien son air était charmant ;
Quand on est si portée à s'admirer soi-même,
Cela doit mal finir, inévitablement.

Le Diable a d'alliés pas loin d'une huitaine
Dont les plus dangereux sont l'Orgueil et l'Amour :
L'Amour se fit-il « page? écuyer? capitaine? »
Je n'en sais rien du tout. Une chose certaine
Est qu'il s'y prit si bien qu'au matin d'un beau jour
Alice le suivit sans esprit de retour.

Après avoir, durant toute une nuit d'épreuve,
Prié devant l'image où son anxiété
Prêtait à sa patronne un regard attristé,
Elle mit sur son lit ses clefs, sa robe neuve,
Son livre de dépense, et, pleurant comme un fleuve,
S'enfuit. Là-bas, hélas ! le coq avait chanté !

Nous ne la suivrons pas dans sa vague aventure,
Et je crois superflu d'en donner la raison,
Mais il est établi qu'en toute conjoncture,
Et même quand cela semblait peu de saison,
A la Dame du Ciel la pauvre créature,
Soir et matin, toujours faisait son oraison.

Combien de mois, de jours, sa fugue dura-t-elle?
Je l'ignore, et très peu m'importe, en vérité.
Puis le dégoût la prit de son indignité;
Et, semblable au ramier de la fable immortelle
Qui regagne son nid, saignant et traînant l'aile,
Elle frappait un soir au couvent déserté.

Quand la porte s'ouvrit : « Ave! », dit la tourière,
« Comme vous rentrez tard, sœur Alice, aujourd'hui!
Eûtes-vous par hasard, en chemin, quelque ennui?
— *Aujourd'hui!* » répéta la triste aventurière
Qui, prête à défaillir et froide comme pierre,
Recula jusqu'au mur en cherchant un appui.

Enfin, d'un pas raidi, d'un pas de somnambule,
Et tandis que sa lèvre en silence priait,
Et tandis qu'une voix intime lui criait :
« Sauvée! » elle gagna son ancienne cellule;
— Aux dernières lueurs d'un pâle crépuscule,
Dans son vieux cadre noir la Vierge y souriait.

La robe neuve était sur le lit blanc posée
Près du trousseau des clefs, tout comme auparavant,
Sauf qu'elle paraissait légèrement usée;
Le livre était en règle où chaque jour, suivant
Une vieille habitude, à tête reposée,
La converse notait les achats du couvent!

— Oh! mais alors, qui donc...? — Sans nulle réticence
Alice confessa l'entraînement subi;
Les gens ne manquaient pas pour attester l'absence :
Et ce fut au Chapitre à rester ébaubi
De cet imbroglio d'une double présence
Contredite à plaisir par un double alibi!

Devant l'official, en séance plénière,
L'Ordre évoqua la cause. Alice et la tourière
Comparurent en tête. On plaida. L'avocat
Du Diable eut beau clamer et se donner carrière :
Prouvé par cent témoins, et bien que délicat,
Haut la main, le miracle eut son certificat.

Ici de la converse il faut clore l'histoire.
On est beaucoup moins sûr des quelques faits suivants,
Contraires au constant usage des couvents :
Devenue — et voilà ce qu'on hésite à croire —
Sœur professe, elle aurait pour la céleste gloire
Quitté ce monde, abbesse, à nonante-neuf ans.

Mais le vieil chroniqueur, preud'homme et sans malice,
Que d'un latin fort bas j'ai dû vous translater,
En crainte de l'exemple, a grand soin d'ajouter
— Et c'est le trait final, et c'est un pur délice —
Que, si bien qu'ait tourné le cas de sœur Alice,
Il serait téméraire, et pis, de l'imiter.

Cette histoire n'est pas de celles qu'on invente.
Un seul point, non fixé, gêne l'historien :
Où se passa l'exquis prodige? — On n'en sait rien;
C'est si vieux! — Et, dès lors, chaque maison se vante,
Dans l'Ordre dont il est l'indivisible bien,
D'être celle où, jadis, la Vierge fut servante.

BORRELLI

UN MINISTRE BELGE

JULES BARA

La Belgique a offert, depuis 1870, le spectacle curieux d'une évolution politique et sociale dont la rapidité a déjoué toutes les prévisions. En trente ans, elle a passé du régime oligarchique au régime démocratique; elle a connu le gouvernement libéral tempéré, à la mode de 1830; le gouvernement catholique instable, la stagnation d'un cabinet conservateur, voué à l'immobilisme; puis une ère de réformes progressives, et, grâce à l'émoi causé par ces réformes, une longue réaction: enfin, en 1893, sous la pression du socialisme, elle a fait l'apprentissage d'un suffrage universel mitigé, et inscrit dans son code une série de lois ouvrières qui n'ont eu d'autre effet que d'aviver les antagonismes sociaux. Le cinquième du parlement belge appartient maintenant au collectivisme. Celui-ci ne recrute guère ses adhérents que dans la classe ouvrière, dont les membres disposent d'une seule voix, lorsqu'ils ne réunissent pas des conditions particulières d'instruction ou de cens; savoir lire et écrire, posséder un petit capital, certifié par un livret de caisse d'épargne ou une inscription au Grand Livre, c'est s'assurer un second suffrage électoral, et le troisième appartient aux diplômés de toute sorte de la classe moyenne. Si ces votes supplémentaires, et conservateurs pour la plupart, étaient demain re-

tirés à la bourgeoisie, — et ils le seront peut-être, — on peut conjecturer que la cinquième part attribuée au socialisme dans le Parlement deviendrait une grosse moitié. Le sénat étant ploutocratique de recrutement et conservateur par essence, un nouveau système électoral, pareil à celui de la France, créerait fatalement un antagonisme de plus au sein de cette petite nation, et il serait téméraire de pronostiquer qui l'emporterait, en fin de compte, du capital industriel ou du travail manuel, de ceux qui possèdent et de ceux qui veulent posséder.

Ce danger et les appréhensions qu'il fait naître expliquent que le parti clérical ait gardé le pouvoir pendant seize ans. Ce parti constitue, par ses effectifs ruraux, par les appuis qu'il trouve dans la bourgeoisie, une sauvegarde suffisante contre le parti révolutionnaire. Tous ceux qui détiennent quelque bien ont une secrète et légitime inclination pour le conservatisme. Chez une nation catholique, le conservatisme, lorsqu'il repose en même temps sur une foi restée vive, peut défier l'effort des années. La dernière heure de la domination cléricale n'a donc point sonné. On a persuadé à beaucoup d'électeurs, surtout à ceux que leur fortune ou leur instruction a privilégiés, comme nous l'avons vu, en leur assurant un double ou un triple vote, que la chute du ministère conservateur serait le signal de leur ruine; on ne leur a permis l'option qu'entre la réaction et la révolution, et ils ont choisi la réaction. Celle-ci, au surplus, se montre sage et tempérée. Si elle fait trois pas en arrière, elle se hâte après d'en faire deux en avant; c'est toujours un pas de gagné, et le second mouvement enlève le souvenir du premier. On croit avoir bougé. C'est à peine si les plus clairvoyants constatent qu'il y a quelques fonctionnaires catholiques nouveaux, quelques miliciens illettrés de plus, quelques instituteurs de moins, quelques aumôniers dans les collèges, qui n'y étaient pas la veille.

Au parti clérical s'oppose le parti socialiste, lequel gagne sans cesse du terrain aux dépens des libéraux. Le rôle de ceux-ci, il faut le confesser, est suprêmement ingrat. Enserrés entre les deux partis extrêmes, qui se disputent les foules, ils n'ont qu'un tout petit périmètre pour se mouvoir. La haute

bourgeoisie leur a échappé quasi complètement; elle vote pour Dieu. La petite bourgeoisie, issue du peuple des campagnes, reste catholique comme lui; issue du peuple des villes, elle serait volontiers libérale, mais le socialisme cherche à l'attirer à lui; elle n'a pas, en effet, pour les deniers amassés, les mêmes appréhensions que les possédants de vieille date; la vigueur de ses muscles et les contacts journaliers avec les tâcherons la solidarisent avec les revendications brutales de ceux-ci; elle peine comme eux et elle est tentée d'accepter leur idéal; son ignorance fait le reste.

Quant à la bourgeoisie moyenne, celle des professions libérales, elle est acquise au tiers parti belge par tradition et par goût. C'est chez elle, et aussi chez les notables des campagnes, qu'on trouve la sincérité des convictions libérales. Sont encore libéraux aujourd'hui la plupart des industriels, en haine du protectionnisme qui les ruinerait, et du socialisme qui les exproprierait sans pitié; le sont, enfin, de-ci de-là, les ouvriers d'élite émancipés intellectuellement et devenus antireligieux, mais qui réprouvent les excès du socialisme, parce qu'ils identifient cette doctrine avec les pauvres diables, illettrés et vantards, dont on a fait des députés, des conseillers provinciaux et des conseillers communaux, et sur lesquels ils sentent leur supériorité intellectuelle et morale.

Mais toutes ces sources de recrutement de parti libéral menacent de s'appauvrir : l'ouvrier d'élite est l'exception; les professions libérales ont un effectif à peu près invariable; les campagnes, qui tendent à se dépeupler, comptent chaque jour moins de fortunes moyennes; la société anonyme se substitue rapidement à l'industriel, qui exploite seul ses propres inventions ou celles d'autrui. Le recrutement des libéraux est donc de plus en plus lent et difficile. Enfin, pour comble d'infortune, ce tiers parti que son passé, si honorable qu'il soit, ne recommande ni aux apeurés ni aux exaltés, a perdu, depuis 1896, ses deux chefs les plus illustres, l'un qui, pendant cinquante années, l'avait conduit au triomphe ou sauvé, du moins, du déshonneur et de la déroute, et dont le nom était vénéré en Belgique et respecté à l'étranger; l'autre qui, s'il n'avait pas les qualités de grand politique de son aîné, jouissait d'une aussi forte popularité, et personnifiait mieux

peut-être les aspirations moyennes de ses compatriotes. Frère-Orban est mort le 2 janvier 1896, et voici que, le 26 juin dernier, l'apoplexie a foudroyé Jules Bara.

Jules Bara, ancien ministre de la Justice et ministre d'État, est peut-être la figure la plus intéressante du libéralisme belge; il résume toute une période de son histoire, et ses opinions, ses actes, son activité parlementaire sont, par leur homogénéité et leur caractère de réelle grandeur, capables de nous renseigner plus complètement sur bien des points de cette histoire.

***

Le régime parlementaire, en Belgique, est issu, comme en France, d'une révolution. Bruxelles, en 1830, a eu ses trois glorieuses; mais le mouvement populaire sur lequel la bourgeoisie étaya sa révolte fut un mouvement nationaliste et non une réaction contre le Trône et l'Autel. Le roi Guillaume de Hollande avait ceci de commun avec Charles X qu'il entendait gouverner à sa guise et à la guise de ses favoris: mais il différait de lui en ce qu'il était un étranger en Belgique, adversaire déclaré de la religion et des traditions communales du pays. Luthérien, il déplaisait au peuple flamand, resté catholique jusqu'à la bigoterie; Germain, il ne dissimulait pas aux Wallons, c'est-à-dire à l'autre moitié de ses sujets belges, son dédain pour les idées et le langage de la France; enfin toutes les faveurs politiques allaient à ses sujets du Nord: les Belges étaient administrés par des fonctionnaires hollandais.

Le lendemain de la révolution de 1830, les plus avisés s'occupèrent d'en cueillir les lauriers. C'étaient, pour la plupart, de jeunes avocats venus du midi et de l'est de la Belgique, et parmi lesquels on comptait plus d'un Français, ou d'un Belge né et élevé en France. Le type le plus achevé de ces révolutionnaires, bons patriotes d'ailleurs, fut Charles Rogier. Sa carrière politique fut longue et fructueuse, et nul homme d'État, de 1830 à 1860 environ, ne conquit et ne mérita une aussi grande popularité. Il était né à Saint-Quentin, d'un père français, mais de famille belge; il passa en

France une partie de sa jeunesse; plus tard, fixé à Liège, puis à Bruxelles; enfin il mourut député de Tournai. Cette dernière ville, belge d'occasion, toute française d'esprit, était comme désignée pour une représentation à part. Elle l'eut successivement (et, de 1862 à 1885, simultanément) dans la personne de Charles Rogier et dans celle de Jules Bara.

A bien des égards, Charles Rogier fut le prototype éminent de celui qui devint, après, son collègue à la Chambre et au Ministère. Grand admirateur de la France, de ses gloires et de ses institutions, il sut démêler tôt ce qui, dans le libéralisme de 1830, pouvait s'adapter aux mœurs de sa patrie. Ce fut un parlementaire à la façon de Royer-Collard et de Guizot, mais avec moins d'intransigeance et d'éclat, et sans la solennité glacée d'une conviction, portée comme on porte des reliques. Son éloquence plus court-vêtue, aiguisée de malice, resta familière, comme il convenait dans un pays de vie bourgeoise et d'honnête sans-façon; ajoutez à cela un optimisme sain et viril; ajoutez aussi le mordant, la promptitude narquoise du geste comme de la pensée, une combativité qu'aucun assaut ne décourageait. Tout cela composait une originalité, que Jules Bara devait rappeler, et même reproduire tout en atténuant ce qu'elle avait d'un peu particulier et qui datait; mais en quoi il se distingua surtout d'un maître dont il mit les leçons politiques à si merveilleux profit, c'est dans l'inflexibilité, et même la vivacité agressive, de ses convictions anticléricales.

A ce titre, Bara est un remarquable échantillon de la variété d'hommes politiques en qui s'est incarnée, dans l'Europe occidentale, la résistance ouverte contre le retour offensif des idées catholiques. Convaincu de la nécessité d'un pouvoir civil indépendant et fort, il concentra toute ou quasi toute son activité sur cet unique objet. Il en fit découler, avec une logique très défendable, tout le perfectionnement de l'organisme social : la liberté étant pour lui une perpétuelle conquête, qui s'étendait à l'ordre moral et intellectuel aussi bien qu'à l'ordre économique, il était de toute nécessité, et de constante urgence, que l'État fût de plus en plus armé contre les empiètements du spirituel et les entreprises de la foule, instinctive, ignorante et désireuse du changement. Cette foule, dont la

masse est inapte à l'exercice, même indirect, du pouvoir, se compose toutefois d'individus plus ou moins doués, qui, selon leurs dons naturels, peuvent successivement être associés à l'œuvre difficile de la conduite politique et administrative de la société. C'est par sélection, et par sélection seulement, que se fait cette affiliation ; d'égalitarisme en sens actuel, il n'en faut point. Ainsi peut se résumer une doctrine dont Jules Bara fut l'adepte sincère et vibrant.

L'indépendance du pouvoir civil, dont elle est destinée à assurer le maintien, reste un idéal en 1900, comme elle l'était en 1830. Elle est plus nécessaire peut-être aujourd'hui qu'il y a soixante-dix ans. Car si la démocratie n'aboutit pas fatalement au despotisme, elle ne l'exclut pas non plus fatalement. En ce sens, elle apparaît au libéralisme comme une tyrannie nouvelle qui tend à se substituer à celle des vieux régimes. Or c'est contre toutes les tyrannies que le libéralisme se dressa, dès son plus lointain passé. Sous un nom ou sous un autre il fut, et il restera toujours, le cri de la conscience individuelle. De même que l'oppression monarchique arma au XVIe siècle le bras des premiers libéraux modernes, de même l'oppression religieuse éveilla chez leurs fils une verve de pamphlétaires au XVIIe et XVIIIe siècle ; de même, depuis cent ans, on voit les descendants de ceux-là, par une logique très évidente, défendre le privilège électoral d'une classe en défiance de la démagogie. Ils se soucient peu, en l'occurrence, de l'apparente contradiction où ils se contraignent; car ce n'est pas au peuple ouvrier qu'ils refusent l'exercice du pouvoir, mais au peuple ignorant, et, en donnant à l'instruction généralisée une impulsion administrative qu'elle n'avait jamais connue, ils ont prouvé que ce qui les inquiète, ce n'est pas le nombre des électeurs, mais bien leur mentalité. Analyser, chez un esprit politique, la façon dont on s'y prenait il y a un quart de siècle, en Belgique, pour défendre la doctrine libérale, c'est-à-dire l'indépendance du pouvoir civil et de la conscience religieuse, l'enseignement public et la liberté du travail, c'est, en somme, presque définir cette doctrine elle-même; c'est, en tout cas, caractériser l'une des phases les plus intéressantes de son évolution.

*
* *

Aux environs de 1830, on savait déjà très bien ce que devait être le pouvoir civil, quelles en étaient et les prérogatives essentielles et les limites: il n'y a, pour s'éclairer là-dessus, qu'à relire certaines pages de Benjamin Constant ou de Royer-Collard. En Belgique, on était à la fois plus et moins avancé lorsqu'on vota la Constitution nationale. On y inscrivit bien toutes les libertés de 1789, y compris la liberté de la presse et la liberté d'association, ce que n'eussent point contresigné Guizot et ses amis ; mais quand il s'agit, par exemple, de dire ce que serait l'enseignement public, on tâtonna longtemps et on laissa à l'initiative privée une part prépondérante, sous prétexte que l'État ne devait que parer aux défaillances de cette initiative.

Les libéraux se préoccupèrent de bonne heure des devoirs et des droits de l'État ; mais ils se renfermèrent dans un platonisme très commode jusqu'en 1846, c'est-à-dire jusqu'à l'époque où ils se reconnurent, s'associèrent et s'isolèrent peu à peu des cléricaux. Ceux-ci, de même que leurs adversaires, se constituèrent en un groupement distinct. Rares furent, dès cette date, les hommes qui, restant fidèles à l'esprit de la Constitution, purent pratiquer en toute quiétude leur religion sans transiger politiquement avec ses ministres. Or le clergé, qui s'était d'abord tenu à l'écart des luttes électorales, satisfait qu'il était du nouveau régime, reprit peu à peu les mœurs d'avant 1830; il avait été alors, surtout en Flandre, le plus actif agent de la révolution ; il se mit cette fois au service d'une cause plus mesquine, puisqu'elle le vouait aux plus basses besognes de la politique de village, mais à ses yeux non moins sacrée, puisqu'elle se confondait avec celle de la religion.

Sans doute, en 1850, pour citer une date, il y avait encore à la Chambre belge beaucoup de libéraux catholiques et de catholiques libéraux. Mais dix ans plus tard, on montrait du doigt les derniers représentants de cette variété à peu près disparue. Chacun des deux partis désormais distincts — le catholique et le libéral — soutenait, comme il va de soi, avoir

conservé la tradition pure et sincère de 1830. « Vous n'êtes plus les libéraux de 1850, disait un député catholique en s'adressant à la gauche le 8 mai 1863. Lisez le programme du congrès libéral. Je le tiens en main ; tout catholique pouvait l'accepter... En 1850, on se séparait des ministres qui voulaient aller trop loin ; on disait : Nous ne vous suivrons pas. Aussi lorsque M. Frère-Orban a voulu reviser la loi d'instruction primaire, il ne s'est trouvé que douze personnes sur les bancs de la gauche pour appuyer une telle proposition. En 1850, j'aurais pu me trouver moi-même dans vos rangs, car nous voulions à peu près la même chose. » Et ce député, catholique, tournaisien comme Jules Bara et à demi français comme lui, terminait cette philippique, dirigée contre la gauche entière, par une série d'amers reproches, qui s'adressaient plus particulièrement au jeune *leader*, dont il était le concitoyen ; il ne lui pardonnait pas les intransigeances de sa jeunesse, le qualifiant de « doctrinaire carré » et de « centralisateur ».

Il n'avait pas tout à fait tort, du moins en ce qui concerne le goût de la centralisation, et nous devinons déjà pourquoi.

Catholiques et libéraux, on l'a dit, avaient évolué depuis 1830. Mais plus rapide et plus marquée avait été l'évolution des catholiques. Ceux-ci, d'ennemis nés de la liberté qu'ils étaient par tradition, ne devaient pas tarder à s'en proclamer les défenseurs. Cette nouvelle attitude leur réussit à merveille. C'est qu'ayant tiré d'une constitution libérale tout le profit qu'elle pouvait leur assurer, usant et abusant de toutes ses latitudes, ce qui était aisé dans un pays catholique, dont le clergé s'était fait leur serviteur, ils ne pouvaient admettre qu'on réfrénât leur zèle et qu'on songeât à régler l'exercice de la liberté. Par liberté, au reste, ce qu'ils entendaient, c'était le privilège dans l'ordre moral et le privilège dans l'ordre politique, avec un régime électoral reposant sur un cens élevé. Demander le maintien intégral des libertés, en Belgique, c'était bel et bien vouloir, à cette date, faire consacrer l'éternité de plusieurs privilèges. On le vit bien dans l'opposition des catholiques, lorsqu'il fut question d'étendre le droit de suffrage, qui était réservé aux seuls citoyens, payant 12 francs de contribution foncière. Les libéraux furent divisés sans

doute sur le caractère de cette grosse réforme, mais tous admettaient qu'il y avait trop peu d'électeurs au Parlement; à deux ou trois exceptions près, les catholiques trouvaient que ce qui avait été bon à prendre était bon à garder.

Dans le domaine social, nous verrons plus loin qu'ils observèrent la même tactique; ils combattirent avec une égale vivacité les lois favorables à la classe ouvrière, à son émancipation intellectuelle, à son amélioration matérielle, et ils prononcèrent les grands mots de socialisme et d'anarchie, chaque fois que leurs adversaires proposèrent une de ces lois.

Ils ne se contentèrent point de vouloir conserver une législation dont ils tiraient si bon profit, ils voulurent l'améliorer pour en tirer plus de profits encore. De 1830 à 1842, l'enseignement primaire ne fut, en Belgique, l'objet d'aucune organisation d'ensemble, et on conserva à peu près le régime confessionnel qui avait été en vigueur dans le passé. Pourtant beaucoup d'esprits réclamaient l'intervention de l'État, et une loi fut enfin votée qui, sous couleur de respecter les droits de celui-ci, asservit simplement l'enseignement public au clergé. La situation de fait fut donc réglée en droit, et cela sans trop d'opposition des libéraux du temps, qui interprétaient la liberté d'enseignement dans le sens le plus restrictif pour l'État, et le plus large pour les particuliers.

Une nouvelle tentative du même genre eut moins de succès. Cela se passait en 1857; les couvents étaient devenus aussi nombreux en Belgique que sous la monarchie autrichienne; leur fortune mobilière et immobilière avait décuplé depuis 1830; les donations avant ou après la mort alimentaient cette fortune aux dépens de la prospérité publique. Les catholiques belges craignirent un retour offensif des idées de sécularisation qui, sous Joseph II et sous Guillaume de Hollande, avaient failli triompher chez eux. Ils proposèrent d'inscrire dans la loi, en les aggravant, des tolérances qui équivalaient au rétablissement de la mainmorte. Cette fois, il y eut comme une explosion de colère et de rires, de colère à la tribune, de rires dans la rue, et c'est en riant qu'on alla briser les vitres de quelques couvents et d'un ministère. Le ridicule du projet en dépassait, en effet, l'odieux, et ce fut sous le ridicule qu'il tomba.

En juin 1863, se réunit à Malines un Congrès auquel assistèrent les évêques et tout le haut clergé. Montalembert y vint, y parla. Mais on peut dire qu'il n'y fut applaudi que pour lui-même. Car de ces assises, les premières où prêtres et laïques voisinèrent ouvertement et conspirèrent ensemble, il sortit une doctrine nettement opposée à celle du libéralisme. On y prépara des armes à la papauté, au futur auteur du *Syllabus :* « ... C'est un programme politique qu'on vient faire à Malines, s'écrie Jules Bara (le 8 janvier 1864); ce sont des articles qu'on vient voter pour qu'ils servent de règle de conduite pour le parti catholique. » Et il continue son exposé, montrant l'association intime d'intérêts entre le clergé et les chefs de la droite, et les dangers que cette connexité nouvelle peut offrir pour les idées de progrès : « ... Je dis que, si vous triomphez, la liberté de conscience ne sera plus qu'un vain mot ; car quand le prêtre est au pouvoir et quand le prêtre, convaincu de la vérité de tel ou tel dogme, doit gouverner, il lui est impossible de faire des distinctions; il lui est impossible de dire : ceci est l'erreur ; je la tolérerai. Non, il obéit à sa conscience de prêtre, avant d'obéir à sa conscience de citoyen. »

Et reprenant à son tour, et dans un esprit qu'on imagine aisément, chacun des articles du programme discuté à Malines, il montre les catholiques préoccupés de s'isoler des libéraux, de se séparer d'eux pendant leur vie et jusqu'après leur mort, les catholiques revendiquant le droit de fonder librement. dût-on rétablir la mainmorte, le droit de retrancher à l'État sa prérogative scolaire, dût-on ramener la nation au régime intellectuel d'avant 1789, c'est-à-dire au néant. Comme on lui oppose la célèbre parole de Jules Simon, que l'État, en matière d'enseignement, doit préparer sa destitution (parole prononcée à Gand), il réplique, non sans à-propos, que le philosophe français a raisonné dans l'hypothèse d'une société parfaite, et il ajoute : « Je dis, moi, que l'État a le pouvoir absolu d'enseigner parce que la société sera toujours imparfaite, parce qu'il y aura toujours des différences religieuses, parce qu'il faudra un enseignement pour les pauvres, parce que la concurrence est nécessaire pour élever le niveau de l'instruction. »

Il est non moins affirmatif, et non moins intrépide, lorsqu'il combat une autre prétention, sans cesse renaissante, des catholiques belges. Un décret de Prairial an XII avait réglé, semblait-il, de façon définitive le respect des opinions dans la mort. Plus de divisions factices et humiliantes dans les cimetières, plus de « trou des chiens » où fût enfouie la carcasse des libres-penseurs. Plus rien de ce XVIIIe siècle qui fait, à Saint-Eustache, de pompeuses funérailles à un banquier protestant et qui jette à la voirie la dépouille d'une actrice ou d'un philosophe. Pourtant, ce sont, à chaque session du Parlement belge, de nouveaux abus du pouvoir communal qu'on signale, et que, ministre, il ait à sévir, que réduit à l'opposition il ait à protester, Jules Bara défend la liberté posthume avec autant d'énergie qu'il fait de la liberté de l'être vivant.

Le Congrès de Malines avait, en ces diverses matières, codifié les prétentions réactionnaires des catholiques; mais il n'avait fait que cela; il avait enregistré des décisions qui étaient déjà dans les consciences. Un mois avant sa réunion, le 8 mai 1863, M. Paul Devaux, l'historien belge et l'un des plus modérés parmi les constituants de 1830, reprochait précisément à la droite ses tendances ultramontaines : « Dans le parti catholique, disait-il, quels progrès la modération a-t-elle faits? Les hommes les plus modérés sont découragés et sans action; ce sont les plus violents qu'ils sont condamnés à suivre... Est-ce ainsi que les catholiques mériteront l'épithète de conservateurs qu'ils ambitionnent et à laquelle ils ont si peu de titres? » C'était une belle riposte à l'homme d'État catholique, dont on a lu le jugement sur l'évolution libérale; mais, dans la bouche d'un ancien, la réplique prenait plus d'autorité et comme un parfum de vérité historique.

Dix ans plus tard, on pouvait mieux mesurer du regard les étapes de la régression cléricale. La droite ne s'associera plus désormais à la réprobation des doctrines absolutistes, réprobation formulée encore le 3 juin 1864 par un de ses membres; elle ne repoussera plus le *Syllabus*. Elle n'aurait plus admis non plus, en 1875, que son chef au Sénat, M. d'Anethan, s'exprimât ainsi : « Le ministre des cultes qui, dans l'exercice de ses fonctions, s'occupe de questions religieuses, déve-

loppe et explique les principes religieux et moraux, use d'un droit et remplit un devoir. Mais si, faisant une excursion dans le domaine politique, il abuse de son ministère, s'il sort de son rôle pour attaquer directement le Gouvernement, cette attaque peut être érigée en délit et frappée d'une pénalité. » (26 février 1866.) En 1875, ce n'est plus une infime minorité, c'est « l'immense majorité des catholiques » qui, par l'organe d'un *leader* de droite, entend protester contre la chute du pouvoir temporel de Pie IX. Et, à chaque session, le recul est marqué de façon plus nette et fournit à Jules Bara, à qui il faut revenir, des occasions plus brillantes de déployer sa verve oratoire et d'affirmer son anticléricalisme.

Anticléricalisme, est-ce bien le mot? Oui, si l'on y attache un sens usuel en France et qui n'implique tout au plus, chez celui qu'on entend caractériser ainsi, que le retranchement et la négation d'une foi positive. Non certes, si, par une extension trop commune de l'épithète, on veut que l'anticlérical soit antireligieux. La génération à laquelle appartenait Jules Bara n'était pas irréligieuse; elle était tolérante, voilà tout. Parmi ses collaborateurs politiques, que de pratiquants! Si lui-même fut un libre-penseur avoué, il ne fut jamais un négateur bien terrible, et, le jour où il proclama l'immortalité de l'âme en plein Parlement, il ne crut pas faire une manifestation inopportune, ni apprendre sur lui-même quelque chose à quelqu'un.

Mais, respectueux des formes positives de la religion, il était, il resta jusqu'à sa mort l'adversaire résolu de l'ingérence cléricale dans le domaine politique. Sa thèse de docteur agrégé, à l'Université de Bruxelles, avait pour objet la séparation de l'Église et de l'État, et ce fut pour lui le thème de maint discours; ce fut le vœu de toute sa vie. Il n'aimait pas les prêtres, comme en général les hommes de 1789 avaient fait; c'est parce qu'il les avait vus à l'œuvre; ce n'était pas aux ministres d'une foi qu'il en voulait, c'était aux complices d'un intérêt séculier. Encore entendait-il que la justice, qui doit être pour tous, leur fût appliquée dans sa rigueur. Il repoussa, chaque année, les mesquines réductions de budget dont des collègues trop zélés lui faisaient la proposition formelle. A l'un d'eux qui voulait qu'on supprimât les bourses

des séminaristes, pour bien affirmer que l'État tendait vers la séparation du spirituel et du temporel, il répond avec une sorte d'indignation, qui part de son excellent cœur, mais aussi de sa conviction intime : « J'aimerais mieux enlever dix mille francs à un évêque que cinq cents francs à de pauvres élèves, qui ont le droit de compter sur la parole du gouvernement. » De fait, il n'enleva rien ni aux évêques, ni aux boursiers; mais il n'accorda rien non plus au delà du nécessaire : « Quand nous avons, disait-il, assuré au clergé de quoi subvenir à ses besoins, nous ne lui devons plus rien. »

Les boursiers de séminaires n'étaient pas les plus intéressants, ni les plus nombreux. La générosité des fondateurs s'était largement épandue sur les établissements où l'on préparait aux carrières libérales ou à des professions plus modestes. Des milliers d'enfants recevaient, grâce à cette générosité, une instruction gratuite. Encore fallait-il savoir quels seraient les bénéficiaires, puisqu'il y avait plus d'appelés que d'élus lorsqu'il s'agissait de fondations communales ou provinciales sans attribution nominative. C'était le clergé qui en disposait souverainement. Ses écoles, ses collèges, son Université, à Louvain, étaient devenus les réservoirs où s'engloutissait tout l'or légué à l'instruction des fils de la bourgeoisie et d'une partie de la classe ouvrière.

Il en fut ainsi jusqu'en 1863, date à laquelle les libéraux exigèrent que la collation des bourses d'études fût conférée à l'État, sauf stipulation expresse en faveur des communes ou des particuliers.

Il faut lire les discours de Jules Bara, rapporteur de la loi sur les bourses, pour comprendre toute l'opportunité de cette innovation. En un certain sens, c'était, — on l'a assez dit et écrit alors, — c'était la mainmise sur un bien privé, une usurpation de titre et de pouvoir. Oui, mais si l'on songe à la pérennité de ces largesses, à l'obscurité des motifs déterminants, à l'époque lointaine à laquelle elles remontaient, époque où il n'y avait pas d'enseignement public, donc point de fondation possible en sa faveur ; si, de plus, on veut bien s'instruire des abus de toute sorte auxquels donnait lieu la collation des bourses, on ne peut qu'approuver l'attitude des libéraux de 1863. En élargissant la fonction de l'État, ils

renforcèrent celui-ci ; mais ils rendirent en même temps un sérieux service à la liberté.

A un autre point de vue, la liberté était intéressée dans cette réforme, où Jules Bara se montra « centralisateur » à bon escient. Il y découvrit — et ce fut un beau trait de clairvoyance — une façon de doter le futur enseignement public, celui qu'une revision de la loi de 1842 permettrait plus tard d'instaurer. Dès le premier jour de sa carrière politique, il avait détesté cette loi et il l'avait proclamée inconstitutionnelle ; il disait, dès 1864, qu'il en voterait l'abrogation « de grand cœur », tout simplement parce que la liberté d'enseignement, en Belgique, n'était, grâce à elle, et ne pouvait être, que la liberté de l'enseignement catholique. Mais il se résignait, il rongeait son frein, et, du discours prononcé par son concitoyen et cité plus haut, il nous est déjà permis de tirer les raisons de sa longue patience. En 1850, il n'y avait donc pas plus de douze membres, *à gauche*, pour voter une loi *libérale* sur l'enseignement public ! En 1864, il n'y avait pas encore de majorité en sa faveur, et ce ne fut qu'en 1879 que cette majorité fut réunie. Encore, au Sénat, ne fut-ce qu'une majorité d'une voix ! N'est-ce pas dire que l'évolution du libéralisme belge a été, en somme, plus lente et plus mesurée que celle de ses adversaires ?

*
* *

C'est Benjamin Constant qui l'a dit : « Il ne faut point de gouvernement hors de sa sphère ; mais dans cette sphère, il ne saurait en exister trop. »

Maxime libérale en 1830, non moins libérale vers 1865, et plus libérale encore en 1900. Après le Congrès catholique de Malines, en 1863, le devoir pressant s'imposait à tous, en Belgique, de renforcer les pouvoirs de l'État. Jules Bara ne manqua point à l'accomplissement de ce devoir. Après avoir aidé au vote de la loi sur les collations de bourses d'étude, il saisit chaque occasion, qui s'offrit ensuite, d'affirmer, de définir et de préciser les prérogatives constitutionnelles du Pouvoir. En 1869, par exemple, il fait voter une loi qui défend à une compagnie de chemins de fer d'abandonner à une autre com-

pagnie une concession quelconque sans l'autorisation gouvernementale. Protestations à droite, — et c'est un ministre de droite qui, plus tard, devait être contraint logiquement de racheter presque tous les chemins de fer concédés! En 1879, il défend le principe des enquêtes parlementaires et il ouvre ce qu'on appellera bientôt, non sans une emphase tout ecclésiastique, l'ère des persécutions. Vaine emphase, d'ailleurs; car l'enquête sur la situation des ouvriers et l'enquête scolaire révélèrent à l'opinion les pires plaies intellectuelles et sociales dont souffrait la Belgique. En 1891 et en 1892 enfin, il n'hésite pas à se séparer de ses amis, lorsque ceux-ci veulent s'immiscer dans l'exercice de la fonction gouvernementale. Un bourgmestre catholique avait interdit la vente de journaux sur la voie publique. Au nom de la liberté de la presse, le chef de la droite lui-même se plaint d'une violation constitutionnelle, et Jules Bara, dont les opinions étaient défendues par les journaux interdits, n'hésite pas à reconnaître que le fonctionnaire communal a agi dans la plénitude de son droit.

En 1892, si nous le voyons adversaire de la procédure revisionniste, lorsque le Parlement a décidé de modifier la constitution nationale, c'est parce que le cabinet entend laisser à une commission parlementaire le soin de rédiger un projet de loi électorale; se dessaisir de son initiative, c'est, pour lui, porter atteinte aux privilèges du Pouvoir, et ce sont ces mêmes privilèges qu'il défend, le 26 mai 1893, lorsque, tout en réprouvant l'expulsion de deux députés français, MM. Basly et Lamendin, il déclare qu'il ne votera pas l'ordre du jour de blâme déposé par ses amis de l'opposition, « parce qu'il ne peut voir dans la mesure prise par le gouvernement qu'un simple acte de police ». En 1896, réfugié au Sénat après la tourmente électorale qui a livré l'arrondissement de Tournai aux cléricaux, il reproche encore au cabinet de droite de ne pas mettre en pratique les principes du régime parlementaire, principes selon lesquels « les ministres du roi ne doivent pas être les serviteurs de la majorité ». Enfin, deux ans plus tard, le 22 mars 1898, il plaide une dernière fois en faveur du rôle de l'État en matière de bienfaisance : « On ne peut admettre, dit-il, que le patrimoine

des pauvres soit géré sans l'intervention des pouvoirs publics».

Telle fut l'unité de cette carrière politique, telle fut l'invariabilité des convictions de Jules Bara sur ce point, essentiel en régime parlementaire, des droits conférés au gouvernement. Au nom de ces mêmes droits il sera, pendant toute sa vie, le défenseur, à la fois intrépide et respectueux, de la loi. Nul, parmi ses amis, n'a prêché avec plus de persévérance qu'il fallait rendre à César ce qui appartient à César. Les réformes législatives les plus déplaisantes et les plus partiales de ses adversaires, il les accepta et en poursuivit l'accomplissement, une fois votées, en se réservant, dans son for intérieur, de les combattre et de les abattre le jour où le sort électoral serait favorable au libéralisme. Et c'est ce qui lui permit, à plus d'une reprise, notamment en 1863 et en 1879, de flétrir les insurrections de la droite, se refusant à appliquer les lois libérales et poussant les foules à l'émeute et au mépris de la légalité. Nos lois vous gênent? disait-il. Mais croyez-vous qu'il n'y ait pas dans la constitution belge plus d'une entrave à la réalisation de notre idéal propre? « Mais toutes les lois sont gênantes! Est-ce que le service militaire imposé à tous les citoyens n'est pas gênant? Est-ce que le paiement de l'impôt n'est pas gênant? Est-ce que le règlement de police qui m'oblige à faire nettoyer mon trottoir n'est pas gênant? »

Il s'exprimait de la sorte, le 2 février 1867, en défendant à la tribune nationale l'abrogation de l'article 1781 du Code civil, article d'iniquité, donnant valeur de loi à la parole du maître, dans les contestations relatives au salaire des domestiques et des ouvriers. Ses adversaires, tant libéraux que catholiques, redoutaient les abus du régime d'égalité. Lui, répliquait, avec cette clairvoyance rare des véritables hommes d'État : « Ce sont les maîtres de cette époque *(celle où le Code civil fut édicté)* qui ont fait la loi, et ils ont eu soin de n'écouter que leur intérêt personnel, sans se préoccuper de sauvegarder le principe de l'égalité. Eh bien, je dis que nous sommes arrivés à une époque où ce principe doit dominer dans toutes les lois, et qu'on ne doit pas accorder au maître seul le droit d'être cru en justice, parce que le maître serait exposé à passer pour un voleur. Cette législation injuste, odieuse, a fait son temps. »

Jules Bara était-il donc ou non un démocrate?

Si cela revient à dire qu'il aimait ou n'aimait pas le peuple, la réponse est aisément affirmative. Les hommes de sa génération, en Belgique du moins, furent tous amis sincères des petits. C'est qu'eux-mêmes étaient peuple, comme a dit La Bruyère, et que, s'il avait fallu opter, comme le grand moraliste, ils eussent opté pour la démocratie. Frère-Orban, dans un jour d'éloquence indignée, ne se targuait-il pas de n'avoir pas été bercé sur les genoux d'une duchesse? Bara, quoique de souche foncièrement bourgeoise, n'était ni moins généreux, ni moins résolument acquis aux tendances égalitaires. Nous venons de voir qu'il avait imposé au Parlement l'abrogation de l'article 1781 du Code civil. De même il fit déclarer facultatif le livret d'ouvrier, qui était obligatoire. De même il obtint de la majorité l'abolition de la contrainte par corps, si oppressive pour les petits, et quand il demanda des modifications à la loi sur la détention préventive, il fit observer, avec une grande justesse, que si l'on tenait le même compte au riche et au pauvre des jours passés en prison, dans l'attente d'une condamnation toujours incertaine, on créait entre eux, grâce au régime de la pistole, une inégalité de plus : « La conséquence de votre amendement, disait-il à ceux qui défendaient cette thèse, c'est d'infliger pour un même délit une peine plus sévère au pauvre qu'au riche. »

Il ne serait pas malaisé de multiplier des citations aussi fortement démonstratives, et d'en déduire que Jules Bara eut toutes les délicatesses d'un cœur démocratique. Mais ne lui demandez pas davantage ; ne parlez pas à sa raison ; n'essayez pas, dans ce pays de grande et de moyenne industrie qu'est la Belgique, d'insinuer à ce libéral, trop conséquent peut-être, que la classe ouvrière a besoin de protection, qu'elle est trop livrée à elle-même, et que, livrée à elle-même, elle l'est aussi à ses passions et à ses vindictes. Sans doute, il votera le droit de coalition pour les travailleurs de la mine et de l'usine ; mais il ne votera rien qui puisse encourager arbitrairement leurs résistances, les lier dans leurs luttes contre le patronat. « Il suffit, dira-t-il le 18 mai 1866, de quelques meneurs (*le terme y est déjà!*) qui parviennent à discipliner un groupe d'ouvriers, pour qu'ils perdent leur liberté. Or, ce

que nous voulons, c'est que l'ouvrier soit libre vis-à-vis de ses camarades. »

Voilà le grand mot lâché : l'ouvrier sera libre, dût-il être désarmé. Et, quelle que soit l'initiative qu'on lui opposera plus tard, sous son dernier ministère et puis, après, sous les ministères catholiques, qui vont tripler l'arsenal des lois sociales avec l'ambition, nullement déçue, de maintenir leur puissance électorale, Jules Bara restera dans l'ingrate logique de son attitude négative; il essuiera les attaques, il repoussera les assauts et il votera : non, encore : non; toujours non. Rappelez-vous la formule de Benjamin Constant, qui est encore celle de beaucoup de libéraux modérés en Belgique. Elle fut pour cet homme, qui avait le respect fétichiste de la liberté, une maxime d'honneur et comme de salut.

C'est au nom de la liberté qu'il montra, enfin, quelque tiédeur pour le militarisme de la gauche. Celle-ci — et c'est peut-être son plus glorieux souvenir en Belgique — n'a jamais lésiné quand il s'agissait de rendre effective, et même redoutable, la neutralité proclamée en 1830. Elle sacrifia le pouvoir à l'accomplissement de cette obligation sacrée; le jour venu, son chef incontesté, Frère-Orban, la conduisit noblement à l'immolation. Jules Bara, lui, y mit plus de façons. Dès 1853, il est antimilitariste, et il ne s'en cache point; s'il vote le budget de la guerre, c'est simplement « parce qu'en présence de l'état des choses, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur du pays, il serait impossible à aucun gouvernement, à quelque opinion qu'il appartînt, de présenter actuellement un autre budget ». Ce n'est pas un vote approbatif, c'est un « vote de circonstance » qu'il émet.

Intransigeance juvénile, dira-t-on. Peut-être; car, une fois ministre, Jules Bara ne renouvela plus sa déclaration. Néanmoins il restait silencieux, défiant, vaguement hostile chaque fois qu'on abordait cette grosse question de l'organisation militaire, et, rallié finalement au service personnel, que la Belgique n'a pas encore inscrit dans ses lois, il n'en fut pas pour cela un champion plus déterminé des gros budgets de la Guerre et des longs séjours à la caserne.

Son patriotisme n'est point en cause, certes, mais bien son amour de la liberté, qui, s'il s'accommodait des flagrantes

nécessités d'une défense nationale, voulait, en ce cas comme en bien d'autres, réduire les initiatives de l'État au minimum compatible avec la dignité et la sécurité du pays. Lui donc, qui désavoua très énergiquement l'expédition belge du Mexique en 1864, lui qui fut de glace pour la colonisation du Congo, il n'eut point à se vaincre en refusant plus d'une fois à la droite victorieuse le vote du budget militaire ; mais il dut, et légitimement, surmonter de graves répugnances de principe pour se rallier, après bien des ambages, à la thèse, devenue libérale, d'un encasernement de toute la nation.

*
* *

Est-ce là tout l'homme public? Ce l'est si peu que le ministre de la Justice mériterait, par ses tendances, ses choix et ses initiatives de législateur, une longue étude. Mais il ne convient pas de l'entreprendre ici, puisqu'on a voulu simplement marquer, au lendemain d'une mort, qui a été comme l'épilogue d'une ère politique chez nos voisins, en quoi Jules Bara avait été représentatif et d'un temps et d'une doctrine gouvernementale.

Toutefois il faut dire, pour rendre une justice, même partielle, à ce politicien éminent, qu'il a été le ministre le plus actif que son pays ait possédé dans un domaine à la fois très vaste et très restreint, celui de la confection et de l'application des lois. Jules Bara garda pendant plus de treize ans le même portefeuille, et c'est encore une singularité qui contribua à lui donner une compétence peut-être unique à se retrouver comme personne dans le dédale des prescriptions de toute sorte, qui sont la sauvegarde intérieure d'un peuple. Jamais sa mémoire ne le trahit au Parlement, lorsque, pris à l'improviste, il dut citer un texte, rappeler une décision, invoquer un précédent. Que de fois il improvisa, pour les besoins de la cause libérale, un de ces discours nerveux, pleins de traits et, il faut bien le dire, de personnalités irritantes, mais d'autant plus malaisés à dire et à défendre dans l'orage de la discussion qui toujours s'ensuivait! Il avait d'ailleurs le goût de la bataille; il aimait la poudre comme un soldat; mais son véritable champ, à lui, fut cette tribune

parlementaire qu'il illustra autant dans l'opposition que sous les ministères dont il fit partie, de 1865 à 1870 et de 1878 à 1884.

En somme, sa carrière fut belle et bien fournie, et elle eut le caractère d'unité qui manqua à la plupart des hommes de sa génération, soit parce qu'ils professaient avec moins de ténacité une doctrine très simple et très nette, soit parce qu'ils se survécurent, comme ce fut le cas de Frère-Orban. Les événements de 1884, qui le précipitèrent du pouvoir, ont peut-être mieux servi sa renommée que s'il était resté ministre au milieu des difficultés amoncelées par l'avènement du radicalisme, l'imminence du socialisme, bref, par tout un orage d'idées et de sentiments qui devait crever sur ses successeurs. Mais il résulte de cette rapide éclipse d'un homme retranché de la direction des affaires en pleine maturité, comme une impression mélancolique et comme une surprise indéfinissable. Déjà la figure de Jules Bara, justement parce qu'elle est celle d'un libéral qui ne fut que cela, apparaît dans un lointain historique, et l'annonce de sa mort, même en Belgique, a été pour beaucoup un réveil d'attention presque importune. Le libéralisme, que personnifia l'homme d'État belge, a eu sans doute son heure ; mais sa nuance a pâli, s'est effacée sous la vivacité des souffles furieux qui nous agitent, et si, comme je le crois, tout n'est pas mort d'une doctrine qui a des parties noblement humaines, donc éternelles, il est malaisé de dire quelles sont aujourd'hui ces parties restées saines malgré tout, et surtout à qui incombera l'enviable tâche de de les dégager et de les ranimer pour en faire le viatique de futurs combats.

MAURICE WILMOTTE.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD

TABLE DU QUATRIÈME VOLUME

Juillet-Août 1900

LIVRAISON DU 1er JUILLET

		Pages.
L. THOUVENEL	La Question romaine en 1862	1
GABRIELE D'ANNUNZIO	Le Feu *(5e partie)*	31
AUGUSTE LAUGEL	Le Prince de Joinville	67
J. J. JUSSERAND	Les Sports dans l'ancienne France — III	106
GEORGES SERVIÈRES	L'Abraccio	139
ACHILLE LUCHAIRE	Le Culte des Reliques	180
ROMAIN ROLLAND	Le Roman comique d'un Musicien allemand	199
HUGUES KRAFFT	Fêtes au Turkestan russe	215

LIVRAISON DU 15 JUILLET

A. FRANÇOIS	De Canton à Yun-Nan-Sen. — I	225
GEORGES BEAUME	Sainte-Nitouche *(1re partie)*	260
ALFRED DE VIGNY C. D'ORVILLE	La Mort d'Alfred de Vigny	301
PIERRE FONCIN	Les Maures et l'Esterel	310
J. J. JUSSERAND	Les Sports dans l'ancienne France. — IV	343
CHRISTIAN PFISTER	La Réunion de l'Alsace à la France	361
GABRIELE D'ANNUNZIO	Le Feu *(fin)*	378
LAFCADIO HEARN	Le Sourire japonais	429

LIVRAISON DU 1er AOUT

		Pages.
MAURICE MAINDRON	Blancador l'Avantageux (*Ire partie*)	449
PAUL DE ROUSIERS	La Puissance commerciale de l'Allemagne. — I.	506
A. FRANÇOIS	De Canton à Yun-Nan-Sen. — II	535
GEORGES BEAUME	Sainte-Nitouche (*2e partie*)	559
LOUIS FARGES	Lamartine à Florence (1826-1828)	599
JULES TANNERY	Les Mathématiques dans l'Enseignement secondaire	619
PAUL LAFOND	Quelques décors du « Capitaine Fracasse »	642
ROBERT DE SOUZA	Venise en danger	654

LIVRAISON DU 15 AOUT

ANDRÉ CHEVRILLON	L'Opinion anglaise et la Guerre. — I	673
MAURICE MAINDRON	Blancador l'Avantageux (*2e partie*)	708
MICHEL CORDAY	Science et Mœurs. — La Ville	766
J. J. JUSSERAND	Les Sports dans l'ancienne France. — V	780
GEORGES BEAUME	Sainte-Nitouche (*3e partie*)	813
R. ROMME	Les Assurances ouvrières en Allemagne	845
VICOMTE DE BORRELLI	L'Intérim	865
MAURICE WILMOTTE	Un Ministre belge. — Jules Bara	871

KOL
Il
active
L'h
L'hom
réguli
et for
Exig
Prix d
est m
DÉM
EX
SA

Vin Désiles

Formule du Dr A.-C., Ex-Médecin de la Marine.

Cordial Régénérateur

KOLA, COCA, QUINQUINA, GLYCÉRO-PHOSPHATES

Il tonifie les poumons, régularise les battements du cœur, active le travail de la digestion.

L'homme débilité y puise la **force, la vigueur** et la **santé**. L'homme qui dépense beaucoup d'activité, l'entretient par l'usage régulier de ce cordial, efficace dans tous les cas, éminemment **digestif** et **fortifiant** et agréable au goût comme une liqueur de table.

Exiger sur l'étiquette, au-dessous du titre VIN DÉSILES, la mention : ***Formule du Dr A.-C., ex-médecin de la marine.***

Prix du Flacon : **5 fr.** — *Dépôt :* **18, Rue des Arts, à LEVALLOIS-PERRET (Seine).**

LA LIBRAIRIE NOUVELLE

ANCIENNEMENT 15, BOULEVARD DES ITALIENS

est maintenant transférée au n° 11, même Boulevard.

DÉMÉNAGEMENTS

BEDEL & Cie

TÉLÉPHONE 259-24

18, Rue Saint-Augustin, 18, PARIS

EXTRA-VIOLETTE

Véritable et suave Parfum

DE LA VIOLETTE

SEUL INVENTEUR DU

AMBRE ROYAL

Nouveau Parfum extra-fin.

Savon, Extrait, Eau de Toilette, Poudre de Riz.

SAVON ROYAL de THRIDACE et du SAVON VELOUTINE

CHEMIN DE FER DU NORD

VOYAGES CIRCULAIRES A PRIX RÉDUITS

BILLETS VALABLES POUR 30 JOURS, DÉLIVRÉS DU 1er MAI AU 30 SEPTEMBRE

Avec facilité de s'arrêter aux principaux points du parcours, soit en France, soit à l'étranger

VOYAGE EN BELGIQUE ET DANS LE NORD DE LA FRANCE

1er Itinéraire : Classe mixte (1) : **79** francs. — Deuxième classe : **64** fr. **60.**
2e Itinéraire : Classe mixte (1) : **62** fr. **40.** — Deuxième classe : **49** fr. **45.**
3e Itinéraire : Classe mixte (1) : **67** fr. **80.** — Deuxième classe : **54** fr. **65.**

On délivre des billets pour ce voyage :

A PARIS, *à la gare du Nord ;* ET DANS LES DÉPARTEMENTS, aux gares de Lille, Amiens, Rouen, Douai et Saint-Quentin, pour les deux premiers itinéraires, et à Paris-Nord et à Saint-Quentin, pour le troisième itinéraire.

BORDS DE LA MEUSE

Classe mixte (1) : **69** fr. **20.** — Deuxième classe : **53** fr. **20.**

On délivre des billets pour ces voyages :

A PARIS, *à la gare du Nord ;* ET DANS LES DÉPARTEMENTS, aux principales gares du réseau du Nord situées sur l'itinéraire.

VOYAGE EN BELGIQUE, HOLLANDE ET LE RHIN

Classe mixte (1) : **105** fr. **70.** — Deuxième classe : **83** fr. **80.**

On délivre des billets pour ce voyage :

PARIS, *à la gare du Nord ;* ET DANS LES DÉPARTEMENTS, aux gares d'Amiens, Rouen, Douai et Saint-Quentin.

CHAQUE BILLET DONNE DROIT AU TRANSPORT GRATUIT DE 25 KILOS DE BAGAGES SUR TOUT LE PARCOURS

(Excepté sur les chemins de fer de l'État belge.)

SERVICES DIRECTS ENTRE PARIS ET LONDRES

CINQ DÉPARTS PAR JOUR A HEURES FIXES

Trajet en 7 heures. — Traversée en 1 heure.

1° Par Calais et Douvres :

Trains rapides à 9 h. 30 et 11 h. 50 du matin (1re et 2e classe) et à 9 h. du soir (1re, 2e et 3e classe)

2° Par Boulogne et Folkestone :

Trains rapides à 10 h. 30 du matin (1re et 2e classe) et à 3 h. 30 du soir (1re, 2e et 3e classe)

BILLETS D'ALLER ET RETOUR VALABLES POUR UN MOIS, SOIT PAR BOULOGNE, SOIT PAR CALAIS

1re classe : **118** fr. **45** — 2e classe : **87** fr. **25** — 3e classe : **50** fr.

SAISON DES BAINS DE MER

De la veille des Rameaux au 31 Octobre

Billets d'aller et retour valables du Vendredi au Mardi

PRIX AU DÉPART DE PARIS POUR

	1re cl.	2e cl.	3e cl.		1re cl.	2e cl.	3e cl.
Eu	25.40	20.10	13.70	**Boulogne**	34. »	25 70	18.90
Le Tréport-Mers	25.75	20.35	13.90	**Wimille-Wimereux, (Ambleteuse, Andresselles)**	34.55	26 10	19.30
Woincourt	26.45	20.85	14.35	**Marquise-Rinxent** (Wissant)	35.50	26 75	20. »
Saint-Valery	27.15	21.35	14.75	**Calais**	37.90	29. »	21.85
Cayeux	29.30	23.05	15.95	**Gravelines**	38.85	29.95	22.60
Le Crotoy	27.90	21.95	15.15	**Loon-Plage**	38.75	29.90	22.50
Quend (Fort-Mahon)	28.30	22.15	15.45	**Dunkerque**	38.85	29.95	22.60
Conchil-le-Temple (Fort-Mahon)	28.80	22.50	15.75	**Ghyvelde** (Brav-Dunes)	39.95	31.15	23.40
Berck	31. »	24.15	17. »	**Leffrinckouke** (Malo-Terminus)	39.40	30.55	23.05
Etaples (Paris-Plage)	30.90	23.95	17. »	**Zuydcoote** (Nord-Plage)	39.80	30.95	23.25
Dannes-Camiers	31.70	24.40	17.50				

(1). 2e classe sur les lignes de l'État belge: 1re classe sur les autres parcours.

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

Les qualités désinfectantes, microbicides et cicatrisantes qui ont valu au **COALTAR SAPONINÉ LE BEUF** son admission dans les Hôpitaux de la ville de Paris, le rendent très précieux pour les soins sanitaires du corps, lotions, lavages des pourrissons, soins de la bouche qu'il purifie, des cheveux qu'il débarrasse des pellicules, etc.
Le flacon, 2 fr.; les 6 flacons, 10 fr. Dans les Phies
SE DÉFIER DES CONTREFAÇONS

CRÉDIT LYONNAIS

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le **Crédit Lyonnais** met à la disposition du Public des Coffres-forts entiers ou des compartiments de Coffres-forts, pour la garde des **Valeurs, Papiers, Bijoux, Argenterie, Dentelles, Objets d'Art,** etc.

Ces Coffres-forts sont situés dans les sous-sols du Crédit Lyonnais ; leur construction et leur installation présentent les plus complètes garanties contre les risques d'incendie et de vol.

Chaque locataire reçoit une **Clé spéciale,** dont il n'existe pas de double, et il peut faire varier les combinaisons de la serrure à son gré.

Il peut **seul** ouvrir le Coffre qu'il a loué.

Tarif de location très réduit, à partir de 5 fr. par mois, suivant les dimensions.

Le **Crédit Lyonnais** accepte aussi **en garde** les **Coffrets, Cassettes, Caisses, Malles** et tous autres objets.

S'adresser : Au Siège Central, 19, Boulevard des Italiens ou dans les Bureaux de quartier.

DOMAINE DE MONTHORIN

Contre l'envoi d'un mandat-poste
de **9** fr. **50** c.
adressé à M. HURLIN,
régisseur à Louvigné-du-Désert
(Ille-et-Vilaine),
il sera expédié un colis postal
de **2** kilos **500 de beurre garanti pur**
de tout mélange de margarine.
Beurre frais de 1re qualité.

CRÉDIT LYONNAIS

Siège social à LYON. — Siège central à PARIS

CAPITAL : 200 MILLIONS

AGENCE DE BRUXELLES

DÉPOTS DE TITRES

LOCATION DE COFFRES-FORTS

LA TOILETTE ASEPTIQUE
par le SANOL DEDET *au Salicylate de Méthyle Borique*

Assure **IMMUNITÉ** contre toute invasion microbienne, en ensemencant surfaces et cavités muqueuses. Prévient **inflammations, Carie dentaire, Cancer des fumeurs, Grippe, Angine, Laryngite**; fortifie et assouplit **Cordes vocales**; fait disparaître **Boutons, Dartres, Rougeurs, Couperose, Pellicules.** — **Spécifique** pour Soins intimes (voir Notice).

Incomparable pour la **TOILETTE des BÉBÉS.** — Odeur agréable, absolument inoffensif. Adopté par le Corps médical.
Demander Notice gratuite : **DEDET**, Phien, *FONTAINEBLEAU.*
EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES

60 ANNÉES DE SUCCÈS

ALCOOL DE MENTHE de RICQLÈS

(Le Seul Alcool de Menthe véritable)

CALME instantanément la **SOIF** et **ASSAINIT L'EAU**

DISSIPE *les* **maux** *de* **cœur,** *de* **tête,** *d'***estomac,** *les* **indigestions,** *la* **dysenterie.**

EXCELLENT pour les DENTS et la TOILETTE

Préservatif contre les Épidémies

Exiger le nom de RICQLÈS

CÉRÉBRINE **MIGRAINES NÉVRALGIES, VERTIGE DÉPRESSION, SURMENAGE**

Eug. FOURNIER, 21, Rue de St-Pétersbourg, PARIS.
Détail : **114, Rue de Provence** *et dans toutes les Pharmacies.*

FROID et GLACE

Compagnie Industrielle des Procédés RAOUL PICTET

16, rue de Grammont, Paris

Appareils industriels à produire le **FROID** et la **GLACE**

PRODUCTION GARANTIE

Même dans les pays les plus chauds (Envoi Franco, du Prospectus)

Société " LA FRANÇAISE "

MARQUE DIAMANT

Les meilleures bicyclettes sur la route et la course, illustrées par les victoires sans égales de Jacquelin et de Garin

Motocycles, Tricycles et Quadricycles avec siège avant suspendu. Moteur de DION

Magasin de Vente et d'Exposition
29, Avenue de la Grande-Armée, PARIS

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1900

THÉ DE CEYLAN

Le plus parfumé des Thés, le mieux préparé et le plus économique.

DÉGUSTATION PAVILLON de CEYLAN, au TROCADÉRO

En Vente
THÉ des 3 MARQUES, 14, Rue de Rome.
HARROW TEA ROOMS, 21, Rue des Pyramides.
R. DONOVAN & Cie 15, Rue Royale.
J. WINTERBORN, 73, Av. des Champs-Élysées.
G. FILLEUL, 37, Avenue des Champs-Élysées.
NEATE, 37 Avenue Victor-Hugo.
et dans toutes bonnes Maisons d'Épicerie de Paris et de la Province

A. DE LUZE & FILS

88, Quai des Chartrons

BORDEAUX

VINS

et Eaux-de-Vie de Cognac

Pour tous renseignements et prix courants s'adresser directement à la maison

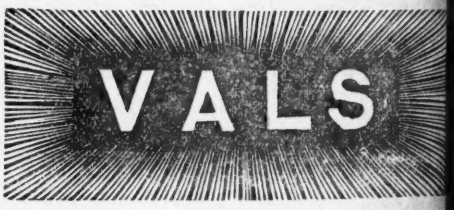
OU A SES REPRÉSENTANTS

A PARIS. — M. Georges ISSAVERDENS, 10, rue de Sèze.

A LA HAYE. — M. L.-J. VAN DER MANDELE 27, Hooge Nieuwstraat.

AU HAVRE. — M. G. DURAND-VIEL, 19, rue de la Bourse.

A BRUXELLES. — M. C.-J.-A. LACOSTE, 44, rue d'Arenberg.



Eaux Minles Nles admises dans les Hôpitaux

SAINT-JEAN. Maux d'estomac, appétit, digestions.
PRECIEUSE. Bile, calculs, foie, gastralgies.
RIGOLETTE. Appauvrissement du sang, débilités.
DÉSIREE. Constipation, coliques néphrétiques, calculs
MAGDELEINE. Foie, reins, gravelle, diabète.
DOMINIQUE. Asthme, chloro-anémie, débilités.
IMPERATRICE. Estomac. Eau de table parfaite.

Très agréables à boire. Une blle par jour.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE des EAUX, VALS (Ardèche)
ENVOI DIRECT DE LA SOURCE
CONTRE MANDAT POSTAL ADRESSÉ A LA
SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DES EAUX MINERALES DE VALS

PRIX : 15 fr. la caisse de 24 bouteilles / 30 fr. — 50 — prises à l'

EAU D'HOUBIGANT

La plus appréciée pour la Toilette
HOUBIGANT, 19, Faubourg Saint-Honoré

VINS DE BORDEAUX

Coteaux d'Ambarès 3 ans, 130 francs la barrique de 228 litres logé.
En bouteille, 1 fr. 50 c. l'une.
Palus d'Ambarès 1 an, 95 francs la barrique de 228 litres logé.

Écrire : GUIONEAUD, propriétaire à Ambarès et Lagrave (Gironde)

COMPRIMÉS DE VICHY

Aux Sels naturels de Vichy (État) extraits des Sources par la Compagnie Fermière

En faisant dissoudre 4 à 5 de ces comprimés dans un verre d'eau ou d'eau rougie, on obtient pratiquement et économiquement une eau artificielle gazeuze analogue à celle des célèbres sources de Vichy

PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PHARMACIES. — COMPAGNIE FERMIÈRE DE VICHY, 8, BOULEVARD MONTMARTRE

VIN DE CHASSAING
BI-DIGESTIF
Prescrit depuis 30 ans
CONTRE LES AFFECTIONS DES VOIES DIGESTIVES
Paris, 6, Avenue Victoria.

CONSTIPATION
Guérison par la véritable
Poudre Laxative de Vichy
Laxatif sûr, agréable, facile à prendre
Le flac. de 25 doses environ 2 fr. 50
PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PHcies.

La "PHOSPHATINE FALIÈRES" est l'aliment le plus agréable et le plus recommandé pour les enfants dès l'âge de 6 à 7 mois, surtout au moment du sevrage et pendant la période de croissance. *Il facilite la dentition, assure la bonne formation des os.*

PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PHcies

POUR RECONQUÉRIR **VIRILITÉ** et **FORCE** DEMANDEZ dans les phies **CITRATE** DU Dr **CHABLÉ** ou écrire, RUE BERGÈRE, 28, PARIS

Dentition
SIROP DELABARRE
Sirop sans narcotique.
Employé en frictions sur les gencives, il facilite la sortie des Dents et supprime tous les accidents de la première Dentition.
Exiger le nom de DELABARRE et le Timbre officiel. — 3 fr. 50 LE FLACON
FUMOUZE-ALBESPEYRES, *78, Faubg St-Denis, Paris.*

Le meilleur Calmant
SIROP BERTHÉ
Souffrances de toute nature : ***Rhumes, Maux de Gorge, Maux d'Estomac, Douleurs de Ventre*** chez les Femmes, ***Excitation nerveuse, Insomnies,*** etc.
PÂTE BERTHÉ, complément du traitement.
EXIGER le *Timbre officiel* et la *Signature*
Sirop, 3f; *Pâte*, 1f60.
FUMOUZE-ALBESPEYRES, *78, Faubg St-Denis, Paris.*

PATE ÉPILATOIRE DUSSER

Employée une ou deux fois par mois, elle détruit les poils follets disgracieux sur le visage des Dames, sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. **Sécurité, Efficacité garanties.** — 50 Ans de Succès. — (Pour la barbe, 20 fr. ; 1/2 boîte, spéciale pour la moustache, 10 fr. *franco* mandat.) — Pour les bras, employer le **PILIVORE** —— DUSSER, 1, Rue J.-J.-Rousseau, PARIS.

SAVONS MOLLARD Paris, 5, Rue des Lombards, 5
35 °/o aux Pharmaciens et Médecins.

Savon Phéniqué à 5 % de A. Mollard, la douz.	12 »	Savon au Sublimé à 1 ou 10 % de A. Mollard, 18 à 24 la 12	
Savon Boraté.. à 10 % de A. Mollard, »	12 »	Savon iodé (ki) 10 % de A. Mollard, la douz.	24 »
Savon au Thymol à 15 % de A. Mollard, »	12 »	Savon Sulfureux hygiénique parfumé, »	24 »
Savon à l'Ichthyol à 10 % de A. Mollard, »	24 »	Savon au Goudron de Norwège Mollard, »	12 »
Savon Boriqué. à 5 % de A. Mollard, »	12 »	Savon Glycérine..... de A. Mollard, »	12 »
Savon au Salol.. à 5 % de A. Mollard, »	18 »	*Se vendent en boîtes de 3 pains et de 6 pains.*	

MOLIÈRE
2e VOLUME
de Quarante Ans de Théâtre

Chez tous les Libraires

PAR

FRANCISQUE SARCEY

BIBLIOTHÈQUE DES ANNALES POLITIQUES & LITTÉRAIRES
Concessionnaire : **J. STRAUSS,** 5, rue du Croissant

Librairie agricole de la Maison rustique, rue Jacob, 26, à Paris.

71e ANNÉE **REVUE HORTICOLE** 71e ANNÉE

Fondée en 1829 par les auteurs du Bon Jardinier

RÉDACTEUR EN CHEF : **M. ED. ANDRÉ**

Le plus ancien (70 ans d'existence) et le plus important des journaux d'horticulture, indispensable pour la bonne tenue des jardins et des serres. — Traite spécialement toutes les questions d'horticulture. — Répond aux demandes de *renseignements horticoles* qui lui sont adressées. — Paraît le 1er et le 16 de chaque mois par livraison grand in-8° de 32 pages à deux colonnes, avec une magnifique planche coloriée et des gravures noires, et forme chaque année un beau volume grand in-8° de 576 pages avec de nombreuses gravures, et **24 planches coloriées**, d'une exécution irréprochable, représentant les plantes nouvelles, et les fruits nouveaux les plus intéressants, les insectes nuisibles, les maladies des plantes, etc.

Abonnement pour la France : Un an, **20** fr. — Six mois, **10** fr. **50**. — Trois mois, **5** fr. **50**
— pour l'Etranger : Un an, **22** fr. — Six mois, **11** fr. **50**. — Trois mois, **6** fr. »

☞ Un **numéro spécimen** est adressé à toute personne qui en fait la demande.

Bureaux du Journal : 26, rue Jacob, Paris.

Dans les cas de CHLOROSE et d'ANÉMIE

rebelles aux moyens thérapeutiques ordinaires, les préparations à base

d'HÉMOGLOBINE SOLUBLE de V. Deschiens

ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants

Se vend dans toutes les Pharmacies sous les formes suivantes :

ÉLIXIR — SIROP — VIN — DRAGÉES

ET HÉMOGLOBINE GRANULÉE

On trouve à PARIS

à la Librairie Étrangère

BOYVEAU & CHEVILLET

22, rue de la Banque

TÉLÉPHONE : 143.13 PRÈS LA BOURSE

les textes de toutes les Œuvres étrangères,

traduites ou analysées

dans la REVUE DE PARIS

L'ÉCONOMISTE FRANÇAIS

JOURNAL HEBDOMADAIRE PARAISSANT LE SAMEDI

Rédacteur en chef : M. PAUL LEROY-BEAULIEU, Membre de l'Institut

SOMMAIRE DU NUMÉRO DU SAMEDI 11 AOUT 1900

PARTIE ÉCONOMIQUE. — La Dette publique française. — Le Mouvement économique et social en Allemagne : les progrès de la navigation fluviale et maritime. — Les Finances de la Ville de Paris depuis un siècle. — Le Matériel des chemins de fer à l'Exposition universelle. — Les Discussions de la Société d'économie politique de Paris : des traités de commerce et des projets d'union douanière. — Lettres d'Angleterre : l'élévation du taux officiel de l'escompte ; la cote de l'argent en lingots ; le coût de la guerre en Afrique australe ; la création d'un Ministère de l'Hygiène publique ; la statistique de l'exploitation des chemins de fer en 1899 ; la situation des cultivateurs de l'Inde après la famine. — Correspondance : le Régime des blés. — Revue économique : le Rendement des impôts et revenus indirects pendant le mois de juillet 1900 ; les recettes de l'octroi de Paris pendant les sept premiers mois de l'exercice 1900 ; la Chambre de compensation des banquiers de Paris ; le Mouvement général des opérations du mois de juillet 1900 ; la production des alcools en France en 1899 ; la situation financière des États-Unis. — Nouvelles d'outre-mer : les Colonies allemandes. — Bulletin bibliographique.

PARTIE COMMERCIALE. — Revue générale. — Sucres. — Prix courant des métaux sur la place de Paris. — Correspondances particulières : Bordeaux, Lyon, Le Havre, Marseille.

REVUE IMMOBILIÈRE. — Adjudications et ventes amiables de terrains et de constructions à Paris et dans le département de la Seine.

PARTIE FINANCIÈRE. — Banque de France. — Banque d'Angleterre. — Banque de Russie. — Tableau général des valeurs. — Marché des capitaux disponibles. — Marché anglais et chemins de fer américains. — Rentes françaises. — Obligations municipales. — Obligations diverses. — Obligations des chemins de fer austro-hongrois ou autrichiennes diverses. — Actions des chemins de fer. — Institutions de crédit. — Fonds étrangers. — Valeurs diverses : Sociétés d'électricité, Canal de Suez, Valeurs russes, Mines d'or du Transvaal, mines de l'Australie de l'Ouest. — Assurances. — Renseignements financiers : Banque Nationale d'Haïti ; recettes des Omnibus de Paris, des Voitures de Paris et du Canal de Suez. — Changes. — Recettes hebdomadaires des chemins de fer français.

BUREAUX : CITÉ BERGÈRE, 2, A PARIS

ABONNEMENTS. — Paris et Départements : Un an, 40 fr.; six mois, 20 francs.

CALMANN LÉVY, Éditeur, rue Auber, 3, PARIS

DERNIÈRES PUBLICATIONS :

H. SIENKIEWICZ

Sans Dogme

Traduit par le Comte A. WODZINSKI

Un volume grand in-18. Prix . . . . . 3 fr. 50

RENÉ BAZIN

Croquis de France & d'Orient

Un volume grand in-18. Prix . . . . . 3 fr. 50

Théâtre

DE

Meilhac et Halévy

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Tome premier, contenant :

Froufrou — La Belle Hélène — L'Été de la Saint-Martin
Le roi Candaule

Un volume grand in-18. Prix. . . . . 3 fr. 50

L'AUTEUR DE "AMITIÉ AMOUREUSE"

Le Doute plus fort que l'Amour

Un volume grand in-18. — Prix . . . . . 3 fr. 50

LÉON DE TINSEAU

Mensonge Blanc

Un volume grand in-18. Prix. . . . . 3 fr. 50

RICHARD O'MONROY

Les Amies de nos Amis...

Un volume grand in-18. Prix. . . . . 3 fr. 50

Envoi FRANCO contre mandat ou timbres-poste.

LIVRES NOUVEAUX

LE VŒU D'ÊTRE CHASTE, par **Émile Pouvillon.**

Au moment de quitter le séminaire, avant la prise de robe définitive, le héros de M. Émile Pouvillon, que la vie religieuse attire pourtant d'une vocation irrésistible, parfois écartée mais toujours renaissante, vient passer à la campagne le temps de ses vacances auprès d'un vieux curé qui l'a vu naître et qui fut l'ami de ses parents défunts. Le séminariste consulte ses forces, — et il se sent faible et troublé. Quand il sera prêtre, il faudra bien se mêler à la vie de tout le monde ; il observe autour de lui les curés des villages voisins, et il se demande si, quelque jour, les tentations ne le feront pas succomber, lui aussi, comme tel de ceux qui l'entourent : une jeune fille, déjà, se glisse malgré lui dans son cœur. Pour se garder chaste, il se réfugie à la Trappe. M. Émile Pouvillon a traité ce sujet délicat avec une rare maîtrise, mais aussi avec une précision qui pourrait sembler dangereuse aux scrupules de certains lecteurs.

LA NOUVELLE CUISINIÈRE BOURGEOISE, par **Franc-Nohain.**

Ce nouveau recueil de poèmes amorphes est en deux parties. L'auteur, galamment, a fait passer les *Plaisirs de la Table* avant les *Soucis du Ménage*, et les bonnes heures avant les minutes exaspérées. Il proclame sa reconnaissance et n'avoue qu'ensuite ses rancunes, — oh ! de toutes petites rancunes, bien humbles et presque toujours souriantes. Quel charmant caractère ! Mais aussi, le poète est délicieux. Il semble que les mots apprivoisés soient heureux d'accourir sous sa plume. M. Franc-Nohain les accueille sans brutalité, il n'exige rien en apparence, il ne leur demande que de venir, et les mots ne lui sont pas ingrats. En reconnaissance d'être si bien traités, ils se rangent d'eux-mêmes, tout naturellement, à la place qui convient le mieux, et le malicieux Franc-Nohain leur doit le meilleur de son talent si original et si souple.

LES DEUX ROBES, par **Maurice de Waleffe.**

L'auteur met aux prises en cette œuvre curieuse et forte une femme et un prêtre dévorés d'ambition ; et l'histoire tragique de ce conflit soutient jusqu'au bout l'intérêt du roman. Tous deux se surveillent et se heurtent en des scènes de violence contenue et sournoise ; ils étaient nés dignes de se rencontrer et de se haïr. M. Maurice de Waleffe nous prévient que les acteurs de ce terrible drame, « s'ils répondent à un modèle qui fut ou est encore vivant », ont été observés en des temps et des lieux éloignés. Aucun d'eux ne fit partie de l'expédition qui inspire le cadre du récit ; mais ils auraient pu y prendre part, et M. Maurice de Waleffe, dans la fiction de son œuvre, a fourni à des caractères effrénés l'occasion de se réaliser pleinement.

LES PROBLÈMES POLITIQUES ET SOCIAUX A LA FIN DU XIXe SIÈCLE, par **Édouard Driault.**

Toutes les diverses questions qui se sont posées entre les grandes puissances au cours du dernier siècle, et celles aussi qui restent en suspens, et qu'il faudra bien régler un jour ou l'autre, nous sont présentées en ce volume avec une netteté remarquable. M. Édouard Driault a jeté les yeux sur la carte du monde, pour y découvrir tous les points obscurs, et il nous expose toutes les raisons de conflits possibles, insistant surtout sur cette expansion coloniale qui est le fait le plus caractéristique de ces dernières années. On ignore trop les choses de la politique extérieure, en un grand pays libre comme le nôtre, qui gouverne lui-même par le choix périodique de ses représentants, et il faut remercier M. Édouard Driault de nous avoir mis sous les yeux un exposé méthodique et précis de tous les grands problèmes à résoudre.

EN PLEIN VENT, par **Arsène Vermenouze.**

Avant de nous donner ce volume de sonnets, l'auteur avait publié des poésies remarquées en dialecte d'Auvergne. Il se révélera aujourd'hui au grand public par cette série de tableaux vigoureux. On sent que ces vers ont poussé en pleins champs ; on les aime pour leur forte venue. Ils sont parfois rudes, toujours savoureux et puissants, et ils nous évoquent, tour à tour, les châtaigniers, les sapins, les genêts, toute la vie des plantes et des arbres ; ils disent les courses par les terres brûlées de soleil ou à l'ombre fraîche des sous-bois, le fusil au bras, une herbe aux dents ; ils nous montrent les rudes faucheurs ou les maraudeurs déguenillés, ou, les jours de « foiral », les paysans dans leurs blouses aux plis « cassés et métalliques ». Voilà un vrai poète de la nature qu'il faut lire et qu'il faut admirer.

LE JOURNAL D'UNE FEMME DE CHAMBRE, par **Octave Mirbeau.**

Est-il besoin de prévenir qu'en nous donnant ce journal d'une femme de chambre, Octave Mirbeau a su ne reculer devant aucun détail, même scabreux ? Son talent robuste a toutes les audaces et ne s'interdit aucun mot. Il déchire hardiment tous les voiles, pour en faire sortir, quelles qu'en soient les tares, la vérité toute nue. Il est clair qu'une femme de chambre est la confidente nécessaire des pires secrets et des pires faiblesses : celle qui nous raconte en ce livre beaucoup sa vie et un peu celle des autres a regardé en elle et autour d'elle avec une férocité minutieuse. Peut-être trouvera-t-on qu'elle n'a pas eu de chance et que le hasard choisit obstinément pour elle des maisons par trop corrompues. L'auteur a voulu qu'elle fût le témoin de toutes les infamies, pour nous en donner un plus profond dégoût. Et ce livre, beau d'horreur et de puissance, est d'un prestigieux écrivain.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85* bis, *faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Suède et la Norvège.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 16924-8-00. — (Encre Lorilleux).